DICAL ROOM
AL LIBRARY
OF MICH.

AUG 9 1937

REVUE DE PARIS

1er AOÛT 1937

WLADIMIR D'ORMESSON	*L'Espagne et les Puissances* . .	481
COMTE KOKOVTZOFF	*Souvenirs.* — I	495
WILLIAM BECKFORD	*Lettres de Venise*	520
JEAN GIONO	*Batailles dans la Montagne.* - III.	549
RAOUL DESJARDINS	*En Vague d'assaut (Juillet 1918)* .	586
LOUIS FRANCIS	*Le Chouel*	616
RENÉ LAURET	*Le Général Göring.*	632
BERNARD FAŸ	*Écrivains Américains*	644
FRANCIS DE MIOMANDRE	*Notes sur Jules Laforgue* . . .	666
LOUIS HOULLEVIGUE	*La Vie des Étoiles.*	672
★ ★ ★	*Débuts du Cabinet Chautemps* .	681
A. ALBERT-PETIT	*L'Histoire.*	689
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris et d'ailleurs*	702

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE NUMÉRO 15

BAZAR
DE
L'HÔTEL de VILLE
Rue de Rivoli
PARIS

TÉLÉPHONE : TURBIGO 68-30
(10 lignes groupées sous ce numéro)

EN JANVIER
Exposition de Blanc
Lingerie - Trousseaux

EN FEVRIER
Articles pour Fermes et Jardins

EN MARS
Exposition Générale des Nouveautés d'Été

EN AVRIL
Électricité - T. S. F.
Bâtiment

EN MAI
Vélocipédie - Accessoires d'Automobile - Pêche

EN JUIN
Vêtements et Articles de Voyage

EN JUILLET
Toilettes d'Été - Articles de Bains de Mer

EN AOUT
Armes - Vêtements et Articles de Chasse

EN SEPTEMBRE
Tapis - Ameublements
Rentrée des Classes

EN OCTOBRE
Exposition Générale des Nouveautés d'Hiver

EN NOVEMBRE
Ménage - Chauffage
Éclairage

EN DECEMBRE
Exposition de Jouets
Étrennes

L'ESPAGNE

ET LES PUISSANCES

Voilà une année révolue que la guerre civile a éclaté en Espagne. Nul, certes, n'aurait prévu à cette époque que le tragique conflit se prolongerait de telle façon, ni surtout qu'il prendrait des proportions internationales aussi considérables. Les événements qui se déroulent en Espagne et autour de l'Espagne étant très embrouillés et trop de gens s'évertuant à les embrouiller davantage, il est nécessaire — avant d'envisager les perspectives de la lutte en cours — de remettre de l'ordre dans les esprits et dans les faits. Pour cela, il ne faut jamais perdre de vue que le duel sanglant dont la péninsule est le théâtre comporte deux aspects différents. Le premier, c'est la guerre civile elle-même. Le second, le conflit d'ordre international qui s'est greffé sur elle.

*
* *

Le premier point qu'il faut fixer, c'est qu'il ne s'agit pas, en l'espèce, comme une certaine presse s'efforce à le faire croire, d'une vulgaire insurrection militaire comparable à ces « pronunciamientos » dont l'histoire d'Espagne est remplie. En réalité, la crise qui s'est allumée le 17 juillet 1936 couvait depuis longtemps. Elle était due, d'une part, à l'improvisation d'un régime démocratique dans un pays nullement mûr pour passer sans transition d'un état social rétrograde à un état social avancé, et où les passions s'opposent avec une

violence extraordinaire, comme l'ombre et le soleil dans un tableau du Gréco ; à une succession de gouvernements bavards et faibles ; enfin, et surtout, à la propagande révolutionnaire qui sévissait depuis longtemps en Espagne et qui prit un développement inusité à l'occasion des élections législatives de février 1936. Personne n'ignore, en effet, que la IIIe Internationale, dont le siège est à Moscou et sur laquelle règne le tout puissant « camarade » Dimitroff, avait depuis longtemps choisi l'Espagne comme terrain de grandes manœuvres européennes. Lénine lui-même, dans son testament, avait déjà marqué la péninsule ibérique d'un trait rouge. Lorsque M. Yvon Delbos se rendit, il y a quelques années, en U.R.S.S., il rapporta, dans un livre intéressant, l'impression très nette que tout l'effort de la propagande soviétique allait désormais se porter sur l'Espagne... Il ne se trompait pas !... La formation du « Frente Popular », enfin — qui marqua les élections législatives de février 1936 — fut, comme chacun le sait, l'œuvre personnelle de la IIIe Internationale. Les instructions données par Dimitroff au Congrès du parti sont, à cet égard, probantes. En Espagne — comme d'ailleurs, trois mois plus tard, en France — il s'agissait, sous le couvert d'un « rassemblement populaire », de faire pénétrer les forces communistes à l'intérieur de la citadelle politique et de leur mettre en mains, soit directement, soit indirectement, de puissants leviers de commande.

Cependant, c'est par une détestable disposition de la loi électorale espagnole que les députés élus sous le signe du « Frente Popular » sortirent victorieux des élections de 1936. En réalité, les voix exprimées n'accordaient nullement la majorité au « Frente Popular ». Tout au contraire. Les droites conservaient un léger avantage dans le pays. Sur 9.266.000 suffrages, 4.570.000 furent, en effet, des suffrages de droite pure. En outre, 340.000 suffrages se portèrent sur des candidats centristes. Un bloc de 4.900.000 voix anti-« Frente Popular » s'affirmait ainsi contre un bloc de 4.356.000 voix « Frente Popular ». Il convient d'ajouter que les anarchistes — déjà fort nombreux — n'avaient pas de candidats officiels et décidèrent au dernier moment, de voter pour ceux du « Frente Popular ».

La constatation est importante. Elle réduit à néant l'un des principaux arguments que ressassent nos gens d'extrême gauche : à savoir que la volonté nationale espagnole s'était manifestée « à gauche » d'une façon massive aux élections de 1936.

Dès le lendemain de ces élections, un état révolutionnaire larvé s'installa en Espagne. Là encore, il importe de souligner le fait pour répondre à la propagande tendancieuse qui tente de faire croire que le peuple espagnol coulait des jours paisibles dans la meilleure des démocraties, lorsque de perfides généraux s'en prirent à la république. La vérité est bien différente. En réalité, à peine le « Frente Popular » était-il au pouvoir que les incidents éclataient de tous côtés. C'est ainsi qu'entre le 15 février et le 15 avril — c'est-à-dire trois mois *avant* l'insurrection — l'on enregistra 11 grèves générales, 39 fusillades en règle, 74 assassinats, 75 agressions, 345 attentats laissant des blessés; 59 sièges d'organisations politiques furent pillés, ainsi que 72 établissements publics et particuliers et 36 églises. On incendia 106 sièges d'organisations publiques, 45 établissements publics, 15 maisons particulières. Tout cela se passa dans les deux premiers mois qui suivirent les élections. Le 7 avril, M. Zamora, président de la République, fut « démissionné » par les socialistes. A partir de cette date, les événements prirent une allure de plus en plus révolutionnaire. Le 1er mai, jour de la « fête du Travail », on vit M. Largo Caballero conduire dans les rues de Madrid un cortège où les jeunesses socialistes — en chemise bleue — et les jeunesses communistes — en chemise rouge — défilèrent avec drapeaux rouges et poings tendus, en criant : « Nous voulons un gouvernement ouvrier-paysan. Vive l'Espagne rouge ! Vivent les Soviets ! A bas le Führer ! » Dès ce moment, l'épidémie de grèves s'enfla à vue d'œil. Grèves du bassin minier des Asturies ; grèves de Pennaroya ; grève des employés de Barcelone ; grève à Malaga, à Vigo, à Madrid, à Avila, à Cadix, à Séville, à Valladolid, à Huelva, etc... La presse de gauche elle-même poussait des cris d'alarme. « La meilleure façon de servir le Frente Popular est d'être discipliné, écrivait, le 30 mai, le journal du Gouvernement *Politica*. On ne sert pas la République en liquidant dans les rues

des querelles que le Gouvernement a pour mission d'éviter. Il faut laisser toute liberté au Gouvernement et ne pas le gêner par une aide bruyante et intempestive ». Le 12 juin, le Gouvernement publiait la note officielle suivante : « Le Conseil a décidé de sévir avec toute la rigueur que permet l'état d'alarme contre les grèves qui sont déclarées sans tenir compte des prescriptions de la loi ». Le journal gouvernemental *Ahora* écrivait le 13 juin : « Contre la chasse à l'homme, l'Espagne se dresse tout entière. Il faut en finir avec les grèves continuelles et avec la destruction des valeurs morales et matérielles ». Peine perdue. L'agitation révolutionnaire ne cessait de croître. Le 31 mai, à Ecija, près de Séville, MM. Prieto, Pena et Balarmino Tomas, chefs socialistes, étaient l'objet d'un attentat de la part de communistes ; il y eut 50 blessés. Au 15 juin, après quatre mois de « Frente Popular », l'on pouvait dresser le bilan suivant : 160 églises totalement détruites ; 113 grèves générales ; 228 grèves particulières ; 269 morts ; 297 blessés. Tel était le « climat » idyllique dans lequel se poursuivait une politique soi-disant « démocratique »... Un mois plus tard, c'était l'assassinat de Calvo Sotelo, chef respecté des droites... Ce nouveau crime fit éclater l'orage qui s'amoncelait.

Depuis le déclenchement de la guerre civile — 17 juillet 1936 — les faits que nous venons de relater représentent cependant bien peu de chose à côté des horreurs qui se sont produites ! Certes, des excès ont été commis partout et il serait contraire à la vérité de faire croire que, seul, le camp rouge a des victimes sur la conscience. D'un côté comme de l'autre, la guerre civile a été et reste impitoyable. Il y a une différence essentielle pourtant. C'est que dans le camp « rouge » un véritable sadisme s'est manifesté. On n'a pas seulement fusillé. On a massacré, torturé, avec des raffinements de cruauté qui dépassent l'imagination. Le clergé, les congrégations et notamment les religieuses ont été les principales victimes de cette fureur. Une populace grisée par les théories révolutionnaires les plus agressives et les plus matérialistes, s'est positivement ruée sur les couvents, sur les églises. On estime que plus du quart de l'ensemble du clergé espagnol a été mis à mort.

Ainsi, quand on vient nous dire qu'il s'agit, en Espagne, d'un combat entre une démocratie normale et des factieux, l'on ment. Car il n'y avait déjà pas de démocratie normale le 18 juillet 1936 et depuis lors, il n'en existe même pas la caricature. Quand on vient nous dire que seules l'Allemagne et l'Italie sont intervenues en Espagne, l'on ment. Car depuis des années l'U.R.S.S. avait semé cette tempête et préparé cette boucherie. Quand on vient nous dire que le but à atteindre est de revenir au « statu quo ante », l'on ment. Car il est bien évident que dans l'état où est l'Espagne, il lui faudra un régime totalement différent de celui qu'elle possédait pour retrouver l'ordre et la cohésion. Telles sont les vérités premières qu'il ne faut cesser d'avoir à l'esprit quand on parle des affaires d'Espagne.

*
* *

Mais il n'y a pas que cet aspect intérieur du drame espagnol. Il y a son aspect international et ce n'est pas le moins grave. Il n'est pas douteux, en effet, qu'une véritable lutte internationale — non seulement diplomatique, mais militaire — est engagée entre les principales puissances européennes dans la péninsule et autour d'elle. A qui incombe alors la responsabilité de ce grabuge, si dangereux pour la paix ?

Sans aucun doute, répétons-le, à l'U.R.S.S., en premier lieu. C'est elle, en effet, qui a créé les conditions de la révolution espagnole avec ses agents, sa propagande et son or. C'est elle qui est à l'origine de tout. Toutefois, à peine le conflit déclenché, il semble bien que la première puissance européenne qui intervînt en Espagne, fut l'Italie. On se souvient, en effet, que des avions italiens, partis de Sicile, furent surpris sur les confins algéro-marocains quelques jours à peine après le déclenchement du mouvement national. Ils venaient pour protéger le passage des troupes indigènes du général Franco dans la péninsule. Dès cet instant, ce fut un branle-bas général. Dans tous les pays, les partisans de l'idéologie révolutionnaire et de l'idéologie contre-révolutionnaire s'émurent et se mobilisèrent. Le drame espagnol survenait d'ailleurs au moment précis où la France était elle-même le théâtre d'une

agitation sociale désordonnée. Raison de plus pour que, de tous côtés, l'on se passionnât. L'enjeu de la lutte espagnole dépassait ainsi les frontières de ce pays. Il devenait international, comme en 1792, comme après 1848.

C'est ainsi que se formèrent ces fameuses « brigades internationales » qui, sous le commandement d'un général soviétique, devaient arrêter l'armée nationaliste devant Madrid. De son côté, cette armée avait reçu, entre temps, d'importants contingents italiens, de plus faibles contingents allemands et un matériel considérable de ces deux pays. En revanche, le camp des « rouges », s'il ne comprenait pas des unités étrangères cohérentes mais des volontaires venus de tous les pays, disposait d'un matériel de guerre (notamment des avions et des tank) expédié, à partir de la fin octobre, en quantité considérable, par l'U.R.S.S. On a chiffré à cinquante ou soixante mille hommes, les forces italiennes qui manœuvraient dans le camp national, et à huit ou dix mille les forces allemandes. De l'autre côté, on a parlé d'une cinquantaine de mille « volontaires étrangers » dont vingt-cinq mille Français. Il s'agit là de simples suppositions, personne n'ayant exactement dénombré les apports qui se sont produits des deux côtés ; d'ailleurs, selon le « camp » où l'on se trouve, chacun à tendance à exagérer ce qui se passe en face et à minimiser ce qui se passe chez lui !... En restant objectif, l'on peut dire, cependant, que les contingents italiens et allemands, plus que les contingents soviétiques ou internationaux, ont le caractère de véritables corps expéditionnaires. Ce sont des unités constituées, avec états-majors, cadres — (y compris des aumôniers !) — que leur gouvernement ont envoyées en Espagne. Et ce ne fut pas toujours, d'ailleurs, au gré des intéressés...

Les mobiles qui ont déterminé l'Italie, l'Allemagne et les volontaires d'autres puissances à intervenir militairement en Espagne, sont d'ailleurs très différents. L'Italie poursuit essentiellement des buts politiques. Son action tend d'abord à intimider l'Angleterre et la France en Méditerranée Occidentale, à Gibraltar et dans la région marocaine, et à exercer ainsi une pression considérable sur l'ensemble de la politique méditerranéenne. En second lieu, elle obéit à une préoc-

cupation de prestige général qui est la loi — bien dangereuse — des régimes dictatoriaux...

L'Allemagne, elle, se borne plutôt à faire du « laboratoire ». Elle a trouvé en Espagne l'occasion d'expérimenter le matériel qu'elle fabrique en grande série. Les Espagnols « rouges » jouent le rôle de cobayes pour son aviation et son artillerie. Il s'agit d'une sorte de « kriegspiel » géant qui a l'avantage de ne pas être abstrait, mais concret. C'est pourquoi l'Allemagne a envoyé beaucoup de matériel, beaucoup de techniciens en Espagne, mais fort peu de troupes. L'U.R.S.S. a fourni surtout du matériel — (tanks, mitrailleuses, gros avions de bombardement) — et des techniciens pour le manœuvrer. Elle a expédié aussi en Espagne des officiers d'état-major, des agents politiques et beaucoup d'or. La partie que joue la IIIe Internationale est décisive pour elle. En outre, l'affaire d'Espagne crée des frictions entre la France et l'Angleterre d'une part, l'Italie et l'Allemagne de l'autre. Or l'U.R.S.S., dont la politique tend toujours à alimenter les frictions entre la France et l'Allemagne pour détourner de ses seules frontières le péril hitlérien a tout intérêt à aiguiser le conflit espagnol. Ses positions doctrinales révolutionnaires épousent là ses positions politiques traditionnelles. Elle en profite.

Quant aux volontaires qui composent l'immense majorité des combattants étrangers — et qui sont Français, Belges, Polonais, Tchèques, Italiens ou Allemands antifascistes — ce sont réellement des « volontaires » dans le sens, parfois noble, du mot. Les uns sont mûs, en effet, par un véritable idéal révolutionnaire. On peut le considérer comme fou. On ne peut pas ne pas le respecter dès lors qu'il s'accompagne de risques mortels. Les autres — tels les mercenaires d'autrefois — trouvent le moyen de gagner en Espagne une vie pour laquelle ils ne craignent pas les aventures... Les uns et les autres se sont d'ailleurs battus comme des lions.

*
* *

Ces interventions de puissances étrangères en Espagne sont cependant désastreuses, à bien des égards.

D'abord, parce que leur plus sûr résultat a été de prolon-

ger une guerre civile affreusement meurtrière et de la rendre à peu près inextricable. Il semble certain, en effet, que si les Espagnols avaient été réduits à eux-mêmes, il y a déjà un certain temps que les hostilités eussent cessé ou tout au moins eussent perdu leur caractère massif pour se réduire à un état de « guerilla » disséminée. Si l'Italie n'était pas intervenue avec cette impétuosité, les antifascistes de tous les pays n'auraient pas constitué des brigades internationales aussi nombreuses et peut-être le général Franco occuperait-il Madrid depuis des mois? Enfin, il n'est pas douteux que l'attitude italienne, les menées assez obscures (ou trop claires !) des agents italiens aux Baléares ont surtout eu pour effet de mettre l'Angleterre en défiance contre le parti Franco. Le comportement du Gouvernement britannique à l'égard des nationaux espagnols eût été tout différent si l'Italie ne s'était pas mêlée, de façon si bruyante et si ouverte, de leur cause. Une aide militaire décisive valait, certes, de courir ce risque. Mais une aide militaire relative, comme celle que l'Italie a apportée aux Espagnols blancs, comportait, finalement peut-être, plus d'inconvénients que d'avantages.

En second lieu, il n'est pas douteux non plus que les interventions étrangères ont irrité d'une manière dangereuse la situation internationale. Elles ont achevé de couper l'Europe en deux. Le plus clair résultat de la guerre d'Espagne, c'est qu'elle a anéanti le rapprochement franco-italien qui, malgré la dure épreuve d'Abyssinie, avait conservé certaines possibilités de reprise, aussi utiles pour les deux pays que pour l'Europe. Elle a également rendu illusoire le rapprochement anglo-italien qui s'était manifesté par la signature du « gentlemen agreement » entre les deux pays. Enfin, elle a ravivé le malaise franco-allemand, au moment précis où les relations des deux puissances voisines, débarrassées de certaines questions irritantes, semblaient enfin pouvoir entrer dans une ère d'apaisement. Ainsi, sur tous les plans, cette guerre d'Espagne aura-t-elle été néfaste. Aux problèmes politiques qui divisaient déjà le vieux continent, elle est venue ajouter une lutte idéologique aveugle et passionnée.

Cette lutte offre alors ceci de dangereux qu'elle représente également un paravent assez hypocrite, derrière lequel se tra-

ment bien des choses qui n'ont plus rien à voir ni avec l'idéologie ni même avec l'Espagne... Mais les yeux de la foule sont plus sensibles aux dehors du paravent qu'aux réalités qu'il dissimule. C'est ainsi qu'il est fort beau de dire que tout se résume à un duel à mort entre le fascisme et le bolchevisme ! C'est là une simplification assez grossière et, souvent, un attrape-nigauds. Qui ne voit, par exemple, que la lutte anglo-italienne se poursuit sourdement dans cette affaire d'Espagne ? Elle est d'autant plus dangereuse alors que nous nous trouvons placés diplomatiquement entre ces deux puissances et que notre « Front Populaire », avec son anglophilie et son anti-fascisme — lesquels sont tous les deux fort simplistes — s'arrange pour que ce soit la France qui reçoive tous les coups...

*
* *

Les dangers de ces interventions étrangères en Espagne ont fait naître, par réaction, la politique de non-intervention. Cette politique répondait à la fois à un principe faux et à une idée juste. Principe faux, c'est qu'il aurait suffit que les divers états adoptassent une position de neutralité absolue à l'égard des événements d'Espagne pour que le droit international fût respecté. Idée juste, néanmoins, parce que — étant donné le caractère idéologique de la lutte espagnole et l'état passionnel de l'Europe — il était à prévoir que chacun se mêlerait plus ou moins ouvertement au conflit, et qu'il valait mieux, dès lors, par une procédure exceptionnelle (et contraire d'ailleurs au droit international) neutraliser le plus possible les penchants des uns et des autres, en créant entre eux une solidarité artificielle. Il y avait une autre raison encore. Peut-être même est-ce celle qui détermina le plus sûrement l'action du Gouvernement Blum en faveur de la non-intervention ?... C'est que cette politique était le meilleur moyen pour M. Blum de se défendre contre lui-même, ou, si l'on préfère, contre les fractions socialistes et communistes de sa majorité... En proposant l'accord d'août 1936, M. Blum a voulu s'interdire d'intervenir en Espagne, car, malgré ses premiers réflexes qui furent nettement en faveur d'une aide massive aux gouvernementaux, il aperçut vite les dangers

qu'une telle attitude pouvait comporter et, surtout, le détestable terrain sur lequel il risquait de s'engager vis-à-vis de l'opinion britannique. Or le souci de l'Angleterre — God thank you ! — a été le commencement de la sagesse de M. Léon Blum au pouvoir. Aussi, trop faible pour arrêter de sa propre autorité le mouvement populaire, provoqué par des agitateurs professionnels ou stipendiés, qui réclamaient des « avions pour l'Espagne », M. Blum usa du subterfuge, d'ailleurs habile, qui consistait à faire prononcer ces interdictions par vingt-sept états réunis à Londres, sous la houlette de l'Angleterre...

Cette politique de non-intervention possédait donc les avantages que nous venons de dire. Elle limitait. Elle associait. Elle formait des interdépendances, et, dès lors, tempérait. D'une manière relative, évidemment. Il s'agissait plus d'une fiction que d'une réalité et les envois de « volontaires » italiens et allemands expédiés en Espagne grâce à une fissure de l'accord d'août 1936 — (fissure dont le gouvernement français est en partie responsable) — ont donné la mesure de cette fiction. Malgré tout, l'artifice fut tout de même utile. En revanche — et c'est là son vrai danger — si la politique de non-intervention créait *à la surface* des obligations *négatives*, elle en créait ipso facto, de *positives*. Nous voulons dire par là qu'en cherchant à « balancer » et à « égaliser » dans le sens de la non-intervention, *on obligeait en quelque sorte les participants à « balancer » et à « égaliser » dans le sens de l'intervention, dans le cas où l'accord négatif se romprait.* Là est le véritable péril international de l'affaire d'Espagne. Car cette guerre civile se transforme en calculs de forces européennes. Tous les éléments se trouvent ainsi réunis pour faire éclater une catastrophe, si jamais une violente étincelle se produisait. Déjà, dans l'incident sanglant d'Ibiza, qui amena la riposte non moins sanglante d'Alméria, et dans l'affaire mystérieuse du « Leipzig », on sentit que l'Europe côtoyait des précipices... Le malheur est que de tels à-coups peuvent toujours se reproduire...

L'objet même de la guerre civile disparait alors derrière la gravité de ces conflits internationaux. L'accessoire devient le principal...

*
* *

Si l'on envisage, en effet, l'affaire espagnole sur le plan du « grand jeu » européen, on est frappé de voir que tout se passe trop souvent comme si l'Italie et l'Allemagne manœuvraient pour pousser leurs pions dans certaines cases de l'échiquier où ils pourraient gêner considérablement les nôtres, ainsi que ceux de l'Angleterre, en cas de partie décisive. C'est d'ailleurs sur ce point que porte la polémique des partis de gauche et d'extrême gauche en France, lesquels reprochent aux partis de droite de faire bon marché de la sécurité française en Méditerranée Occidentale, sur les Pyrénées et au Maroc, et de faire passer leurs préventions anti-révolutionnaires avant les intérêts supérieurs de la Patrie. Cette position ne manque pas d'habileté. D'une part parce qu'elle émeut les cœurs nationaux ; ensuite parce qu'elle contient une parcelle de vérité.

Il est certain que la politique menée par l'Italie et l'Allemagne en Espagne n'est pas désintéressée ; qu'en cas de conflit européen ces deux puissances pourraient trouver dans la péninsule des points d'appui fort dangereux pour nos communications avec l'Afrique du Nord et la sécurité de nos escadres. Cependant, à notre sens, l'on exagère ces dangers et cela d'autant plus volontiers que la thèse soutenue se présente sous les dehors du plus pur patriotisme. Les Espagnols, d'abord, sont violemment xénophobes. Il est douteux, le péril passé, qu'ils accordent de grands avantages aux Italiens et aux Allemands. Déjà bien des grincements se font entendre de ce côté. Entre Italiens et Espagnols, notamment, une âpre rivalité méditerranéenne a toujours existé. En outre, quelle que soit l'issue du conflit, et même si le général Franco dominait un jour toute l'Espagne, il est évident que ce pays restera profondément divisé. Aussi, en cas de conflit européen cette fermentation éclaterait-elle d'un seul coup. Il serait naïf de s'imaginer au surplus, que pendant la guerre de 1914-1918, les côtes d'Espagne, celle du Rif, et certaines îles espagnoles notamment, n'ont pas — bien souvent — servi d'abri et de points de ravitaillement aux sous-marins ennemis !... La situation pourrait, certes, devenir plus dangereuse demain. Elle ne serait pas entiè-

rement nouvelle cependant. Enfin, puisque le souci de notre sécurité Nord-africaine rencontre de tels champions dans les rangs de notre extrême gauche, disons simplement à celle-ci qu'à nos yeux le travail communiste qui se poursuit souterrainement au Maroc et en Algérie présente infiniment plus de dangers, pour cette sécurité, que les installations hypothétiques d'éléments italiens et allemands en Espagne...

On ne saurait nier toutefois que des dangers existent pour nous dans l'affaire espagnole. Il y a là une sorte de taquinerie germano-italienne qui s'exerce constamment contre nous. Elle pourrait devenir le pire des pièges dans le cas où ces deux puissances se décideraient un jour à risquer le tout pour le tout... N'oublions pas les causes immédiates de la guerre de 1870!... Aussi faut-il se défier des excitateurs qui, au lieu de prêcher la raison et la sagesse dans la conduite de notre politique à l'égard des affaires d'Espagne, feraient tant et si bien, si on les écoutait, qu'ils nous lanceraient tête baissée dans une aventure fraîche et joyeuse... Il y aura toujours en France des « Girondins ».

Au surplus, c'est bien là qu'est la responsabilité maîtresse du « Front Populaire ». S'il avait observé une neutralité totale et scrupuleuse vis-à-vis de la guerre civile espagnole; si, devant l'évolution des événements, sans « reconnaître » tout de suite le Gouvernement Franco — comme l'ont fait trop légèrement l'Allemagne et l'Italie — il lui avait accordé, en temps voulu, la qualité de belligérant, tenant ainsi la balance égale entre les deux partis qui se disputent l'Espagne et ne prenant de ce fait aucune attitude d'hostilité *préconçue* contre le chef des nationaux qui contrôle déjà les trois cinquième du pays et quatorze millions d'habitants sur vingt-trois, la France ne se trouverait pas aujourd'hui dans une position très délicate, qui risque, même demain, de devenir pénible. On ne sacrifie pas les intérêts permanents du pays aux caprices d'une clientèle politique sans responsabilité. Ou c'est la condamnation d'un régime...

*
* *

Aussi, à l'heure actuelle, le devoir qui s'impose à notre Gouvernement est-il clair. L'Angleterre vient de suggérer un

plan de conciliation destiné à apaiser le conflit international allumé par les affaires d'Espagne. Ce plan s'efforce d'équilibrer les diverses positions en présence. Il s'agit d'abord de rétablir le contrôle naval et terrestre sur les côtes et les frontières d'Espagne, contrôle qui doit nécessairement être un tout. Puis de lier le retrait progressif des volontaires qui combattent dans les deux camps à la reconnaissance de la qualité de belligérant au général Franco. Ce plan est la sagesse même. S'il était réalisé, il aurait le triple avantage : 1° de désenvenimer la querelle internationale ; 2° de renverser les courants et de tendre peu à peu à l'élimination des soldats étrangers dans la péninsule ; 3° de replacer toute l'affaire espagnole sur le terrain normal du droit international.

Un tel plan comporte certes de grandes difficultés d'application. L'essentiel est que l'on s'accorde sur ses dispositions maîtresses. Tous devraient le faire si la raison habitait encore la cervelle de ceux qui prétendent diriger les peuples. L'Allemagne et l'Italie devraient comprendre, dans l'intérêt même de l'ordre qu'elles prétendent servir, qu'elles ont tout intérêt à ce que l'on ne confonde plus la guerre civile espagnole proprement dite et, par conséquent, la lutte qu'y mènent les nationaux contre les communistes et les anarchistes, avec ces louches manœuvres internationales qui font penser au mot de Mallet Dupan sur les guerres de la Révolution : « Il s'agissait surtout d'une auguste comédie »... De son côté notre gouvernement de « Front Populaire » devrait se convaincre qu'en ergotant devant la reconnaissance de la qualité de belligérance au général Franco, il ne pratique pas seulement une politique à courte vue, mais qu'il se bat surtout pour des mots. En réalité cette reconnaissance s'est déjà maintes fois manifestée. La non-intervention, le contrôle bilatéral, la proposition de médiation, le rappel des conventions franco-espagnoles relatives au Maroc au général Franco, toutes ces démarches ne constituaient-elles pas déjà un aveu de « belligérance » ? Au surplus, depuis le début des hostilités, les ambassadeurs de France et de Grande-Bretagne se sont gardés de résider à Madrid ou à Valence — ce qui eût été leur place naturelle si réellement le gouvernement rouge restait le seul légitime de l'Espagne. Ils habitent à Saint-Jean-de-Luz ! Ce fait suffit

à dénoncer l'hypocrisie maladroite qui consiste à feindre officiellement de traiter le général Franco en « rebelle », quand, en fait, on le considère déjà comme le maître de la majeure partie de l'Espagne.

A l'heure où nous écrivons, nous ne pourrons savoir quel sera le sort réservé aux suggestions britanniques. Car si le plan Eden a été accepté « en principe », qui sait si on ne s'évertuera pas à le déchiqueter en détails?

Pourtant, au lieu de se quereller aveuglément autour de la question d'Espagne, que les grandes puissances aient donc enfin le sentiment de leurs responsabilités vis-à-vis de la civilisation, de l'Europe, et de la paix ! L'Allemagne et l'Italie ne veulent pas que l'Espagne devienne une terre de communisme et d'anarchisme. Croit-on un seul instant que l'Angleterre et que la France soient d'un avis différent? Croit-on que les criailleries de nos communistes aient la moindre importance au regard du sentiment de l'immense majorité des Français? Alors pourquoi cette querelle quand tout le monde, au fond, est d'accord? C'est cet accord qu'il faut avant tout débarrasser des poisons qui la paralysent.

Pour cela, que les puissances intéressées s'entendent *d'abord* sur les procédures recommandées par le Gouvernement britannique et qui sont seules susceptibles d'assainir la situation. Qu'elles s'appliquent à rechercher, d'un commun accord, une solution permettant de hâter la fin de l'atroce conflit espagnol et de ramener l'unité, l'ordre, et l'apaisement dans ce malheureux pays...

Il semble alors que cette solution soit difficile à trouver en dehors d'une restauration monarchique? L'ex-roi Alphonse XIII ne pourrait-il désigner lui-même celui des princes de sa dynastie qui semblerait le plus apte à remplir ce rôle éminent de clé de voûte?

Une telle clé de voûte — au-dessus des clans et des partis — nous apparaît, quant à nous, comme le seul moyen raisonnable de rétablir l'Espagne dans son unité, son indépendance et sa paix.

Or sur ce principe d'ordre — pour peu qu'elles soient de bonne foi — toutes les puissances dignes de ce nom devraient pouvoir s'accorder.

WLADIMIR D'ORMESSON

SOUVENIRS

De 1904 à 1914 (si l'on ne tient pas compte d'une courte interruption), le comte W. N. Kokovtzoff a détenu le portefeuille de ministre des Finances de Russie. Il fut président du Conseil des ministres de 1911 à 1914.

Les Mémoires qu'il a écrits, et d'où nous extrayons les pages qu'on va lire, embrassent la période qui s'étend de 1904 à 1919, époque particulièrement riche en événements de la plus haute importance : guerre russo-japonaise, traité de Portsmouth, troubles intérieurs de 1905, convocation de la première Douma et premier contact du Gouvernement impérial avec la représentation nationale, dissolution de la première et de la deuxième Douma, convocation de la troisième, signes précurseurs de la grande guerre, la guerre, la révolution. La partie la plus importante, la plus captivante aussi de ces Mémoires, (parce que les postes occupés alors par le comte Kokovtzoff lui ont permis d'observer des événements aujourd'hui encore mal connus du public) couvre une période qui s'étend du milieu de 1906 au début de 1914.

Ces années furent marquées par un vif essor de toutes les forces productrices du pays, essor qui fit naître les espoirs les plus optimistes sur l'avenir économique de la Russie. Mais ce fut aussi une époque fatale au pays ! Car, au cours de ces années, commencèrent de se manifester les forces destructrices qui, peu à peu, ont ébranlé les assises du pays, qui l'ont poussé vers l'abîme et furent les causes déterminantes des événements d'octobre 1917 : faiblesse et indécisions du pouvoir suprême ; tendances révolutionnaires des milieux libéraux ; mésentente et intrigues au sein du Conseil des ministres ; puissance sans cesse accrue des « forces occultes » ; première apparition sur la scène de l'Histoire de ce sinistre personnage que fut Raspoutine ; activité d'un autre personnage funeste pour la Russie, le ministre de la Guerre Soukhomlinoff, etc., etc. Tout travaillait à précipiter la catastrophe : des deux hommes d'État qui étaient à ce moment au pouvoir, — P.-A. Stolypine tomba, dans des conditions restées jusqu'à ce jour mystérieuses, victime d'un attentat révolutionnaire, et le comte Kokovtzoff dut abandonner le pouvoir, son attitude envers Raspoutine ayant suscité l'hostilité de l'impératrice.

Le comte Kokovtzoff géra avec une grande habileté les finances de la Russie au cours de la guerre contre le Japon, sut rétablir rapidement le crédit du pays ébranlé par les troubles intérieurs de 1905-1906, et tint ferme le gouvernail des finances de l'Empire pendant les années de la « Prospérité » russe.

Mais la place qu'il accorde à ces questions est restreinte. La partie la plus importante de ses Mémoires est consacrée à la politique intérieure de la Russie et aux événements extérieurs. L'auteur ne développe aucune théorie, ne soutient aucune thèse. Il se borne à conter ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu. Mais des scènes qu'il décrit, des portraits qu'il brosse, un vivant tableau surgit, qui nous montre la Russie d'alors, les forces qui s'y trouvaient en conflit, l'atmosphère chargé de menaces qui précéda la guerre. Les pages les plus intéressantes de cette partie des Mémoires évoquent les conversations du comte Kokovtzoff avec les hommes d'État français, Poincaré, Fallières, Clemenceau et avec le général Joffre ; ses rencontres avec Guillaume II ; l'ouverture de la première Douma et de l'assassinat de Stolypine ; son entretien avec Raspoutine. D'autre part les pages consacrées à l'impératrice, à l'empereur, à Stolypine, au comte Witte, à Soukhomlinoff, etc., représentent des portraits d'une vue et d'une vérité étonnantes.

Dans la préface qu'il donna à l'ouvrage du comte Kokovtzoff : *Le Bolchévisme à l'œuvre*, Raymond Poincaré soulignait ainsi les sentiments de haute estime et de confiance que le Gouvernement de la République française témoignait au président du Conseil de Russie :

« La pondération du comte Kokovtzoff, dit M. Poincaré, son expérience, sa claire raison, son sincère amour de la paix avaient fait de lui un des plus précieux collaborateurs de la triple Entente... Le 13 février 1914, M. Doumergue président du Conseil et ministre des Affaires Étrangères, recevait de notre chargé d'affaires à Pétersbourg, M. Doulcet, un télégramme qui nous causa autant de peine que d'inquiétude. Le comte Kokovtzoff venait de donner sa démission. Il désirait, — disait-il, — se reposer après dix années de ministère. Le bruit courait qu'il avait eu des dissentiments avec le ministre de l'Intérieur. Il les avait eus surtout à cause du trop fameux Raspoutine, qu'il avait vainement essayé d'éloigner de la Cour. Le loyalisme et la fidélité de M. Kokovtzoff envers l'empereur, et son attachement à un régime qu'il considérait comme nécessaire à l'évolution de la Russie, n'avaient pas aveuglé le premier ministre. Il avait fait ce qui dépendait de lui pour écarter les influences qu'il jugeait dangereuses. N'ayant pas réussi, il s'était retiré avec autant de délicatesse que de dignité. »

Les Mémoires du comte Kokovtzoff n'ont pas encore été traduits en français et les pages que nous présentons à nos lecteurs sont complètement inédites.

P. APOSTOL

I

LE TSAR ET LES PROJETS DE CONSTITUTION D'UN GOUVERNEMENT RADICAL

La première Douma se trouvait en conflit permanent avec le Gouvernement. Tandis que celui-ci désirait collaborer avec la représentation nationale, dans le cadre de la Constitution du 17 octobre 1905, la majorité de l'Assemblée, composée de radicaux (parti « Cadet ») et de socialistes de nuances diverses, voulait briser ce cadre, élargir considérablement les droits de la Douma, obtenir que le Ministère fût responsable devant la représentation nationale, etc. « La première Douma montait, disait-on, à l'assaut du Gouvernement. »

Tout travail utile devenait impossible dans de pareilles conditions et la dissolution de la Douma apparaissait inévitable.

Certaines personnalités, appartenant à l'entourage même du tsar, cherchaient une solution conciliante. Elles suggéraient la formation d'un ministère jouissant de la confiance de la Douma et composé, dans sa majorité, de membres du parti Cadet. Dans le récit qu'il nous en donne ci-dessous, le comte Kokovtzoff relate les conversations qu'il a eues à ce sujet avec l'empereur.

***

Après avoir écouté un de mes rapports, l'empereur me dit un jour, au moment où je sortais de son cabinet de travail : « Ici, j'entends dire, de différents côtés, que la situation n'est pas du tout si mauvaise qu'elle pourrait le paraître, d'après les discours à la Douma ; qu'il faut seulement attendre patiemment, car la Douma se trouvera petit à petit absorbée par le travail et s'apercevra d'elle-même que la machine gouvernementale n'est pas chose si simple qu'elle le croit. Mais, pour ma part, je pense, ajouta-t-il, qu'il y a dans cette conception beaucoup de dilettantisme et, personnellement, je pense tout autrement. » L'empereur ne me cita aucun nom, et, en répétant à Stolypine les paroles impériales, je ne pus rien préciser. Mais je lui conseillai seulement de songer à deux personnes : le baron Fredericks, ministre de la Cour, et le commandant du Palais, D. F. Trepoff. Le premier n'avait aucune notion des affaires d'État, l'empereur ne prenait conseil de lui sur rien, mais la noblesse de son âme et son dévouement à la Couronne étaient tellement au-dessus de tout soupçon que l'empereur accordait, malgré lui, du crédit à ses propos. Quant à l'impératrice, elle avait en lui plus confiance qu'en n'importe quelle autre personne de la Cour. La position prise par Trepoff, dis-je, n'est pas du tout claire à mes yeux, mais il est certain que l'empereur a confiance en lui. Il peut être soit un allié actif, soit un adversaire caché mais puissant. Peu de temps après l'ouverture de la Douma, dis-je à Stolypine, Trepoff m'avait demandé, dans une conversation que nous avions eue au Grand Palais, ce que je penserais d'un ministère responsable devant la Douma, d'un ministère composé de personnalités qui jouiraient de la confiance de l'opinion publique. D'après lui, à l'heure actuelle, après l'ouverture de la Douma, il devenait presque impossible

de conserver un ministère qui dépendît uniquement du monarque et de sa volonté? J'eus seulement le temps de lui dire que cette question demandait une réponse circonstanciée et détaillée, que j'étais prêt à lui donner si nous nous rencontrions un jour dans des circonstances plus favorables.

A peu près à la même époque, après l'un de mes rapports périodiques à Peterhoff, l'empereur me retint comme il le faisait parfois, lorsqu'une question le préoccupait, et, me tendant un papier plié en deux, il me dit : « Lisez ce curieux document et dites-moi sincèrement ce que vous pensez du nouveau ministère que l'on me propose pour remplacer celui qui provoque une attitude si hostile de la part de la Douma d'Empire. » Comme je lui demandais qui avait eu l'idée de cette nouvelle formation gouvernementale destinée à remplacer le ministère si récemment formé, l'empereur me répondit qu'il s'agissait de personnes tout à fait étrangères au Conseil des ministres, peut-être quelque peu naïves dans leur façon d'envisager les affaires de l'État, mais qui cherchaient évidemment, très honnêtement, une solution aux difficultés présentes.

Je rendis aussitôt à l'empereur la liste qu'il m'avait donnée et je la transcrivis dès mon retour chez moi, mais je ne l'ai pas conservée et elle a été perdue avec quelques documents auxquels j'attachais un grand prix. Aussi ma mémoire peut-elle me tromper sur quelque point de détail.

Du côté gauche de la feuille se trouvaient les désignations des fonctions et, du côté droit, les noms des candidats. Le président du Conseil des ministres devait être Mouromtzeff; le ministre de l'Intérieur, Milioukoff ou Petrounkevitch; le ministre de la Justice, Nabokoff ou Kouzmin-Karavaeff; en regard des ministres de la Guerre, de la Marine et de la Cour impériale, figuraient ces mots : suivant la volonté de Sa Majesté; le ministre des Affaires étrangères, Milioukoff ou A. P. Isvolsky; le ministre des Finances, Herzenstein; le ministre de l'Agriculture, N. N. Lwoff; le contrôleur d'État, D. N. Chipoff. Je n'ai pas retenu les noms des autres ministres.

Lorsque j'eus lu attentivement cette liste, et comme je paraissais ému, l'empereur me dit d'un air tout à fait tran-

quille : « Je vous prie instamment de me dire votre opinion, avec votre franchise coutumière. Je vous demanderai seulement de ne dire à personne ce que vous savez. »

Je donnai aussitôt ma parole de me conformer religieusement à son désir. J'ajoutai qu'évidemment le Conseil des ministres, lui non plus, ne devait rien savoir, et je reçus cette confirmation : « C'est précisément ce à quoi je songe. »

Bouleversé par ces déclarations, je demandai à l'empereur s'il se rendait bien compte, qu'en acceptant telle ou telle liste de ministres, choisis précisément dans le groupement politique dont faisaient partie, à quelques exceptions près, les candidats auxquels il songeait, il remettrait le pouvoir exécutif à ses « adversaires ». Lui-même resterait sans pouvoir aucun, ce qui provoquerait immanquablement un bouleversement complet de l'ordre établi.

Après m'avoir attentivement écouté, l'empereur me demanda : « Que faut-il donc faire pour mettre un terme à la situation actuelle et pour orienter les travaux de la Douma dans une voie pacifique? » Je lui fis la réponse suivante, que je reproduis ici sous une forme résumée :

« Le parti politique en question, s'il prenait le pouvoir, ne pourrait faire œuvre législative suivant le programme qu'il a élaboré, même si ce dernier avait l'approbation de l'Empereur. Ce groupe, dans ses efforts pour se saisir du pouvoir, a fait trop de promesses aux éléments d'extrême-gauche. Il est trop manifestement tombé, dès maintenant, sous leur dépendance. Il sera lui-même balayé par eux. Je vois avec inquiétude s'avancer le spectre de la révolution et je redoute le bouleversement total de notre État. » Mes craintes ont été, d'ailleurs, entièrement confirmées par les événements de 1917. Mes dernières paroles furent : « Si l'Empereur partageait mes vues, il n'y aurait qu'une chose à faire : se préparer à la dissolution de la Douma et à la révision, également inévitable, de la loi électorale du 11 décembre ; car c'est grâce à cette loi que la Douma s'est trouvée envahie par la masse des paysans et par la plus basse catégorie d'intellectuels ruraux. Et avant cela, il faudrait étudier la possibilité de remanier le ministère lui-même, afin d'en éliminer les éléments qui se sont montrés résolument hostiles à l'ordre

nouveau. Nous ne sommes pas encore mûrs pour une monarchie constitutionnelle, avec Assemblée unique, de type purement parlementaire, et mon devoir est de vous mettre en garde, Sire, contre une nouvelle expérience de ce genre, après laquelle peut-être il n'y aurait plus possibilité de retour en arrière. »

L'empereur se tint longtemps debout, silencieux devant moi. Puis il me tendit la main, serra fortement la mienne et me congédia sur ces mots : « Une grande partie des idées que vous avez exprimées sont depuis longtemps les miennes et j'en ai souffert. J'aime écouter des opinions différentes et je ne rejette pas d'emblée les suggestions qui me sont faites, même si elles doivent menacer mes plus chères espérances. Mais croyez-moi, je ne prendrai pas de résolution qui heurte ma conscience. Evidemment, je pèserai chacune de vos propositions et je vous dirai ce que je décide. Jusque-là, ne croyez pas, même si on vous le dit, que j'aie déjà fait le saut dans l'inconnu. »

Lors de mon rapport suivant, l'empereur m'accueillit, dès mon entrée, par ces mots : « Ce qui vous a tant ému vendredi dernier ne doit plus vous alarmer. Je puis vous avouer maintenant, en toute tranquillité, que je n'ai jamais eu l'intention de me lancer dans les régions lointaines et inconnues où l'on me conseillait de m'aventurer. Je ne l'ai pas dit à ceux qui m'ont soumis cette idée, certainement avec les meilleures intentions, mais sans se rendre compte tout à fait, dans leur inexpérience, de l'étendue du danger. J'ai voulu contrôler la valeur de mes propres pensées en interrogeant ceux en qui j'ai confiance, et maintenant je puis vous dire que votre avis est celui de presque toutes les personnalités avec lesquelles je me suis entretenu ces temps-ci. Je n'éprouve plus maintenant aucune hésitation, et je n'en ai jamais eu en réalité, car je n'ai pas le droit de renoncer à l'héritage de mes ancêtres ; je dois le transmettre intact à mon fils. »

II

RASPOUTINE

Les pages que le comte Kokovtzoff consacre, dans ses Mémoires, à sa rencontre avec Raspoutine et aux conséquences de cette rencontre pour sa propre carrière, permettent d'apprécier, plus fortement encore qu'on a pu le faire en lisant tels ou tels souvenirs, la puissance occulte, la néfaste influence qu'exerçait Raspoutine sur la politique de la Russie.

L'opinion publique russe fut surprise, au début de 1914, par la démission du comte Kokovtzoff, à laquelle personne ne s'attendait et dont on ne comprit pas les motifs. La publication des Mémoires de l'ancien président du Conseil en révèle, pour la première fois, les causes véritables : l'irréductible hostilité de l'impératrice, qui ne pouvait pardonner au comte Kokovtzoff l'opinion nettement défavorable qu'il avait exprimée au tsar sur la personne de Raspoutine.

La place nous manque pour reproduire ici le chapitre des Mémoires consacré à l'impératrice Alexandra-Feodorovna. Le comte Kokovtzoff trace de l'impératrice un portrait très beau, très fouillé et l'éloge qu'il fait de sa pureté morale et de ses hautes vertus familiales est d'autant plus émouvant que c'est l'hostilité de l'impératrice qui, peu à peu, sapa l'autorité du comte Kokovtzoff auprès de l'empereur.

L'âme de l'impératrice était dominée par une mystique politique et par une mystique religieuse.

L'impératrice croyait en la constance, et en l'indestructibilité de la monarchie absolue russe. Sa doctrine politique était beaucoup plus absolue que celle de l'empereur. L'empereur comprenait fort bien la différence qu'il y avait entre son pouvoir avant 1905 et après cette date, tandis que l'impératrice continuait à considérer que l'empereur était au-dessus de la loi et que sa volonté n'était limitée par rien. Dans l'atmosphère de bonheur familial, qui ne fit que croître avec les ans, l'influence de l'impératrice sur son mari, dit le comte Kokovtzoff, fut considérable, et cette influence affermit chez l'empereur Nicolas II sa tendance naturelle à l'absolutisme.

L'impératrice était profondément croyante; ses pensées étaient constamment tournées vers la prière et vers toutes les manifestations du sentiment religieux. D'après les témoignages des personnes qui l'approchaient, elle croyait sincèrement que rien n'est impossible à Dieu, et que le nombre de ses miracles peut être illimité. C'est dans cet état d'âme que se trouvait l'impératrice lorsqu'elle vit, pour la première fois, Raspoutine. Il l'intéressa par sa grande ferveur religieuse et par les discours qu'il lui tint sur la nécessité pour elle et pour l'empereur de se rapprocher du peuple. Mais les visites de Raspoutine au Palais ne devinrent fréquentes qu'à partir du moment où survint la grave maladie du Tsarevitch et lorsque la science médicale s'avéra impuissante à combattre le mal. C'est alors que l'impératrice se tourna vers Dieu, plus ardemment que jamais. Elle se mit à espérer que les prières du « staretz » enrayeraient la maladie, qui paraissait mortelle, et c'est pour cette raison et pour aucune autre, dit le comte Kokovtzoff, que Raspoutine, peu à peu, pénétra dans l'inti-

mité de la cour, devint l' « ami » et même le conseiller. De caractère renfermé et défiant, l'impératrice ne tolérait pas qu'on discutât ses sentiments et qu'on essayât de pénétrer dans son « Saint des Saints ». Tout ce que l'on disait de Raspoutine la blessait profondément et elle ne voulait pas admettre que le président du Conseil des ministres fût impuissant à arrêter la campagne à la Douma et dans la presse.

P. A.

L'empereur séjourna jusqu'au début de janvier 1912 à Livadia, d'où ne nous parvenait aucune nouvelle de quelque intérêt. Mais ici, à Saint-Pétersbourg, l'atmosphère devenait de plus en plus lourde. De nouveau, le nom de Raspoutine était cité de plus en plus souvent dans les journaux, qui ne manquaient pas de faire toutes sortes d'allusions à son intimité avec la Cour, à son influence sur telles ou telles nominations, principalement dans l'administration ecclésiastique. Son action dans le gouvernement de Tobolsk suscita de nombreux échos, qui contenaient d'assez transparentes allusions à diverses dames de Saint-Pétersbourg qui, au village de Pokrovsk, entouraient Raspoutine. On trouvait principalement ces échos dans deux journaux, le *Retch* et le *Rousskoïe Slovo*. Ce dernier publia un jour une information sur un dissentiment qui avait éclaté dans la famille impériale, à propos de Raspoutine. On laissait entendre, de façon assez peu ambiguë, que la grande-duchesse Elisabeth-Feodorovna avait adopté, vis-à-vis de lui, une attitude résolument hostile et qu'elle s'était, pour cette raison, complètement éloignée de Tsarskoïe-Selo.

Ces informations gagnèrent peu à peu la Douma d'Empire, où elles furent l'objet des conversations de couloirs. Puis les chroniqueurs parlementaires s'en emparèrent. Enfin, la tribune elle-même de l'Assemblée retentit des trop claires allusions des députés de gauche (notamment Milioukoff) aux « forces occultes » et principalement à l'activité du Saint-Synode. Cette question prit un caractère particulièrement brûlant à la fin de novembre ou au début de décembre 1911. On vit alors se répandre, par la ville, des copies polycopiées de quatre ou cinq lettres adressées à Raspoutine, l'une par l'impératrice Alexandra-Feodorovna, les autres par des grandes-duchesses. Ces lettres dataient des années 1909 ou 1910.

Leur contenu et principalement certains passages, certaines expressions de la lettre de l'impératrice, qui se situaient sur le plan mystique, donnèrent lieu aux interprétations les plus révoltantes.

Tout cela nous était profondément pénible au ministre de l'Intérieur, A. A. Makaroff, et à moi-même. Nous nous rendions fort bien compte que nous nous heurterions, tôt ou tard, au mécontentement créé par cette situation. Et pourtant, nous ressentions l'évidente impuissance où nous nous trouvions d'exercer quelque influence sur les journaux dans cette malheureuse affaire. Toutes les tentatives que fit Makaroff pour convaincre les rédacteurs, d'abord en s'adressant au directeur général des Affaires de Presse (comte Tatichtcheff) et ensuite, à titre personnel à divers journalistes, n'aboutirent à rien et provoquèrent toujours la même réponse : « Faites partir cet homme pour Tumène, et nous cesserons d'en parler. » Mais ce n'était pas si simple.

Cette campagne ne présageait rien de bon. Elle s'accentuait chaque jour davantage et, quelque étrange que cela puisse paraître, la question de Raspoutine devint la question dominante et fut d'actualité pendant toute la durée du Ministère que je présidais. Elle devait, un peu plus de deux ans plus tard, provoquer ma démission.

Lorsque l'empereur revint de Livadia, à la première entrevue qu'il eut avec moi, il se montra particulièrement affectueux. Une fois seulement, et en passant, il me dit qu'il voulait s'entretenir de la question de la presse avec le ministre de l'Intérieur, car il lui semblait qu'il était nécessaire de promulguer une loi qui donnât au Gouvernement un certain pouvoir sur les journaux, pouvoir qui nous faisait entièrement défaut.

Sans m'attarder sur cette question, étant donné le caractère fortuit de notre conversation, je dis pourtant que nous ne pourrions réussir à promulguer une telle loi, car la Douma ne se déciderait jamais à investir le Gouvernement de pouvoirs effectifs sur la presse, par crainte d'être accusée de tendances réactionnaires. Et encore moins, ajoutai-je, consentirait-elle à des mesures préconisées par certaines personnes, comme par exemple le dépôt d'une importante caution en argent dont

l'abandon pourrait être demandé en cas d'infraction à la nouvelle loi. L'empereur fit dévier insensiblement cette conversation pour passer à des sujets moins brûlants.

Il ne m'avait jamais parlé de Raspoutine, que je n'avais jamais vu, bien qu'une personne de ma famille le connût depuis longtemps. Comme je ne cessais de parler défavorablement du « staretz » et de dénoncer le préjudice qu'il causait au pouvoir impérial, mon parent me disait : « C'est un chenapan, il est vrai. Mais ceux-là valent encore moins que lui qui lui prodiguent des marques de respect profitables à leurs intérêts personnels. Toi, au moins, tu agis bien en ne faisant pas sa connaissance. Mais, par contre, ce n'est pas avantageux pour toi. Si tu ne t'inclines pas devant lui, cela ne te vaudra sans doute rien de bon. »

Au contraire, une autre personne me demandait, avec insistance, de faire la connaissance de Raspoutine. C'était George Petrovitch Sazonoff, mi-brasseur d'affaires, mi-littérateur, qui tantôt s'inclinait bien bas devant Witte et tantôt se montrait son ennemi.

Cet homme, qui avait à cette époque hébergé dans son appartement toute la famille Raspoutine et Raspoutine lui-même, m'importunait chaque semaine de ses conseils, m'engageant à faire la connaissance de « Grigoriy Efimovitch ». Celui-ci était très désireux, disait-il, de me rencontrer, et s'étonnait de ce que j'eusse toujours évité de faire sa connaissance. Sazonoff ajoutait que cette rencontre était indispensable, car jamais, sans cela, mon influence politique ne serait solidement établie. Je refusai catégoriquement le plaisir qui m'était offert, disant tout net que je ne cherchais pas d'appui par un pareil procédé, et que je ne voulais pas qu'on pût dire que j'avais été mis en place par Raspoutine ni que je me maintenais grâce à lui.

La première manifestation précise du déplaisir que causait à l'empereur la campagne de presse entreprise contre Raspoutine se produisit au milieu de janvier 1912. J'avais alors l'occasion de rencontrer très souvent Makaroff, car j'avais à m'occuper, avec lui, de l'organisation des élections à la Douma. A cette époque, Makaroff était malade, il gardait la chambre, et j'allai lui rendre visite

dans l'appartement « officiel » qu'il occupait à la Morskaya.

Je le trouvai très abattu. Il venait de recevoir de l'empereur une note où ce dernier, d'un ton très sec, exigeait positivement qu'il prît « des mesures décisives pour mater la presse » et interdire aux journaux de publier quoi que ce fût sur Raspoutine. A cette note, une autre était jointe, datée du 10 décembre 1910, rédigée en termes encore plus vifs, toujours sur le même sujet, et adressée à feu Stolypine, à qui l'empereur reprochait, sans détour, sa faiblesse et son inaction à l'égard de la presse et « son désir évident de ne pas s'opposer à l'influence dissolvante qu'exerçait ce choix d'informations révoltantes. »

Il était évident que Stolypine, au reçu de cette note, avait eu à son sujet une explication avec l'empereur, explication qui se termina à son avantage, et que l'empereur, qui ne résistait jamais à la contraction directe, lui avait donné une réponse favorable et avait repris sa note. Makaroff ne savait positivement que faire. Je lui conseillai d'expliquer à l'empereur, à la faveur de son prochain rapport, combien ce qu'il exigeait était irréalisable, de l'éclairer sur l'inutilité des interventions auprès des rédacteurs en chef des journaux et sur l'inutilité plus grande encore de mesures coercitives d'ordre administratif (interdiction de la vente au numéro, etc.), qui ne faisaient qu'irriter la presse et l'opinion publique tout entière, en créant toutes sortes de conflits avec le Gouvernement ; enfin, de lui montrer qu'il ne fallait pas compter établir des lois sur la presse comme celles dont rêvaient nos organisations d'extrême-droite et qui devaient investir le Gouvernement de pouvoirs en quelque sorte surnaturels.

Je l'avertis que l'empereur m'avait déjà parlé de la question et que je lui avais déjà exprimé, à l'époque, les mêmes idées. Si ses objections recevaient un accueil défavorable, et surtout en cas de rejet brutal, je conseillai à Makaroff de demander à être relevé de ses fonctions.

Notre conversation porta ensuite sur les lettres de l'impératrice et des grandes-duchesses qui, disait-on, avaient été répandues par A. I. Goutchkoff. Tous deux, nous fîmes cette supposition que les lettres étaient apocryphes. Elles avaient été divulguées dans l'évidente intention de saper le prestige

impérial. Nous étions dans l'impossibilité de sévir, car ce qui circulait c'était la reproduction polycopiée ou de simples copies de ces lettres. Et le public, toujours épris de « sensationnel » se jetait avidement sur ces feuilles.

Makaroff ne me dit mot du conflit scandaleux qui avait éclaté, un jour ou deux plus tôt, entre Raspoutine et deux hommes qui, peu de temps auparavant, étaient encore ses amis et protecteurs : l'évêque de Saratov, Hermogène, et le moine-prêtre Iliodore. Hermogène avait fait venir Raspoutine et l'avait reçu en présence d'Iliodore. Tous deux lui reprochèrent sa vie dissolue et ses visites à Tsarskoïe-Selo, blâmèrent sa conduite, l'accusèrent de perdre l'empereur et sa famille et exigèrent qu'il s'engageât par serment à partir immédiatement pour son village de Pokrovsk (Gouvernement de Tobolsk) pour n'en plus jamais revenir. Raspoutine s'échauffant, éclata en invectives. Iliodore se laissa entraîner par son naturel violent. Des injures on en vint aux coups et Raspoutine faillit être étranglé. Il s'arracha à grand'peine des mains de ses anciens amis, se sauva tout débraillé dans la rue et se mit à raconter partout qu'on avait voulu le mutiler. Sans tarder, Hermogène adressa au tsar un télégramme pour lui demander audience ; il était résolu à lui dépeindre la situation dans toute son horrible vérité. Mais dans le même temps, les protecteurs de Raspoutine et peut-être le « staretz » lui-même, se hâtèrent de raconter eux-mêmes ce qui s'était passé. Dès le 17 janvier, dans l'après-midi, le procureur général du Saint-Synode, Sabler, reçut de l'empereur le télégramme d'Hermogène, sur lequel Sa Majesté avait tracé de sa main une note brève, indiquant qu'il n'accordait pas d'audience et que Hermogène devait être immédiatement éloigné de la capitale.

Troublé par ces événements, Sabler se rendit à Tsarskoïe-Selo, pour tenter de fléchir la colère impériale. Il n'y réussit point. Le jour même, il me dit au téléphone qu'il s'était heurté à un refus catégorique, que toutes les sympathies allaient à Raspoutine, qui avait été attaqué, lui avait-on dit, « comme par des brigands se livrant à une agression dans un bois après avoir attiré leur victime dans un guet-apens ». Hermogène devait gagner sans délai la résidence qui lui était désignée. Quant à

Iliodore, il lui était ordonné de se retirer dans un monastère près de la ville de Gorbatoff. Ces ordres furent exécutés, non sans incidents.

Ces événements ne firent qu'augmenter la curiosité provoquée dans le public par la personne même de Raspoutine.

Dans la société, à la Douma et au Conseil des ministres, on ne parlait plus d'autre chose, et cette répugnante histoire me plongeait dans un état de profonde nervosité.

Le 29 janvier, un dîner d'apparat eut lieu au Palais d'Hiver, à l'occasion de la visite du roi du Monténégro. Après le dîner, l'empereur parla longtemps avec Makaroff. On apprit plus tard que Raspoutine avait été l'unique objet de cette conversation et que l'empereur avait, pour la seconde fois, exprimé son mécontentement à son ministre au sujet de la presse, exigeant à nouveau qu'il la matât et disant même : « Je ne comprends pas ! N'y a-t-il vraiment pas de moyen d'exécuter ma volonté ? » L'empereur le chargea d'examiner, avec Sabler et moi, ce qu'il y avait lieu d'entreprendre. C'est alors que je me trouvai, pour la première fois, ouvertement mêlé à cette malheureuse histoire. Pendant ce temps, dans la salle des Concerts, l'impératrice Alexandra-Feodorovna m'avait fait chercher par le maréchal de la Cour, comte Benckendorf, et m'avait longuement et très cordialement parlé de choses et d'autres, sans un mot touchant Raspoutine ni la moindre allusion à ce dernier. Ma lune de miel, semblait-il, n'était pas encore terminée et je ne supposais pas qu'elle se terminerait de façon aussi brusque qu'inattendue. Le lendemain, 30 janvier, au soir, Makaroff et Sabler se réunirent chez moi pour examiner ce qu'il était possible de faire pour remplir la mission de l'empereur. Nous n'eûmes pas à discuter longuement. Je craignais surtout des complications de la part de Sabler, qui semblait avoir été nommé procureur général grâce à l'appui de Raspoutine. Celui-ci avait déjà réussi à faire passer dans l'entourage de Sabler son meilleur ami, Damansky, nommé peu de temps auparavant aux fonctions d'adjoint du procureur général. Le bruit courait même en ville que Raspoutine racontait à tout le monde que Sabler s'était incliné jusqu'à terre devant lui, lorsqu'il lui avait annoncé qu'il « avait fait de lui un procureur général ». Iliodore, lui aussi,

relate cet épisode dans ses Mémoires intitulés : *Le Diable saint.*

Mes craintes, pourtant, ne se trouvèrent pas justifiées. Avant tout, Sabler déclara, et sur le ton le plus catégorique, que les agissements de Raspoutine exposaient l'empereur aux plus grands dangers et qu'il ne voyait pas d'autre moyen de les détourner que d'insister pour que Raspoutine s'en allât définitivement à Pokrovsk. Il se dit prêt non seulement à exercer dans ce sens son influence sur Raspoutine, mais même à faire un rapport aussi insistant que possible à l'empereur, pour lui montrer qu'il était impossible sans cela, d'améliorer la situation.

Il nous parut à tous qu'il était important, pour le succès de l'opération, de nous faire un allié du baron Fredericks, dont la fidélité envers l'empereur et la grandeur d'âme pouvaient faciliter notre démarche.

Le soir même, je me rendis avec Makaroff chez Fredericks. L'entretien que nous eûmes avec ce dernier fut très bref. Cet homme, d'une grande noblesse et d'une irréprochable probité, mais d'intelligence médiocre, comprenait bien le danger que présentait cette affaire Raspoutine pour l'empereur et se déclara entièrement prêt à agir dans le même sens que nous.

Le 1er février, le baron Fredericks me dit, en français, au téléphone : « J'ai eu aujourd'hui une longue conversation ; on est très irrité, dans le plus grand désarroi et l'on n'approuve pas du tout notre point de vue. Je vous attends avant vendredi. »

Je me rendis chez lui et je le trouvai de fort sombre humeur. Sous une forme assez décousue, il me raconta son entretien, d'où il ressortait nettement que l'empereur était extrêmement mécontent de tout ce qui se passait, qu'il rendait responsable de tout la Douma, et en particulier Goutchkoff, qu'il accusait Makaroff d'« inexcusable faiblesse » et se refusait catégoriquement à admettre que l'on obligeât, de quelque façon que ce fût, Raspoutine à partir. Il se serait même exprimé ainsi : « Aujourd'hui, on exige le départ de Raspoutine et demain un autre ne plaira pas et l'on exigera qu'il parte, lui aussi. » Le rapport de Makaroff, le lendemain, n'eut pas de résultat. Aux premiers mots que prononça le ministre au sujet de l'in-

cident Raspoutine, l'empereur changea de sujet de conversation en disant : « Il me faut réfléchir à fond à cette révoltante calomnie ; nous en parlerons en détail lors de votre prochain rapport. Mais malgré tout, je ne comprends pas comment il peut se faire qu'il ne soit pas possible de mettre fin à cette campagne révoltante. »

Le même sort fut réservé aux efforts que je fis le lendemain pour éclaircir cette question. Je réussis pourtant à exposer en détail quel préjudice terrible cette histoire apportait au prestige du pouvoir impérial et combien il était indispensable d'en arracher les racines. L'empereur m'écouta sans mot dire, l'air mécontent, en regardant par la fenêtre, comme il avait coutume de faire en pareil cas. Mais ensuite il me coupa la parole par ces mots : « Oui, il faut en effet étouffer dans l'œuf toute cette saleté, et je prendrai pour cela des mesures décisives. »

La date approchait où devait être discuté à la réunion plénière de la Douma le budget de 1912 et, de nouveau, l'affaire Raspoutine surgit plus préoccupante que jamais. Avant même le début de la discussion générale du budget (28 février), l'examen préalable du budget du Saint-Synode à la Commission du budget prit les proportions d'un véritable événement : Goutchkoff, Wladimir Lwoff (candidat de la Douma au poste de procureur général du Saint-Synode), Milioukoff, Serge Chidlovsky et beaucoup d'autres prirent part aux débats, et les discours mielleux de Sabler ne purent émousser les flèches de leur hostilité et leurs traits d'esprit, si déplorables pour la Russie. Au milieu de cette atmosphère orageuse, je reçus, le 12 février, par l'intermédiaire de madame E. A. Narichkine, une invitation à me rendre chez l'impératrice-mère, Marie Feodorovna. L'entretien d'une heure et demie qui eut lieu le 13 février, dans la matinée, porta exclusivement sur Raspoutine. Sur une question de l'impératrice, je lui dis en toute sincérité ce que je savais, sans dissimuler ni adoucir aucun des aspects les plus extrêmes de la situation menaçante où nous nous trouvions. Il me fallut bien attirer son attention sur ce fait qu'à la faveur de cette affaire la vie intime de la famille impériale était devenue le sujet de commérages calomnieux dans toutes les classes sociales. L'impé-

ratrice versa des larmes amères, promit de parler à l'empereur, mais ajouta : « Ma malheureuse belle-fille ne comprend pas qu'elle cause la perte de la dynastie et la sienne propre. Elle croit sincèrement à la sainteté de je ne sais quel vagabond, et nous sommes tous impuissants à détourner le malheur. »

Ses paroles étaient prophétiques : l'avenir le démontra.

Le jour même, j'eus la surprise de recevoir une lettre de Raspoutine, dont le contenu était le suivant : « Je me prépare à partir pour de bon, je voudrais que nous nous voyions, afin d'échanger nos idées ; on parle beaucoup de moi en ce moment, fixez-moi quand. Mon adresse est Kirotchnaya, 12, chez Sazonoff. » Je n'ai pas cru devoir transcrire l'orthographe, assez particulière de cette lettre. Mon premier mouvement fut, tout simplement, de ne rien répondre et de refuser cette prise de contact personnelle. Mais à la réflexion, je décidai de recevoir tout de même Raspoutine ; d'une part, ma situation de président du Conseil m'obligeait à recevoir un homme qui avait alarmé toute la Russie et, d'autre part, il était important pour moi, lors de l'inévitable explication que je devais avoir avec l'empereur, de pouvoir me référer à une impression personnelle. J'avoue aussi que je craignais un peu de mécontenter l'empereur en ne recevant pas un homme qui m'avait demandé audience. Je nourrissais enfin l'espoir qu'il me serait possible de faire comprendre à cet homme à quelle catastrophe il conduisait le tsar et le régime même.

Décidé à franchir ce pas, je priai mon beau-frère Mamontoff, qui connaissait Raspoutine de longue date, d'assister à notre entrevue, afin que celle-ci eût un témoin qui pût, en cas de besoin, confirmer ce qui s'était passé ou démentir tout ce que l'on ne manquerait pas d'inventer à ce sujet. Je fixai le rendez-vous pour la soirée du mercredi 15 février, à une heure assez tardive, car je devais passer toute la journée à la Commission du budget de la Douma. Cette première rencontre m'a laissé l'impression la plus pénible. Par la suite, je n'eus l'occasion de rencontrer Raspoutine qu'une seconde et dernière fois, dans la maison de Mamontoff, qui venait de décéder après une longue et douloureuse maladie. Mais je passai près de lui sans mot dire. J'affirme ici que tous les bruits d'après lesquels Raspoutine m'aurait connu plus tôt sont du

domaine de l'invention ou de la malveillance. Iliodore ne respecte pas la vérité dans ses Mémoires : *Le Diable saint*, lorsqu'il dit, au nom de Raspoutine ou au sien propre, que je connaissais déjà cet homme. Je ne l'avais jamais vu auparavant et je dois dire, tout à l'honneur de feu mon beau-frère Mamontoff, que ce dernier ne m'a jamais proposé d'organiser une rencontre avec lui. Il a toujours approuvé la répugnance que je manifestais pour de pareilles intrigues. Il me disait seulement, de temps en temps, en manière de plaisanterie : « Hélas, général (il m'appelait toujours ainsi, par jeu), tu ne conserveras pas le pouvoir, avec ta propreté morale. Les temps ne sont plus à cela. » Et lorsque je lui répliquais que lui-même avait toujours repoussé les propositions de Raspoutine, qui voulait le faire nommer procureur général du Saint-Synode ou ministre de l'Instruction publique, il me répondait : « Oh ! moi, c'est autre chose. Je ne suis pas fait pour les postes élevés, et puis à quoi bon les occuper : quoi qu'on fasse, on ne les conserve pas longtemps. »

Lorsque Raspoutine entra dans mon cabinet de travail et s'assit dans un fauteuil, je fus frappé de l'expression répugnante de ses yeux. Profondément enfoncés dans l'orbite, plantés l'un près de l'autre, petits, gris d'acier, ils étaient dardés droit sur moi et longtemps le regard de Raspoutine ne me quitta pas, comme s'il avait espéré me soumettre à je ne sais quelle influence hypnotique ou, simplement, comme s'il avait voulu m'étudier. Puis il rejeta brusquement la tête en arrière et se mit à examiner le plafond, en faisant le tour de la corniche. Ensuite, il baissa la tête et se mit à contempler le plancher. Il se taisait. Il me sembla que nous étions depuis une éternité dans cette situation ridicule, lorsqu'enfin je m'adressai à Raspoutine :

— Eh ! bien, — lui dis-je — vous avez voulu me voir. Que vouliez-vous donc me dire ? Si nous continuons ainsi, nous pouvons rester ici jusqu'au matin !

Mes paroles semblèrent ne lui produire aucune impression. Il eut une sorte de ricanement à demi-idiot et marmotta :

— Rien, rien, c'est tout, voilà ; je regarde simplement comme cette chambre est haute.

Et, se replongeant dans son silence, la tête renversée en arrière il regardait toujours le plafond.

L'arrivée de Mamontoff me tira de cette pénible situation. Il embrassa Raspoutine et lui demanda s'il était vrai qu'il se préparât à partir chez lui. En guise de réponse, Raspoutine darda de nouveau sur moi ses yeux froids et perçants et prononça très vite :

— Eh! bien, quoi, faut-il que je parte? Je n'ai plus le droit de vivre tranquille. Que ne raconte-t-on pas sur mon compte?

Je lui répondis :

— Mais évidemment, vous agirez bien en partant. Que l'on vous calomnie ou non, vous devez comprendre que votre place n'est pas ici, que vous nuisez à l'empereur en paraissant au palais, et surtout en étalant votre intimité avec la famille de Sa Majesté...

— A qui est-ce que je raconte quelque chose? — On ne fait que mentir à mon sujet; on ne fait qu'inventer, comme si j'allais me fourrer au palais. Pourquoi m'y appelle-t-on? — hurla presque Raspoutine.

Mais Mamontoff l'arrêta de sa voix calme, égale, presque insinuante :

— Allons, Grigoriy Efimovitch, pourquoi nier? Tu viens, du reste, d'en dire trop. Et puis ce n'est pas là la question. La vérité, c'est que ta place n'est pas là-bas, que ce n'est pas ton affaire de dire que tu nommes et renvoies les ministres. Tu n'as pas à recevoir tous les quémandeurs et les porteurs de suppliques. Réfléchis-y toi-même bien à fond et dis-moi en toute conscience quelles raisons auraient certains généraux et hauts fonctionnaires de s'attacher à toi, si tu ne te chargeais pas d'intervenir en leur faveur? Est-ce que l'on te ferait des présents, t'inviterait-on à boire et à manger? A quoi bon feindre : ne m'as-tu pas dit, toi-même, que tu avais fait nommer Sabler au poste de procureur général? Tu m'as bien proposé, à moi-même, de parler au tsar pour qu'il me donne une position plus élevée. Et ce que je te dis — c'est la réponse à tes paroles. Cela ira mal, si tu ne lâches pas le Palais, et ce n'est pas pour toi que cela ira mal, mais pour le tsar, sur le compte de qui tous les bavards racontent aujourd'hui des histoires.

Pendant que Mamontoff parlait, Raspoutine resta les yeux fermés, la tête baissée, obstinément muet. Nous nous tûmes ensuite tous les trois et ce silence paraissait extraordinairement long et pénible. On servit le thé. Raspoutine ramassa, des deux mains, une grosse poignée de petits gâteaux secs et les jeta dans son verre, puis fixa de nouveau sur moi ses yeux de lynx. Excédé par cette tentative qu'il faisait pour m'hypnotiser, je lui dis simplement :

— Ce n'est pas la peine de me regarder avec tant d'insistance. Vos yeux n'ont aucun effet sur moi. Mieux vaut parler simplement. Répondez-moi donc. N'a-t-il pas raison, Valeriy Nicolaevitch (Mamontoff), en vous parlant comme il vient de le faire?

Raspoutine sourit bêtement, se trémoussa sur sa chaise, se détourna de nous deux et dit :

— Bon, c'est entendu, je partirai, si je suis tellement mauvais qu'il arrive du mal à l'empereur à cause de moi, mais alors qu'on ne cherche pas à me rappeler.

Je changeai de sujet de conversation et j'interrogeai Raspoutine sur la situation du ravitaillement en vivres dans le gouvernement de Tobolsk, où la récolte avait été mauvaise, cette année-là. Il s'anima, répondit avec beaucoup de bon sens, de logique et même d'esprit. Mais il me suffit de lui dire : « Vous voyez bien qu'il vaut mieux parler raisonnablement. On peut s'entendre sur tout », pour qu'il se repliât de nouveau sur lui-même, qu'il recommençât à rejeter en arrière et à baisser alternativement la tête vers le sol. Il se mit alors à marmonner des mots sans suite : « Bon, bon... je suis mauvais, je partirai... qu'ils se débrouillent sans moi... Pourquoi est-ce qu'ils me demandent de dire ceci et cela des uns et des autres?... » A nouveau, il resta un long moment silencieux, les yeux braqués sur moi, puis se leva brusquement en disant :

— Eh ! bien voilà, nous avons fait connaissance. Adieu.

Et il me quitta. Nous restâmes tous deux, Mamontoff et moi. Ma femme vint nous rejoindre dans le cabinet de travail et me demanda quelle était mon impression. J'ai encore aujourd'hui le souvenir très exact de ce que je pensais alors et dont je fis part le lendemain à l'empereur. Selon moi, Raspoutine avait l'aspect caractéristique d'un forçat de Sibé-

rie, d'un vagabond, intelligent qui s'était forgé une certaine attitude de simple d'esprit, jouant son rôle suivant un procédé qu'il avait étudié à l'avance.

Extérieurement, il ne lui manquait plus qu'un sarrau de prisonnier et un as de carreau dans le dos... [1]

A en juger par ses manières, c'était un homme prêt à tout. Il n'était pas dupe de ses propres simagrées, mais il parvenait à tromper non seulement ceux qui croyaient à la sincérité de ses extravagances, mais même tous ceux qui ne le flattaient que par intérêt.

Le lendemain, il y avait chez moi une soirée musicale qui réunissait de nombreux invités. Parmi eux se trouvait justement V. N. Mamontoff, qui me dit : « Eh ! bien, tu sais, «le petit chéri » (il appelait ainsi Raspoutine, imitant l'habitude qu'avait le « staretz » d'appeler tout le monde : « Mon cher », ou « Mon petit chéri ») a déjà raconté à Tsarskoïe-Selo qu'il était venu te voir et que tu avais cherché à le persuader de partir pour Pokrovsk. Comme je lui demandais au téléphone « ce qu'on avait pensé là-bas de ce conseil et s'il avait l'intention de le suivre », Raspoutine m'a répondu : « Ce qu'il m'a dit, je le ferai. » Mais par exemple, là-bas, on n'est pas content. On dit : « Qu'est-ce qu'ils ont à fourrer leur nez là où on ne le demande pas? Qui cela regarde-t-il que j'habite ici ou ailleurs? Je ne suis pourtant pas un détenu. »

Cette communication m'engagea à faire, dès le lendemain matin, un rapport complet sur cette visite. Je désirais que personne ne pût m'accuser d'avoir agi en sous-main.

Ainsi fis-je. Mon rapport habituel se passa comme à l'accoutumée. La disposition des esprits était des plus cordiales et rien ne pouvait faire supposer qu'il y eût contre moi le moindre mécontentement.

Je demandai à l'empereur si je pouvais le retenir encore quelques minutes, pour lui communiquer un rapport sur une question qui n'intéressait pas directement les affaires du Conseil. Il me répondit : « Tant que vous voudrez, car il me reste encore plus d'une demi-heure avant la revue du Corps des Cadets, et je ne suis nullement pressé. »

Je fis un récit complet des événements des jours précé-

1. Signe distinctif des forçats en Sibérie.

dents. Je montrai la demande d'audience que j'avais reçue le 13 février et qui prouvait que c'était Raspoutine qui avait exprimé le désir de me voir. Je racontai notre entretien dans ses moindres détails et je ne cachai rien à l'empereur de ce que j'avais dit au « staretz ». J'ajoutai que j'avais eu l'impression que Raspoutine comprenait fort bien mon point de vue et que c'était sincèrement qu'il m'avait exprimé son intention de partir sans retour.

L'empereur ne m'interrompit pas une seule fois et ce n'est qu'après la fin de mon récit qu'il me demanda : « Vous ne lui avez pas dit que vous l'expulseriez s'il ne partait de lui-même? » Je répondis que je ne disposais du droit d'exiler personne et que je n'avais d'ailleurs pas eu l'occasion de menacer Raspoutine d'une pareille mesure, puisqu'il m'avait dit lui-même qu'il avait depuis longtemps l'intention de partir, afin que « les journaux cessassent d'aboyer ». L'empereur se déclara satisfait de ma réponse. On lui avait dit, en effet, que Makaroff et moi aurions décidé d'éloigner Raspoutine sans même lui en référer au préalable. « Il me serait profondément douloureux, ajouta-t-il, que l'on incommodât qui que ce fût à cause de Nous. »

Puis, l'empereur me demanda : « Quelle impression vous a produite ce « petit moujik »?

Je lui répondis que mon impression était des plus défavorables et qu'au cours de mon entretien avec lui, qui avait duré presque une heure, il m'avait paru être le type même de ces vagabonds de Sibérie que j'avais eu l'occasion de voir au début de ma carrière, dans les dépôts pénitentiaires et sur la route du bagne. Je dis même que l'aspect repoussant de cet homme, ses manières frelatées d'hypnotiseur et son incompréhensible simplicité d'esprit m'avaient rendu pénible le tête à tête avec lui. J'ajoutai, toutefois, que sa conversation pouvait être parfois très sensée, mais qu'elle chavirait trop souvent dans l'absurdité.

Afin de ne pas donner prise contre moi à une accusation de parti pris ou d'exagération, je dis à l'empereur que, tout en condamnant Raspoutine pour l'habitude qu'il avait d'afficher ses relations avec ceux qui lui témoignaient de la faveur, je jugeais beaucoup plus sévèrement encore ceux qui recher-

chaient sa protection. Pendant que je faisais mon rapport, l'empereur se tut et regarda presque tout le temps de côté, par la fenêtre, ce qui révélait combien mes paroles lui étaient désagréables.

Mon exposé terminé, je dis à l'empereur que j'avais considéré qu'il était de mon devoir de lui faire un récit fidèle des événements et de prévenir de nouvelles calomnies. Il me répondit qu'il appréciait hautement pareille sincérité, mais qu'il devait me dire que, personnellement, il connaissait à peine ce « petit moujik » et n'avait fait que l'entrevoir deux ou trois fois, et encore, à de très longs intervalles de temps.

Notre entretien prit fin. Et je n'eus plus une seule fois l'occasion de parler de Raspoutine à l'empereur, au cours des deux ans qui s'écoulèrent avant ma démission.

Après avoir fait mon rapport, je sortis dans l'antichambre en même temps que l'empereur. Il mit rapidement un pardessus léger, bien que le temps clair fût glacial et descendit vivement l'escalier pour monter dans le traîneau qu'on venait de faire avancer. En plaisantant, il s'excusa même devant moi de ce que son équipage eût été avancé avant le mien. Puis il partit au Grand Palais, où devait avoir lieu la revue du Corps des Cadets.

Rentré chez moi, et après avoir rapidement déjeuné, je me mis à ma tâche coutumière.

Vers quatre heures, V. N. Mamontoff m'appela au téléphone et me dit, avec ses périphrases habituelles, que « ici » (c'est-à-dire chez Raspoutine, à la Gorokhovaya) on avait déjà connaissance de mon rapport, que l'on savait même que « quelqu'un » (Raspoutine) m'avait fortement déplu, et que j'en avais parlé en termes très défavorables. J'aurais, assurait-on, répété au tsar les paroles même que j'avais adressées à Raspoutine.

Raspoutine, en téléphonant avec Mamontoff, avait terminé par ces mots :« Et voilà comment il est ton homme. Eh bien ! libre à lui ! Chacun pense ce qu'il veut. »

Comme je m'étonnais de la rapidité avec laquelle le « staretz » avait eu connaissance de mon rapport, V. N. Mamontoff me dit en plaisantant qu'« il n'y avait rien d'étonnant à cela et que l'empereur avait bien eu le temps, après avoir

passé rapidement en revue les Cadets, de raconter au déjeuner la conversation du matin, conversation aussitôt transmise par l'impératrice à madame Viroubova qui, elle-même, en avait immédiatement informé Raspoutine.

Tout cela me surprit beaucoup : je voyais clairement que l'influence de cet homme était considérable et qu'il me fallait absolument faire preuve d'une grande prudence ; aussi attendis-je avec impatience la suite des événements, qui prenaient de jour en jour une tournure plus inquiétante.

Raspoutine partit la semaine suivante. La presse s'empara de cette nouvelle, et une note parut dans le *Retch* avec un commentaire favorable à ma prétendue décision de l'exiler. J'attendis les répercussions de ces événements, persuadé que je ne manquerais pas de les connaître à la faveur de mon prochain rapport.

L'empereur ne me dit mot de cette affaire. Son attitude envers moi demeurait la même, toujours aussi affectueuse, bienveillante et confiante. Mais son entourage laissait voir une grande inquiétude.

Pendant les jours qui suivirent, je dus m'occuper d'une autre affaire particulièrement délicate : celle des copies des lettres de l'impératrice Alexandra-Feodorovna et des grandes-duchesses à Raspoutine, lettres qui semblaient dater de 1910 et qu'avait répandues A. I. Goutchkoff.

Je n'avais pas vu alors les originaux de ces lettres. J'ignorais à la suite de quelles circonstances elles avaient pu tomber entre les mains de Goutchkoff et comment il avait pu s'en procurer des copies. La lettre de l'impératrice, et surtout certaines phrases, comme celle-ci : « Il me semble que ma tête s'incline en t'écoutant, et je sens le contact de ta main sur moi », pouvaient évidemment donner lieu aux plus inadmissibles interprétations, si on les isolait du contexte. Mais quiconque a connu l'impératrice, qui a payé d'un si terrible prix tous ses égarements, sait bien que ces mots n'avaient pas le sens qu'on leur prêtait et qu'ils étaient l'expression de son amour pour son fils malade. L'impératrice, dans son exaltation mystique, croyait que seuls les miracles pouvaient sauver le tsarevitch.

Cette femme était profondément malheureuse. Elle a gravi,

avec un mari et des enfants ardemment aimés, un chemin de croix vraiment effroyable.

A la fin de janvier de la même année, j'appris par Makaroff qu'il avait retrouvé la trace d'une lettre authentique de l'impératrice à Raspoutine et de quatre lettres également adressées à ce dernier par les grandes-duchesses. Ces lettres se trouvaient entre les mains d'une personne totalement inconnue de lui et de moi. Cette personne les tenait d'une femme qui avait réussi à pénétrer auprès d'Iliodore, dans son monastère, et à qui le prêtre les avait confiées, car il craignait une perquisition. D'après Makaroff, la femme avait expliqué qu'Iliodore avait reçu ces lettres de Raspoutine, quand il était son hôte au village de Pokrovsk, probablement pendant l'été 1910, à l'époque de leur grande amitié. Iliodore avait dit à cette femme que Raspoutine ne se prévalait nullement de ces lettres et qu'il les lui avait simplement montrées. Par la suite il l'avait autorisé à les emporter.

Nous convînmes que Makaroff tenterait tout d'abord d'agir sur le détenteur de ces lettres par la persuasion, en lui faisant comprendre qu'il était indispensable de les retirer de la circulation. Puis, si cela n'avait pas abouti, on essaierait de les acheter, grâce au crédit que je consentis à ouvrir à cet effet. Si enfin cela ne suffisait pas encore, nous décidâmes que l'on envisagerait d'autres moyens.

Trois ou quatre jours après notre entrevue, Makaroff qui n'avait pas encore quitté la chambre, me pria de me rendre chez lui et me dit qu'il avait les lettres. Il avait pu se les procurer sans trop de peine, car la personne entre les mains de qui elles étaient s'était révélée parfaitement correcte et, dès les premiers mots, avait consenti à les lui remettre, comprenant tout le danger qu'il y avait à les conserver, et ajoutant même, faisant allusion aux anciens amis de Raspoutine, Iliodore et autres : « Ces gens n'hésiteraient pas à m'étrangler si je ne les leur donnais pas lorsqu'ils l'exigeront. » Makaroff me fit lire toutes les lettres. Il y en avait six : une assez longue de l'Impératrice, identique aux copies répandues par Goutchkoff ; une de chacune des quatre grandes-duchesses, lettres tout à fait innocentes, visiblement écrites à la demande de leur mère. Les grandes-duchesses y disaient tout simplement

qu'elles étaient allées à l'Église, et qu'elles avaient vainement cherché Raspoutine à la place où elles avaient coutume de le voir. Sur la dernière lettre enfin, de petit format, on lisait la lettre A soigneusement tracée de la main du petit prince héritier. Makaroff et moi, nous examinâmes ce qu'il convenait qu'il fît de ces lettres. Les cacher, comme il y avait songé d'abord, cela me parut de nature à autoriser les soupçons les plus malveillants sur son compte. Les remettre à l'empereur, ainsi qu'il en exprima ensuite l'intention, c'était aussi une solution peu heureuse. Elle avait le double inconvénient de placer l'empereur dans une situation extrêmement délicate et de mécontenter gravement l'impératrice qui, mise au courant par son mari, comme cela ne pouvait manquer de se produire, ne pardonnerait jamais une semblable intervention.

Je conseillai à Makaroff de demander, par lettre personnelle et autographe, une audience à l'impératrice et de lui remettre les lettres de la main à la main, en lui disant franchement comment elles étaient venues en sa possession.

Makaroff promit de suivre mon conseil, mais fit exactement le contraire. A son rapport suivant, comme il trouva l'empereur dans d'excellentes dispositions d'esprit, il lui remit les lettres et lui raconta comment elles étaient tombées entre ses mains.

Suivant le propre récit de Makaroff, l'empereur pâlit, sortit nerveusement les lettres de l'enveloppe où elles se trouvaient et après avoir jeté un coup d'œil sur l'écriture de l'impératrice, il dit : « Oui, cette lettre n'est pas un faux. » Puis il ouvrit un tiroir de sa table et d'un geste brusque, qui ne lui était pas coutumier, il y jeta l'enveloppe.

Il ne me restait plus qu'à dire à Makaroff : « Pourquoi m'avez-vous donc demandé un conseil pour ne pas le suivre? Maintenant, vous devrez immanquablement donner votre démission. » Mes paroles se trouvèrent très vite vérifiées.

COMTE KOKOVTZOFF

(A suivre.)

LETTRES DE VENISE

Peut-être certains de nos lecteurs n'ont-ils pas oublié l'image de cet Anglais étrange et raffiné qui, dans la dernière moitié du XVIIIe siècle et la première du XIXe, se fit un rare renom de singularité et s'assura une discrète immortalité dans les lettres anglaises en écrivant *Vathek* en français [1].

Ce livre, qui enchanta Byron, Mérimée, Flaubert, Edgar Poë, Mallarmé et plusieurs autres encore, n'était pas le premier ouvrage de cet auteur de vingt-deux ans. Il n'en avait pas vingt quand sa mère poussa William Beckford à s'éloigner de Londres, pour ralentir le goût très vif qu'il portait à une cousine mariée, et auquel celle-ci ne répondait qu'avec trop d'ardeur. Escorté d'un fidèle et benoît précepteur, le jeune homme s'engagea sur le chemin d'Ostende, d'Anvers, des Pays-Bas et, par les bords du Rhin et Munich, il gagna l'Italie qu'il avait eu depuis longtemps grand désir de connaître.

Venise, Padoue, Bologne, Florence et Lucques, puis Rome et Naples le virent en cette année 1780. Il avait des connaissances d'une diversité et d'une étendue qui n'étaient pas communes à son âge, ni dans sa nation : la peinture, la sculpture, la musique, les lettres de France ou de Perse, les vies et les ouvrages des hommes notables d'Orient comme d'Occident, les fables de ces deux parties du monde l'avaient déjà retenu longuement. Durant son voyage, il ne cessa d'observer que pour noter ce qui avait arrêté son regard ou excité son plaisir. Il en rapporta une sorte de journal rédigé sous forme de lettres, et que, deux ans plus tard, lors d'un second voyage en Italie, il compléta.

Dans l'entre temps, il écrit *Vathek* ; mais c'est ce journal, en anglais, qu'il entend d'abord publier sous le titre de *Rêves, pensées et incidents*. Il est sur le point de le faire, quand l'étrangeté de sa nature déplaisant à son entourage, on le convainc de n'y pas ajouter en publiant un livre. Il se résigne à en faire suspendre et détruire l'impression. Il n'en réchappe, malgré lui, que cinq ou six exemplaires.

Cinq ans plus tard, il se voit forcé de publier *Vathek* dont un autre, à son insu, fait imprimer une traduction en laissant entendre qu'il en est l'auteur. Puis Beckford voyage. La France, l'Espagne, le Portugal l'attirent et le retiennent tour à tour. Las d'errer, il rentre dans son pays, et passe cinquante ans à

1. « Beckford ou l'ermite de Fonthill », par G. Jean-Aubry, *Revue de Paris*, 15 septembre 1931.

Fonthill, puis à Bath, dans une retraite absolue et fastueuse, un silence attentif et laborieux.

Un demi-siècle exactement après le moment où il avait pensé faire paraître ses notes de voyages italiens, il se décide soudain à les rendre publiques, augmentées de souvenirs de ses séjours dans la Péninsule ; il publie le tout, en 1834, sous ce titre modeste « Italie, avec des esquisses d'Espagne et du Portugal ».

Ce livre enchanta ses lecteurs et, au premier rang d'entre eux, Talleyrand et Disraeli. Il s'en fit plusieurs éditions, dont une imprimée en France et éditée chez Baudry, l'année même de l'originale. Pourtant, depuis cent ans, et en dépit d'une compagnie sans cesse renouvelée de « beckfordiens » français, on semble n'avoir point songé à donner de cet ouvrage encore plein de fraîcheur et de vivacité une traduction fragmentaire ou complète. Cette étrange lacune a été récemment comblée [1]. On trouvera ici la partie italienne du voyage de Beckford, jusqu'à ce jour inédite en français. Le jeune étranger y dépeint sa première rencontre avec Venise et on le voit ouvrir sur cette ville de complots sombres et de plaisirs colorés des yeux toujours rêveurs et souvent enchantés.

G. JEAN-AUBRY

I

2 août 1780.

Le chemin de Venise serpentait parmi la plaine bigarrée que j'avais découverte à Mosolente ; après avoir dîné à Trévise, nous arrivâmes en deux heures et demie à Mestre, entre de grandes villas et des jardins peuplés de statues. Embarquant notre bagage à cet endroit, nous prîmes une gondole dont le mouvement égal nous parut fort aimable après les cahots de la chaise. Nous fûmes bientôt rendus au bout du canal de Mestre, terminé par une île : on y voit une chapelle dédiée à la Vierge, à demi dissimulée parmi des buissons d'où s'élancent les pointes de deux hauts cyprès. Ses cloches tintèrent au moment que nous passions, et nous jetâmes des *paolis* vers le filet attaché au bout d'une perche, dans ce dessein tendue vers nous.

A peine eûmes-nous doublé le cap de cette île minuscule, qu'à nos yeux s'offrit une large étendue de mer d'où surgirent les dômes et les *campaniles* de Venise. Nous commençâmes à distinguer Murano, San Michele, San Georgio in Alga et plusieurs autres îles, détachées de la grappe principale, que

1. La partie de cet ouvrage qui n'a pas trait à l'Italie vient, en effet, d'être publiée en un volume sous le titre de *Lettres d'Espagne et de Portugal* (1787-1788), traduites par madame Clemenceau-Jacquemaire, avec une introduction de G. Jean-Aubry. Editions Eugène Figuière, Paris.

je saluai comme d'anciennes connaissances, d'après les innombrables gravures ou dessins qui m'avaient depuis longtemps rendu leurs formes familières. Glissant toujours plus avant, nous distinguions, à tous moments, de nouvelles églises ou de nouveaux palais baignés sous le rayonnement du soleil couchant et réfléchis, dans des reflets empourprés, par la surface des eaux.

L'air était calme, le ciel sans nuages ; vers l'île de San Secondo, un vent épuisé respirait faiblement au-dessus de la mer ; le flot, d'un mouvement léger, était poussé contre les marches de la chapelle et soulevait le voile qui pendait à son portail ; nous côtoyions à la rame les murs de son verger surmonté de figuiers et de pins parasol ; à travers les branches, j'aperçus le couvent construit, dans un style quelque peu morisque, de plain-pied avec la mer, hormis la partie des jardins.

Nous approchions beaucoup de la cité et un murmure indécis commençait de rompre la tranquillité du soir ; les gondoles passaient et repassaient continuellement et l'entrée du Canale Reggio se présenta devant nous avec toute son animation et son bruit. Nos gondoliers se frayèrent un chemin avec beaucoup d'adresse, à travers une foule de bateaux et de barges qui obstruaient le chemin et longèrent doucement un vaste quai dallé où se croisait en tous sens une foule de gens venus de tous les pays et vêtus à toutes les modes.

Laissant derrière nous le Palazzo Pesaro, noble monument à deux rangs de superbes arcades de l'ordre toscan, c'est-à-dire orné de bossages vermiculés, nous débarquâmes bientôt devant le Leone Bianco lequel, étant situé dans l'une des plus larges parties du Grand Canal, domine un saisissant assemblage d'édifices. Les termes me manquent pour décrire la variété des colonnes, des frontons, des corniches et des moulures, les unes grecques, les autres sarrasines, qui ornent ces monuments dont la main de Canaletto communique une idée si parfaite qu'elle rend superflue toute description verbale. A l'une des extrémités de cette grande perspective apparaît le Rialto, l'autre étant cachée par la courbe du canal.

A notre auberge, les chambres sont spacieuses et riantes ; un vestibule élevé, ou plutôt une galerie, perce la maison de part

en part et laisse passer un air rafraîchissant ; ce vestibule est fort propre ; le sol est revêtu d'un stuc marbré et les murs peints de *grotesques* dans un très bon style. Plusieurs fenêtres, pratiquées près du plafond, y prennent vue. Il tient lieu de cour et une arcade vitrée le remplit d'une lumière éclatante, surtout lorsqu'on ouvre les châssis pour capter les brises au passage. Il mène à un balcon suspendu au-dessus du canal, et de toutes parts enlacé par des festons de feuillages verts qui bondissent de deux grands vases d'orangers placés à chaque bout. Je m'établis dans ce lieu pour respirer la fraîcheur et observer, autant que l'obscurité le permettait, la variété des figures qui passaient au-dessous de moi dans les gondoles.

Comme la nuit approchait, d'innombrables chandelles scintillèrent à travers les tendelets suspendus devant les croisées. Chaque embarcation avait sa lanterne et les prestes gondoles étaient suivies d'une traînée lumineuse qui brillait et jouait sur l'eau. Je regardais ces feux dansants, quand j'entendis le son, qui croissait peu à peu, de musiques portées, le long du canal, sur l'air humide ; une grande barque illuminée, chargée de musiciens, sortit de dessous le Rialto et s'arrêtant devant un des Palais, commença une sérénade qui refréna toute clameur et suspendit toute conversation dans les galeries et sous les portiques, jusqu'à temps que, ramant mollement, elle s'en fût et cessât, petit à petit, de se faire entendre. Les gondoliers qui avaient saisi la mélodie au passage se mirent à en imiter la cadence ; d'autres au loin leur répondirent, dont les voix, renvoyées par la voûte du pont, revenaient avec une sonorité intéressante et plaintive. La tête toute sonore encore de ces timbres et de ces rythmes, je m'allai coucher, et je dormais déjà depuis longtemps que cette mélodie semblait encore vibrer à mon oreille.

II

3 août 1780.

Il n'était pas cinq heures lorsque je fus tiré de mon sommeil par un bruit de voix aiguës et par de grands éclaboussements d'eau sous mon balcon. Je regardai dehors et j'aperçus le

Grand Canal, si entièrement couvert de fruits et de légumes sur des barques et des gabares, que je pouvais à peine distinguer le remous. Des chargements de raisins, de pêches, de melons arrivaient et disparaissaient en un instant, car tous les bateaux étaient en mouvement et la foule des acheteurs se pressant, de barque en barque, composait une sorte de peinture animée. Dans la multitude, je remarquai nombre de personnes dont le port et l'habit s'annonçaient comme au-dessus du commun et j'appris que c'étaient de nobles Vénitiens qui venaient de leurs *casinos* et se rencontraient là pour se rafraîchir de quelques fruits, avant leur sommeil de la journée.

Tandis que je les observais, le soleil commença de colorer les balustres des façades et l'air vivifiant du matin m'entraîna dehors. Je m'assurai d'une gondole, j'y apportai une provision de pain et de raisins, puis me fis mener à la rame en passant sous le Rialto et le long du Grand Canal jusqu'aux escaliers de marbre de Santa Maria della Salute, élevée par le Sénat en exécution d'un vœu à la Sainte Vierge, laquelle, en 1630, avait sauvé Venise d'une terrible épidémie. Le grand portail de bronze s'ouvrit tandis que j'étais arrêté sur les marches qui y conduisent et j'aperçus l'intérieur du Dôme sous lequel j'errai dans la solitude ; nul mortel ne se montrait, hormis un vieux prêtre qui garnissait les lampes et marmotta une prière devant le grand autel encore enveloppé des ombres nocturnes. Les rayons du soleil commençaient de frapper les vitres de la coupole dans l'instant que je quittai l'église pour me faire emporter sur les eaux jusqu'au large terre-plein qui est devant l'un des plus célèbres ouvrages de Palladio, San Giorgio Maggiore.

Quand mes premiers transports furent un peu calmés, quand j'eus examiné le gracieux dessin de chaque ornement particulier et joint, dans mon esprit, les justes proportions à l'effet majestueux de l'ensemble, je plantai mon ombrelle sur le bord de la mer et contemplai, de loisir, la vaste rangée des palais, des portiques, des tours qui se déployait de chaque côté et s'étendait à perte de vue. Le Palais des Doges et les superbes colonnes élevées à l'entrée de la place Saint Marc composent avec les arcades de la Bibliothèque, le Campanile

altier et les coupoles de l'église ducale, un des plus saisissants groupes de monuments dont l'art puisse se glorifier. Embrasser d'un seul coup d'œil ces édifices majestueux, si illustres d'après le jugement des temps anciens, et devant lesquels, aux âges florissants de la République, tant de grands princes et de valeureux capitaines avaient abordé chargés des dépouilles de l'Orient, était un spectacle que j'avais longtemps et ardemment attendu. Je pensais au jour où Frédéric Barberousse découvrit la place Saint Marc qu'il traversa en cortège solennel pour aller se jeter aux pieds d'Alexandre III et rendre un hommage longtemps retardé au successeur de saint Pierre. On ne voyait plus cette flotte splendide qui l'avait accompagné dans le progrès de ses victoires ; une *galéasse* solitaire, à l'ancre devant le Palais des Doges, était tout ce que j'apercevais avec la foule des gondoles dont la couleur funèbre contrastait fortement avec celle de leurs cuivres luisants et de leurs rames peintes en vermillon. Une multitude bigarrée allait continuellement d'un côté à l'autre de la place, pendant que les sénateurs et les magistrats, revêtus de leurs longues robes noires arrivaient, dès cette heure matinale, pour remplir leurs offices respectifs.

Je contemplais cet affairement de mon paisible terre-plein où rien ne remuait que des dévôts fort âgés qui se traînaient vers le lieu du culte, tandis que me tenant coi, j'écoutais la distante rumeur de la ville. Heureusement, des vagues roulaient entre ce tumulte et moi ; en sorte que je pus manger mes raisins, et lire Métastase, sans être inquiété par les officieux et les indiscrets. Quand le soleil devint trop ardent, je pénétrai dans la nef.

Après avoir admiré la construction magistrale de la voûte et la légèreté de ses arcs, mes yeux se dirigèrent d'eux-mêmes sur le pavé poli de marbre vermeil et blanc d'où s'élevaient les colonnes qu'il reflétait comme un miroir. J'allai vers une porte qui s'ouvrait sur le principal cloître du couvent, cloître formé de colonnes ioniques admirablement proportionnées. Un grand escalier s'y montrait, tout orné de balustres et de piédestaux, sculptés avec une élégance digne de la Grèce. Il me conduisit au réfectoire où le chef-d'œuvre de Paul Véronèse, représentant les *Noces de Cana* en Galilée, fut le

premier objet qui s'offrit à mes yeux [1]. Je n'avais point encore vu une si somptueuse assemblée en grand habit de mariage; j'y observai toute la variété des plis et des replis imaginables. Les attitudes et les expressions y sont plus uniformes, mais les invités paraissaient des gens pleins d'urbanité et de bon goût, rompus aux modes de leur temps, et parfaitement familiarisés avec les miracles.

Ayant examiné ce repas fictif, je jetai un regard sur une longue rangée de tables couvertes de très excellentes réalités que les moines s'apprêtaient à dévorer avec énergie, si j'en pouvais juger d'après ce qui m'apparut. Ces fils de la pénitence et de la mortification possèdent l'une des plus grandes îles de l'archipel vénitien, une habitation princière avec des jardins et des portiques qui s'emparent du moindre souffle de brise; et, ce qui n'ajoute pas peu aux charmes de leur séjour, c'est la faculté d'en sortir pour une promenade, lorsque l'envie leur en vient.

La République, jalouse de l'influence ecclésiastique, ferme les yeux sur ces parties de plaisir. En encourageant la liberté des moines et des gens d'Église, elle enlève à leur caractère ce qu'il aurait de trop sacré, de trop important aux yeux du peuple et se plaît à donner à celui-ci des preuves fréquentes que leur personne est faite de chair — de la plus fragile espèce même. Si le reste de l'Italie partageait cette opinion et profitait aussi bien des maximes de Fra Paolo, certaines de ses plus belles régions ne seraient pas en ce moment incultes et son ancien esprit pourrait revivre. Pourtant, c'est à peine si je puis imaginer le moment encore lointain où elle revendiquera ses prérogatives naturelles et ne considérera la Papauté, avec son armée de fantômes terrifiants, que comme les enfants de la fièvre et du rêve.

Plein de prophéties et de pressentiments, je sortis lentement du cloître et, gagnant ma gondole, j'arrivai, je ne sais comment, sur les marches qui montent au Redentore, édifice

1. C'était, en effet, à San Giorgio Maggiore qu'était conservée la magnifique peinture de Véronèse, lorsqu'en 1797 le général Bonaparte intervint dans sa destinée et l'expédia à Paris.

En 1815, il fut question de rendre son bien à Venise, mais devant les difficultés du transport on se borna à envoyer à sa place, en guise de dédommagement, *Le Christ et la Madeleine* de Ch. Le Brun, qui est à l'*Academia*. (N. D. T.)

si élégant et si simple que je crus pénétrer dans un temple antique et cherchai la statue du dieu de Delphes ou de toute autre gracieuse divinité. Un énorme crucifix de bronze me ramena bientôt au temps présent.

Le charme étant ainsi rompu, je commençai à distinguer les formes de lamentables martyrs qui me regardaient du fond de leurs niches et les barbes broussailleuses des frères capucins qui s'agitaient devant l'autel. Ces bons pères avaient décoré la nef d'orangers et de citronniers placés entre les pilastres des arcades ; j'ai lieu de croire qu'aux grandes fêtes, ils transforment l'église entière en berceau champêtre, jonchent le pavé de feuilles et festonnent le dôme au moyen de guirlandes fleuries.

Je les laissai s'occuper de leurs plantes et de leurs dévotions. Il était midi, et je demandai à mes gondoliers de me conduire vers quelque île boisée où je pourrais dîner sous un paisible ombrage. Ils partirent dans l'instant, mais bien qu'ils menassent une course très rapide, je voulais aller plus vite encore. Je passai donc dans une barque à dix avirons qui fila sur l'eau en laissant bientôt derrière elle la Zecca et Saint Marc. Lancé sur les plaines brillantes de la mer, je vis les dômes et les îles s'enfuir rapidement à mes yeux. Une lumière pâle et verdâtre courait au long des rives du lointain continent dont les monts semblaient suivre le mouvement de mon bateau et voler avec une même célérité.

Je n'eus guère le loisir de contempler le bel effet des jeux de lumière, les nuances d'émeraude et de pourpre qui jetaient de faibles lueurs à la surface des eaux. Notre proue écumante frappa le mur du jardin des Chartreux avant que je pusse me rappeler où j'étais et regarder attentivement autour de moi. La permission d'entrer m'ayant été accordée, je franchis le seuil de cette fraîche retraite en écartant de la main les rameaux des figuiers et des grenadiers ; j'arrivai ainsi sous un vieux laurier, au sommet d'un petit monticule près duquel quelques grands pins s'élançaient vers les zéphyrs. Je prêtai l'oreille à l'entretien qu'ils poursuivaient avec la brise venue de la Grèce à leur intention et chargée, autant que je pouvais comprendre cet aérien langage, du souvenir amical de leurs parents du Mont Ida.

Éventé par des souffles constants, je me reposai sous des feuillages odoriférants jusqu'à ce qu'il plût aux Pères de m'envoyer des provisions avec un panier de fruits et du vin. Deux d'entre eux voulurent absolument me servir et me posèrent mille questions sur lord George Gordon et sur la guerre d'Amérique. Moi qui cherchais à entendre ce que disaient les vents et qui étais occupé de mille idées agréables, suggérées par mon amour de la Grèce, j'aurais volontiers envoyé mes questionneurs en Purgatoire. Je me retranchai derrière mon ignorance de la langue italienne et ce prétexte me tira d'ennui en me procurant un long moment de repos.

III

Le bruissement léger des pins eut le même effet que le murmure des autres vieux conteurs et je m'endormis, sans être dérangé, jusqu'à ce que les gens du bateau assez intrigués, j'ose le dire, par la question de savoir ce qui m'était advenu, commencent une sorte de chœur à plusieurs parties, plein de modulations si plaintives que, comme les héros de Fingal, je crus avoir surpris les chants des esprits de la colline.

Quand je me fus entièrement convaincu de la réalité de ces accents, je me dirigeai vers le rivage d'où ils venaient ; une mer vitreuse s'étendait devant moi ; nulle brise n'en effleurait la surface ; tout souffle s'était affaissé et je vis le soleil descendre à l'horizon dans un calme sacré. Vous connaissez les sensations que ce spectacle inspire ; imaginez ce qu'elles purent être dans de tels lieux, accompagnées d'un chant si simple et si pathétique. Je remontai dans mon embarcation, mais au lieu d'encourager le mouvement des gondoliers, je les priai, bien au contraire, de modérer leur ardeur et de me ramener paresseusement à Venise. Ils se plièrent à mon désir et nous fûmes près d'une heure avant d'atteindre le terre-plein du Palais des Doges devant lequel se pressait, comme d'usage, un peuple divers et bigarré. Je me mêlai un moment à cette multitude, puis dirigeai mes pas vers la Grande Mosquée, je veux dire l'église Saint Marc ; mais vraiment ses coupoles, ses flèches, ses arcs en demi-cercle ont un aspect si oriental qu'ils

justifient ce terme. J'examinai un moment les quatre superbes coursiers de bronze et d'or qui ornent le grand portail, puis j'embrassai d'un coup d'œil l'étendue de la Piazza avec ses dômes et ses étendards. Une plus noble composition n'a jamais été conçue par l'architecture. J'enviai la bonne fortune de Pétrarque qui assista à un tournoi dans ce lieu princier et en donna la description dans une de ses lettres[1].

Nombreuses sont les fêtes qui y ont été célébrées. Quand Henri III quitta la Pologne pour monter sur le trône de France, il traversa Venise et trouva le Sénat prêt à le recevoir sur cette place fameuse où étaient étendus les plus riches tapis de l'Orient, et qui avait été transformée en un vaste salon étincelant d'étoiles artificielles par le moyen d'une tente déployée entre les balustres des palais opposés. Quelle magnifique fantaisie ! Les anciens Romains, au zénith du pouvoir et du luxe, n'en conçurent pas de plus grande. C'est à eux, pourtant, que les Vénitiens en empruntèrent l'idée, puisque nous savons que le Colisée et le théâtre de Pompée étaient quelquefois couverts de toiles transparentes pour défendre les spectateurs aussi bien du soleil que d'une pluie soudaine, et aussi, pour teinter mollement le décor de couleurs agréables.

Après avoir longuement goûté la perspective générale de la Piazza, je commençai à entrer dans le détail et à examiner les piédestaux de bronze des trois étendards qui flottaient devant la grande église ; Sansovino les a dessinés dans le véritable esprit de l'antique et couverts de reliefs élégants et hardis. C'est aussi à ce célèbre architecte que nous devons la majestueuse façade des *Procuratie Nuove*, qui forment un des côtés de la place et présentent des arcades soutenues de colonnes de marbre d'un travail exquis. En face de cette magnifique colonnade apparaît une autre ligne de palais, dont l'architecture, bien qu'éloignée de l'élégance ionienne de Sansovino, commande la vénération et achève la pompe de l'ensemble.

Il y a quelque chose d'étrange et de singulier dans la Tour ou *Campanile* qui se dresse, isolée, sur le pavage égal et

1. Pétrarque, *Lettres familières et secrètes*, édition M. Paccard, 1816, t. II, lettre L, p. 97. « ...Le spectacle commença le 4 août 1364 et dura quatre jours... Depuis la fondation de Venise, on n'avait rien vu de pareil, etc... »

lisse de la Piazza, un peu vers la gauche, si l'on se trouve devant l'entrée principale de Saint Marc. Le dessin en est primitif[1] et se termine par d'étranges et lourdes pyramides. Malgré ses défauts, j'en demeurai frappé d'une sorte de crainte respectueuse. Un admirable monument que l'on nomme la Loggetta et qui sert de corps de garde pendant l'assemblée du Grand Conseil, décore sa base. Rien ne peut être plus riche et plus achevé que cet ouvrage qui, bien qu'imposant, est en quelque sorte perdu au pied du Campanile. Cet énorme édifice semble promettre une longue durée et offrira probablement à la plus lointaine postérité la vue de Saint Marc et de son Lion. Tous deux paraissent en gloire à son sommet où rien ne les domine, si ce n'est un archange juché au pinacle et qui montre les cieux. La nuit, qui venait, m'empêcha d'examiner les multiples sculptures dont la Loggetta est chargée.

Traversant l'ample espace qui sépare ce gracieux édifice du Palais Ducal, je passai par un labyrinthe de colonnes pour pénétrer dans la cour principale, dont le dessin seul était visible à cette heure tardive. Deux puits de bronze richement ciselés agrémentent l'espace libre. Devant le Palais s'offre la magnifique volée d'un escalier par lequel les sénateurs montent à de vastes et solennelles galeries qui conduisent à l'intérieur du monument. Les statues colossales de Mars et de Neptune en gardent l'entrée et ont fait donner le nom de *Scala dei Giganti* aux marches que je montai non sans respect ; et je me penchai souvent aux balustrades composées, comme tout l'édifice, des marbres les plus rares, pour contempler les divinités tutélaires.

Mon admiration fut bientôt interrompue par un des *sbires* ou gens de police qui se tiennent, après le coucher du soleil, devant les portes du Palais ; il m'informa que les grilles étaient au point d'être closes ; je descendis donc précipitamment les

1. Il y a dans le texte le mot *barbarous*, souvent répété à propos de la peinture des primitifs italiens, des monuments et des sculptures romanes ou byzantines.

Je crois qu'il faut, en général, se garder de traduire par *barbare*. Le mot *archaïque* serait sans doute mieux adapté à la pensée d'un esthète du XVIIIe siècle. Comme tous ceux de son temps, Beckford aimait en premier lieu la Renaissance où il croyait voir — et combien fautivement à nos yeux — l'art grec que le XVIe siècle n'avait connu que par les interprétations romaines. Nous avons vu notre auteur (pages 7 et 8) se croire dans un temple de l'antiquité grecque au Redentore !

Le mot *primitif*, employé dans un sens péjoratif, paraît assez juste. (N. D. T.)

marches en abandonnant, sans les regarder, mille sculptures délicates ; chaque pilastre, chaque frise, chaque entablement est incrusté de porphyre, de vert antique ou de tout autre marbre précieux sculpté, dans le style grotesque, de guirlandes de feuillages comme celles que nous admirons aux *Loges* de Raphaël. Les voûtes, toutes dissemblables, les étranges saillies, le saisissant désordre de ce magnifique entassement m'enchantaient au delà de toute imagination et j'étais fâché de l'abandonner si tôt ; d'autant plus que le crépuscule — les chauve-souris et les hiboux ne peuvent pas l'aimer plus que je ne fais, — élargissait les portiques, allongeait les colonnades et augmentait les proportions du monument au gré de l'imagination. Cette faculté se serait donné toute licence, n'eussé-je demeuré qu'une heure de surcroît. La lune eût alors commencé de briller sur les formes gigantesques de Mars et de Neptune et fait surgir de leurs niches obscures les statues des anciens héros.

Une si intéressante combinaison d'objets, un décor si royal, encore embelli par la pensée que nombre de ces œuvres d'art avaient jadis contribué à la splendeur d'Athènes[1], tout me jetait au delà de moi-même dans un transport d'admiration. Les *sbires* durent croire que j'avais perdu l'esprit. En vérité, je me tenais dans une pose orgueilleuse, comme un acteur de l'ancienne tragédie grecque, élevant les mains vers les autels consacrés et les statues des temples, en attendant la réponse du chœur, ou en déclamant les premiers vers d'Œdipe-Roi.

Cette crise d'enthousiasme était à peine calmée lorsque je franchis les grilles du palais pour passer sur la Grand-

1. Ici, la première impression du lecteur est que Beckford exprime trop vite une idée incertaine, due à des connaissances confuses. Athènes ? Qu'y a-t-il donc de *grec* à Saint Marc ? Mais un peu plus de réflexion fait songer aux chevaux dits de Lysippe, qui du Carrousel furent retournés à Venise en 1815. Ils ne sont peut-être que romains, mais certainement inspirés du grec. Ils vinrent à Venise par Constantinople, de Rome, où ils avaient dû servir à orner un char triomphal de Néron. « Il serait impossible d'énumérer tout ce qui a été apporté d'Orient, mais *surtout de Grèce* et de Constantinople, à Venise, etc... », dit M. Émile Bourguet, le savant et sensible historien de Delphes.

Après tout, Athènes a subsisté sous les empereurs d'Orient. Ce n'est pas la faute de Beckford — d'ailleurs profond érudit — si, devant ce nom, nous pensons toujours à la ville de Périclès. L'impression de notre auteur est donc plus fondée qu'elle n'en a l'air. Il s'est seulement trop restreint en écrivant « Athènes ». Il eût dû ajouter Byzance et l'Orient. (N. D. T.)

Place, qui commençait justement de s'éclairer des faibles lueurs de ses *casinos* et de ses palais, pour devenir le rendez-vous du plaisir et de la dissipation ; des groupes arpentaient le dallage ; d'autres cherchaient, avec l'objet aimé, l'ombre propice des portiques ; d'autres étaient tout de bons engagés dans des conversations qui remplissaient les appartements illuminés où, dans une animations joyeuse, ils prenaient des glaces et du café. Un insouciant et vertigineux transport régnait ; à cette heure, rien ne se trouvait qui ressemblât à la contrainte et, quelque solennel qu'un magistrat ou un sénateur eût pu paraître durant le jour, la nuit venue, il laissait sa perruque, sa robe et sa gravité dormir ensemble pour courir quelque intrigue dans sa gondole, prendre sous son bras la sultane régnante et vagabonder ainsi d'un bout à l'autre de la cité, laquelle devient de plus en plus joyeuse et brillante, à mesure que la nuit avance.

A l'insu de leur famille, beaucoup de nobles vénitiens possèdent un petit appartement auprès de la grande Piazza, dans un coin écarté. A la faveur de l'obscurité, ils s'y rendent furtivement ; ils s'y ébattent sans être importunés, avec les compagnons habituels de leurs plaisirs. La jalousie, elle-même, ne peut découvrir les ruelles, les détours, les portes dérobées qui donnent accès à ces retraites. Plus d'un malheureux amant de qui la maîtresse a soudain disparu avec un rival fortuné, cherche vainement ainsi le lieu de leurs rendez-vous. Les gondoliers mêmes, bien que de première force dans l'art de manier l'intrigue, ignorent souvent ces secrets. Quand un galant est d'humeur à poursuivre une aventure dans le mystère, il aborde à la Piazza, donne à sa gondole l'ordre d'attendre, trouve sa déesse dans la foule et disparaît aux yeux des spectateurs. Assurément Venise est la ville de l'univers la plus propre à satisfaire la curiosité du *Diable boîteux*. Quelle variété de cachettes n'y découvrirait-il pas d'un coup de son bâton !

Tandis que les gens de la bonne société s'isolent dans leurs *casinos*, la populace se réunit en foule autour des acrobates et des charlatans qui chantent et paradent au milieu de la Piazza.

Je remarquai dans la cohue la présence d'un grand nombre

d'Orientaux et j'entendis marmotter du turc et de l'arabe dans tous les coins. Ici le dialecte de l'Esclavonie dominait ; là, quelque patois grec, presque inintelligible. Si l'église de Saint Marc eût été la Tour fameuse, et la Piazza la Grand-Place de la ville de Babylone, le passant n'y eût pas rencontré une plus intime confusion des langues.

La nouveauté du spectacle ne m'offrait pas peu de divertissement ; j'allai de groupe en groupe, d'un exotique à un autre exotique, posant et m'entendant poser des questions innombrables et fort ridicules qui réglaient les affaires politiques de Londres et de Constantinople, presque dans le même mouvement de respiration. Je me trouvais soudainement dans un cercle de graves Arméniens, prêtres ou orfèvres ; le moment suivant me jetait parmi des Grecs et des Dalmatiens, qui m'accostaient avec les compliments les plus mielleux et les galanteries les plus caressantes, en prouvant que leur réputation de souplesse et d'habileté n'était point sans fondement.

Je me mêlais enfin, dans un brouhaha de conversations, à des Russes, comtes ou princes à votre gré, ou ce qu'il vous plaira, qui venaient de débarquer avec des nains, des valets, des précepteurs, et regardaient effrontément autour d'eux — comme moi-même — quand survint madame de Rosenberg à qui j'avais le bonheur d'être recommandé. Dans un grand *casino* qui donne sur la Piazza et comprend cinq ou six pièces éclairées de mille lumières, accommodées avec un goût frivole et gai, qui n'est ni riche, ni élégant, elle me présenta à quelques Vénitiens appartenant aux familles les plus distinguées ; beaucoup de dames se trouvaient là, vêtues avec négligence ; leurs cheveux tombaient librement autour de leur visage et leurs aventures innombrables étaient écrites dans leurs yeux. Les cavaliers, les gentilhsommes se prélassaient sur les sofas ou flânaient indolemment d'une chambre à l'autre.

Toute la compagnie semblait être sur le point de bâiller dans le moment que le café fut servi. Le magique breuvage répandit alors une animation momentanée et la conversation reprit avec un accent d'aimable extravagance. Mais ce jet de vivacité disparut bientôt et il ne resta plus que les cartes et la torpeur.

Pendant que l'on faisait les jeux et que l'on échangeait des propos sur les affaires du Grand Conseil avec moins de réserve que je ne m'y fusse attendu, deux ou trois personnes posèrent quelques questions sur les émeutes de Londres. Quand une heure sonna, il s'en fallait que toute la compagnie fût rassemblée ; je la quittai à trois heures, qui rêvait toujours sur son café et ses tables à jouer. Le *trieze* est son jeu favori : les mots *uno, due, tre, quatro, cinque, fante, cavallore*, se répètent sans cesse ; ces appartements ne se renvoient l'écho d'aucun autre son.

Je me demandais comment un peuple si vif peut endurer tant de monotonie, car on m'avait assuré que les Vénitiens étaient pleins de verve, et si fougueux dans la poursuite du plaisir, que c'était à peine s'ils se permettaient quelques moments de sommeil. Il leur arrivait par exemple, après avoir discouru dans le Sénat, de se promener une heure sur la Piazza et de courir d'un *casino* à l'autre, jusqu'à l'aube du matin ; puis de monter alors en gondole, de partir à travers la Lagune, de prendre la poste à Mestre ou à Fusina, de se faire cahoter sur le rocailleux pavé de Trévise, de déjeuner en hâte et de refaire bruyamment tout le chemin dans l'autre sens, comme si le Diable les conduisait : à onze heures, enfin, la compagnie, de retour à Venise, reprenait robes et perruques pour se rendre au Conseil.

Ceci peut être très vrai, pourtant je ne donnerai jamais les Vénitiens pour des exemples de turbulence. Leurs nerfs, détendus par une précoce débauche, ne favorisent pas le cours naturel de la bonne humeur ni de l'entrain et, aux meilleurs moments, n'offrent plus que quelques éclairs d'activité fausse et fébrile. Les approches du sommeil sont reculées par un usage immodéré du café qui les amollit et les rend faibles et nonchalants, tandis que la faculté de se faire promener, de place en place, sur les eaux, dans une gondole, n'ajoute pas peu à leur indolence. En un mot, c'est à peine si je puis considérer comme plus paresseux leurs voisins d'Orient qui, grâce à l'opium et aux *harems*, passent leur vie dans un perpétuel assoupissement.

IV

4 août 1780.

La chaleur de la nuit était si excessive que je me crus plusieurs fois au point de suffoquer ; je me tournais et me retournais comme un poisson sur le pré, en rêvant du Sénégal et de l'Enfer. Vers le lever du soleil, une brise molle me ramenait à la vie et à la raison. Je dormais tard après-midi et, dans le même moment que je me trouvais complètement éveillé, je commandais mes gondoliers et me faisais mener à la pleine mer afin de me plonger dans les vagues et de n'entendre ni de voir que les eaux autour de moi.

Nous partions comme un trait suivant les détours du chemin entre les boutiques, les appentis, les églises, les *casinos*, les palais, qui semblaient pousser sans fondations sur le canal. Ni quai, ni terrasse, pas même une dalle ne se voient devant les portes ; une marche conduit du vestibule dans la gondole et les péristyles de la plus imposante construction reposent, ouverts à l'eau, juste au-dessus de sa surface. Tandis que j'allais glissant, j'en observai plusieurs qui étaient soutenus par des rangs de colonnes aux belles proportions, ainsi que des portiques ornés de vases et de dieux-termes, au delà desquels l'œil distinguait le plus ordinairement une cour majestueuse et quelquefois un jardin.

En une demi-heure environ, nous avions quitté le plus épais du groupe des îles et, côtoyant la place Saint Marc, en face de San Giorgio Maggiore dont le frontispice élégant était distinctement réfléchi par l'eau immobile, nous nous lançâmes sur la surface bleue de la mer d'où s'élève le couvent des Chartreux avec deux ou trois îles boisées ; je saluai, en inclinant la tête vers mes amis les pins, le lieu où je m'étais un soir bercé de visions heureuses.

Quelques minutes de plus me portèrent à un morne rivage, brûlé du soleil, fièrement parcouru par quelques soldats esclavons qui habitent non loin dans une forteresse ; ils vont régulièrement à une église inachevée et, de là, on peut l'espérer, en paradis : l'air qu'ils respirent dans leurs baraques est d'ailleurs abominable et les tue, comme la foudre les moutons.

Solitaire et désolé tel que cet îlot m'apparut on me dit que c'était le lieu de la pompe du Doge, le jour de la fête de l'Ascension, et la place même vers laquelle il faisait voile sur le Bucentaure, dans la vue de son mariage avec la Mer. Mais je vous en ai assez dit et, si vous avez jamais regardé dans une boîte d'optique, vous connaissez pleinement cet éclatant spectacle et n'avez pas besoin de mes amplifications sur ce sujet. Je dirai seulement qu'il me fallait suivre, en partie, la même route que le cortège nuptial pour atteindre le rivage et que je fus, en conséquence, ébloui aussi bien que grillé.

Enfin, après avoir traversé quelques tertres déserts grouillants de crapauds et de sauterelles (parmi lesquels des Anglais hérétiques ont l'honneur d'être enterrés), je passai sous une arche d'où, subitement, les plaines infinies de l'Océan s'ouvrirent à ma vue. Je me hâtai vers les sables plats qui s'étendent des deux côtés à perte de vue et me précipitai dans les vagues qui couraient l'une après l'autre en aimables ondulations pour se briser ensuite sur la plage en mouvements légers. Je me laissai aller au sein du flot montant et, soutenu par les eaux, mener où il me jetait ; il eût pu m'emporter loin, jusqu'à la haute mer, avant que je m'en fusse aperçu, tant je m'abandonnais au plaisir du moment. Mes oreilles s'emplissaient du murmure de sons incertains ; mes membres tendus languissamment à la lame s'élevaient ou s'enfonçaient juste de ce qu'elle se gonflait ou s'abaissait. Je restai dans cet état de passivité jusqu'à temps que le soleil envoyât des rayons plus supportables et que les bateaux pêcheurs, çà et là, mouillés à une grande distance dans la baie, déployassent leurs voiles pour rentrer au port.

Revenant en arrière, je traversai hâtivement le désert des sauterelles pour me jeter dans la gondole ; et, ni vent ni vague ne s'y opposant, je fus bientôt porté jusqu'aux colonnes vénérables qui marquent si noblement l'entrée de la place Saint Marc. Dirigeant immédiatement mes pas vers le Palais Ducal, j'entrai dans la grande cour et montai l'Escalier des Géants dont je voulais examiner les bas-reliefs à loisir. Je pris le premier guide qui se présenta et, traversant les galeries soutenues par d'innombrables colonnes, j'atteignis les grands

appartements où Tintoret et Paul Véronèse ont célébré les triomphes de leur patrie.

Une foule d'hommes de lois remplissait la Salle du Grand Conseil et l'un des premiers avocats de la République plaidait de toutes ses forces devant une rangée solennelle de sénateurs. Les yeux et les oreilles de l'assemblée paraissaient également affectés. Des nuages de poudre et une grêle d'invectives se croisaient à tout instant entre les adversaires ; je leur quittai la place et me laissai conduire de salle en salle, de tableau en tableau, avec une résignation exemplaire. Certes, j'étais las jusqu'au fond de moi-même, mais sus me conduire décemment et n'exprimai pas une seule fois combien j'eusse souhaité que les chefs-d'œuvre fussent plus éventés et moins nombreux.

Enfin je regagnai, une fois encore, la colonnade de l'entrée et respirai l'air marin sous les portiques ouverts en face de San Giorgio Maggiore. En maints endroits les murs sont couverts de masques farouches, sculptés dans le marbre ; les bouches bâillent l'accusation, puis avalent tous les mensonges que la vengeance et la malice peuvent inventer. J'aurais souhaité de voir dispersées dans la résidence du Doge quelques oreilles de même espèce, au moyen desquelles on eût pu surprendre quelque chose des mystères du palais, par exemple quelque petit dialogue entre les Trois Inquisiteurs ou un débat au Conseil des Dix.

Ce tribunal tient dans un état de crainte continuelle toute l'opulente aristocratie qui comparaît devant lui ; tremblante et terrifiée, elle n'ose pas désobéir aux sommations qu'elle en reçoit. Quelquefois, par un affreux semblant de clémence, il condamne ses victimes à l'emprisonnement perpétuel dans des cachots étouffants et secrets ménagés entre les poutres et les plombs de la toiture ; d'autres fois, répugnant à verser le sang d'un concitoyen, il pousse la générosité jusqu'à l'enfoncer dans les profondes caves pratiquées sous les canaux qui lavent les fondations du palais ; si bien que, dessus ou dessous, la majesté ducale est souillée par les séjours du châtiment. Quel autre souverain pourrait endurer la pensée que sa résidence est directement déshonorée par les larmes du désespoir ? Pendant que des fêtes bruyantes se déroulent dans les salles, des hommes pareils à lui se consument dans les pires

peines, sur sa tête aussi bien que sous ses pieds, et quelques planchers seulement le séparent du lieu de leurs tortures ! Si joyeusement disposés que nous soyions, pourrions-nous danser avec plaisir sur un parquet au-dessous duquel, dans d'humides et noirs souterrains, seraient gisants des malheureux qui tous les jours de l'année connaissent les affres de la mort ?[1] Ému par ces idées épouvantables, je ne pouvais plus regarder le palais sans horreur et j'aurais souhaité de posséder la force d'un millier de monstres antédiluviens pour l'engloutir dans la mer après avoir ouvert les portes secrètes et fait entrer les vents marins, avec l'éclat du soleil, dans chacun de ses cachots.

Quand j'eus ainsi donné cours à mon indignation, je me dirigeai vers la statue de Neptune que, vingt siècles plus tôt, j'aurais invoqué pour seconder mon entreprise. Jamais aucun dieu n'eut la main plus libre pour détruire les cités. Les effets de son pouvoir étaient reconnus dans toute l'antiquité et les monarques les plus orgueilleux tentaient de conjurer par des offrandes le courroux de Poséidon.

Mais, comme celui des autres puissants dieux du temps passé, son règne est fini, son trident déconsidéré. Autrefois tout esprit aventureux devenait le favori de la Fortune, qui le conduisait à la carrière de gloire dès qu'il avait manifesté l'intention de délivrer des captifs et d'extirper des monstres ; mais, à notre époque dégénérée, cette voie facile pour se mettre en réputation est fermée, et les moyens de se signaler par des actes d'héroïsme sont ardus et douteux.

Abandonnant à leur destin les tristes occupants des *piombi*, je quittai la cour et regagnai ma gondole. Je me trouvai dans un canal obscurci par l'ombre hautaine des murs du Palais ; les cachots dont j'ai parlé sont situés sous ces eaux fatales. Là gisent des misérables qui écoutent le bruit des rames et comptent au passage les libres gondoles. Un pont de marbre, d'une architecture hardie et majestueuse fait communiquer la partie la plus élevée des prisons avec les galeries secrètes du palais ; par là, les criminels sont conduits à une mort mysté-

1. M. Robert de la Sizeranne dit que le duc de Ferrare retint ses propres frères, Ferrando et Giulio, l'un pendant trente-quatre et l'autre cinquante-cinq ans dans les cachots souterrains de son palais, ce qui ne l'empêchait point d'y donner de grandes fêtes, où leur sœur à tous trois, la charmante Isabelle d'Este elle-même, se rendait en grand apparat. (N. D. T.)

rieuse et cruelle. Je frémis en passant sous cette arche car ce n'est pas sans de bonnes raisons qu'on la nomme le *Pont des Soupirs*. Mon retour fut hanté par des idées horribles et des visions funestes. J'en avais l'imagination si fortement affectée que je ne pus dîner en paix ; je saisis mon crayon et me mis à dessiner, dans le goût de Piranese, des abîmes, des retraites souterraines, domaine de l'épouvante et de la torture ; des chaînes, des chevalets, des roues, d'autres terribles instruments. Vers l'heure du coucher du soleil, j'allai me remettre à l'air frais et par la vue du riant décor des Fondamenti Nuovi, vaste quai ou terrasse de marbre blanc, d'où, de San Michele à Torcello, la suite des îles

S'élève brillante sur le flot environnant.

Rien ne peut être plus pittoresque que cet ensemble de clochers et de coupoles mélangés aux toits plats et aux bâtiments bas, çà et là interrompus par un pin ou un cyprès ; à une petite distance, un îlot boisé, appelé *le Désert*, se soulève hors de l'océan, et, par ce détail, rend l'étendue plus intéressante.

Quand j'eus passé une demi-heure délicieuse à contempler les îles lointaines, M. de Benincassa m'accompagna aux Mendicanti, un des quatre conservatoires qui dispensent à près de cent jeunes personnes la meilleure éducation musicale qui se puisse concevoir. Vous pourrez imaginer combien les élèves des Mendicanti, en particulier, sont admirablement enseignées, quand vous saurez qu'elles sont sous la direction de Bertoni, qui est l'harmonie en personne. La chapelle où nous étions assis, pour entendre l'*oratorio*, était obscure et solennelle ; un écran de colonnes majestueuses formées d'un marbre noir, poli par le temps, réfléchissait les lampes qui brûlent perpétuellement devant l'autel. Toutes les tribunes étaient comblées d'une assistance dont le silence profond montrait qu'il ne s'y rencontrait que des auditeurs dignes de ce maître. Ici, point de ces caquets de vieilles femmes ou de gémissants méthodistes, comme ceux qui infestent nos tabernacles anglais et déchirent les oreilles de toux rauques accompagnées de *naso obligato*. Chacun se tenait immobile, attentif, se laissait avidement pénétrer des accents de ces voix plain-

tives et semblait profondément affligé de la douleur du *Roi David*, sujet de l'ouvrage exécuté. J'étais assis à l'écart, retiré dans une tribune solitaire, et ressentais cette douleur comme si elle m'eût été propre. La nuit vint avant le dernier chœur dont il me semble entendre encore la mélodie sacrée.

V

18 août 1780.

Il pleut ; l'air est rafraîchi ; et j'ai le courage de reprendre ma plume que l'accablement de la température brûlante m'avait obligé à laisser dormir longtemps. J'aime cette bizarre ville de Venise et je trouve tous les jours un nouvel amusement à flâner sur ses canaux et dans ses ruelles inextricables. Parfois, je cherche à pénétrer les secrets de la vieille église Saint Marc et j'examine longuement la variété des marbres et la confusion des sculptures délicates dont elle est remplie. La coupole étincelle d'or, de mosaïques et de peintures représentant les prodiges de l'Apocalypse et ne manque jamais de me transporter à l'époque de l'Empire d'Orient. Je me crois à Constantinople et je m'attends à voir paraître Michel Paléologue avec son cortège. Mais une circonstance m'empêche de regarder au moins la moitié des trésors du lieu et retient mon imagination toujours prête à s'élancer hors de moi ; je veux dire l'odeur fétide de tous les enfoncements et recoins de l'édifice ; l'encens des autels est impuissant à la vaincre.

Lorsque je ne me sens plus capable d'endurer cette atmosphère empestée, je sors sur la Piazza, je monte au Campanile : je m'assieds parmi les colonnes des galeries, je respire le vent frais qui souffle de l'Adriatique et, à loisir, je contemple, au-dessous de moi, Venise avec sa mer d'azur, ses blanches voiles et la longue traînée des îles étincelantes sous le soleil. Ayant ainsi fait provision d'air salubre, je brave les exhalaisons des eaux et m'aventure alors parmi les sombres quartiers de la ville, dans les canaux les plus étranges et les plus obscurs, à la recherche d'Infidèles et de Turcs auxquels je pourrais poser mille questions sur Le Caire et sur Damas.

Les Asiatiques trouvent Venise à leur gré, et tous ceux que je pus entretenir reconnurent que ses coutumes et son mode de vie ne manquent pas de parenté avec les leurs. Les éternelles flâneries dans les cafés où le temps passe à siroter des sorbets, conviennent de tous points aux sujets de l'Empire ottoman, qui se promènent fièrement ici dans leurs costumes et fument leur pipe exotique sans provoquer de surprise, comme il adviendrait dans la plupart des capitales de l'Europe. Peu de ces Orientaux sont communicatifs et pourvus de quelques lumières. Ils ne connaissent, en général, rien au delà de la règle de trois et des plus communes transactions commerciales.

Les Grecs sont d'une race beaucoup plus éveillée ; ils n'ont pas tout à fait perdu leur originalité et leur imagination. Métastase a été dernièrement traduit dans leur langue moderne et quelque pope obligeant a eu la patience de mettre, sous l'habit grec, les détours sans fin du roman de *Clélia*[1]. J'ai vu deux ou trois de ces volumes exposés dans une boutique sous les arcades de la *Libreria Grande*, un jour que j'étais allé admirer les antiques de son vestibule. Tandis que j'étais tout entier à cette occupation, une petite porte que je n'aurais jamais soupçonnée, s'ouvrit soudain et M. de Viloison surgit d'un lieu où, à ce que je crois, il n'y avait eu auparavant que des balais ou des ustensiles de même sorte. Ce gentilhomme, le plus actif historien d'Homère depuis les jours du bon évêque de Thessalonique[2], vous éclabousse, en une minute, de plus de science que d'autres en une demi-année ; il cite de l'arabe, du grec, de l'hébreu, du syriaque, etc., avec une facilité redoutable et me poursuit généralement, d'un bout à l'autre d'une chambre, dans un torrent d'érudition. Les syllabes tombaient plus dru que grêle ; je me sentis, en un instant, si accablé, si affaissé, que je criai miséricorde, et, dans la vue de respirer, je demandai à être présenté à un Lapon dont il se fait accom-

1. Œuvre de Métastase, « poète du cœur », dit Rousseau quelque part. Pierre Bonaventure Trapassi, connu sous le nom de *Métastase*, né à Rome en 1698, auteur dramatique et poète lyrique, eut en son temps une immense célébrité, tant en Italie qu'en Autriche où il passa une grande partie de sa vie. Il mourut en 1782. On se rappelle le premier ouvrage que Stendhal publia : *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, 1814. (N. D. T.)

2. Eustache, archevêque, deuxième moitié du XIIe siècle. (N. D. T.)

pagner partout comme d'une bête curieuse ; c'est un pauvre être inoffensif, de la sorte la plus engourdie ; il a appris quelques mots de plusieurs langues orientales et les répète en perfection : d'idées, il n'en a point.

Nous allâmes tous ensemble rendre visite à une collection de médailles, conservée dans l'un des palais Gradanigo, ainsi que deux ou trois volumes inestimables, remplis de peintures qui reproduisent les costumes des anciens Vénitiens. Cela me donna l'occasion d'observer parfaitement l'insignifiance lapone de mon compagnon. Quel vide absolu ! Froid et silencieux comme les régions polaires ! Aucune passion, jamais, n'a palpité dans son sein ; aucun éclair de fantaisie n'a d'aventure brillé dans sa cervelle ; sans amour ni colère, sans plaisir ni chagrin, ses jours s'en vont sans heurt, à la dérive ; toutes choses bien considérées, je dois confesser que j'enviai une apathie si satisfaisante.

Après avoir passé une heure instructive à examiner les médailles et les dessins, M. de Viloison proposa de me conduire au couvent des Arméniens, mais je le priai de m'excuser et je me rendis à San Giovanni è Paolo, église qui doit être tenue pour la plus sainte, dans l'histoire de la peinture, puisqu'on y voit ce chef-d'œuvre du Titien, *le Martyre des ermites saint Pierre et saint Paul*[1].

Au soir, je m'en allai à la rame comme d'habitude

« Sur la mer claire, la mer cristalline... »

pour voir le coucher du soleil au-dessus des bosquets de la Giudecca et contempler au loin les Monts Euganéens, cette heureuse contrée d'Italie, où, bien longtemps avant la venue d'Anténor, les tribus errantes vivaient dans la simplicité de la vie pastorale. De profondes forêts et de vastes pâturages couvraient, en ce temps, les rives de l'Adriatique ; d'innombrables troupeaux paissaient les flancs des montagnes ; cet âge d'or finit avec l'incursion des Troyens et des Vénètes primitifs qui, conduits par Anténor, chassèrent ces peuplades infortunées pour s'emparer de leurs habitations.

1. Beckford a pu voir en 1780, è San Giovanni é Paolo, un grand tableau du Titien, exécuté vers 1525-30, représentant le *Martyre de saint Pierre*, mais sa phrase contient des inexactitudes. S'il ne s'agissait pas de saint Pierre, l'apôtre, il n'était pas davantage

VI

Je viens de visiter les îles de Burano, de Torcello, de Mazorbo, situées à cinq milles environ de Venise. Dans ces lieux amphibies, les Romains qui habitaient la Lombardie orientale, cherchèrent un refuge contre les dévastations d'Attila, et si nous en pouvons croire Cassiodore[1], ces terres montraient alors le plus bel aspect. Au delà, sur la côte des Lagunes, s'élevait la cité, jadis populeuse, d'Altina, avec les six majestueuses portes dont parle Dandolo. Les environs étaient couverts de villas et de temples éparpillés, qui composaient une perspective que Martial égalait à celle de Baïes : « æmula Baïanis Altini littora villis[2] ».

Mais, comme tant d'autres, ce beau paysage a disparu sans rien laisser de lui, sinon des tas de pierres et d'informes fragments, pour attester une ancienne magnificence. Deux des îles, Costanziano et Amiano, qui passent pour avoir contenu les jardins et les bosquets des Altinates, se sont abîmées dans la mer ; celles qui restent sont à peine dignes de s'élever à la surface des eaux.

Bien que je fusse persuadé qu'il restât peu de chose à voir sur le terrain jadis occupé par la ville, je ne pouvais me priver des plaisirs imaginaires de fouler un coin terrestre jadis si orné et de marcher peut-être sur les toits des palais engloutis.

question de saint Paul qui, pense M. Louis Hourticq, le parfait connaisseur de l'art italien et particulièrement de l'œuvre du Titien, n'est là que par l'attraction des deux noms et peut-être par une confusion due au nom de l'église : San Giovanni è Paolo. Point d'ermites non plus.

La peinture du Titien représentait la mort de saint Pierre, dit *saint Pierre martyr*, le dominicain qui a sa légende dans le recueil de Jacques de Voragine. On le rencontre souvent dans les tableaux italiens avec sa robe de dominicain, la hachette qui lui a fendu le crâne et qu'il porte sur sa tête, parfois même aussi le poignard, plongé dans le flanc, qui l'a achevé.

La tableau du Titien a été détruit par un incendie en 1867. On pouvait voir, naguère, dans l'église, un *custode* qui avait connu la toile originale. Elle a été remplacée par une belle copie ancienne. La composition est magnifique. Saint Pierre tombe sous les coups de son assassin. Son compagnon s'enfuit. C'est peut-être ce compagnon que Beckfort aura pris pour saint Paul, se demande M. Hourticq, qui ajoute : « La scène se passe dans un bois propice aux mauvais coups, et dont la sauvagerie aura évoqué l'idée d'une retraite pour « hermites ».

En somme, la phrase de Beckford prouve que, s'il s'est trompé en iconographie, il avait bien vu et bien jugé l'œuvre du Titien. (N. D. T.)

1. Cassiodore (Magnus Aurélius). Philosophe, historien, érudit et homme politique de la décadence romaine (ve siècle de l'ère chrétienne). (N. D. T.)

2. « Le rivage d'Altinum, émule des villas de Baïes. »

M. de R., auquel je communiquai cette idée, me fit beaucoup d'honnêtetés et partagea tout de suite mon dessein. Nous louâmes une *peiotte*, nous prîmes des provisions et des musiciens (pour nous également nécessaires) et nous nous lançâmes sur la lagune entre San Michele et Murano. Nos instruments jouaient des morceaux ravissants devant chaque îlot côtoyé et, tant que nous pouvions être entendus, les habitants, sortis de leurs maisons, restaient silencieux sur leurs quais ou leurs terrasses, comme s'ils étaient soudain frappés d'enchantement.

Laissant Murano loin derrière nous, Venise avec son monde de campaniles parut s'enfoncer à l'horizon et, au delà de Mazorbo, les basses îles désertes commencèrent à se déployer devant nos yeux. Nous découvrions, dans le moment, de vastes espaces couverts de fleurs violettes et tel était le calme de ces lieux que nous pouvions distinguer le sourd bourdonnement des insectes. Longeant ces champs solitaires, nous suivions le détour de plusieurs canaux sinueux bordés par des jardins de figuiers et de grenadiers, clos, à la mode indienne, de gentilles haies de bambous et de roseaux ; une plante aromatique, à laquelle le peuple rend un juste hommage en la nommant « encens marin », pousse sur le rivage. Elle se montre fort opportune en atténuant une odeur musquée qui nous saisit au moment d'atterrir et qui émane de serpents, aux aguets dans les buissons. Les gondoliers prétendent que ces reptiles gardent d'immenses trésors enterrés sous les ruines ; mais malheur à ceux qui, s'aidant de grandes précautions, voudraient regarder de trop près ces animaux ou tenteraient de découvrir leurs retraites !

Ne tenant pas à être dévorés, nous laissâmes derrière nous, sans nous y arrêter, des monceaux de débris, et fîmes route jusqu'à un endroit verdoyant, bordé d'un côté par une sorte de hangar misérable décoré du nom de Résidence du Podestat et, de l'autre, par une église ronde. Des restes de passable sculpture antique sont enchâssés dans les murs et la coupole, soutenue par des colonnes de marbre grec poli, bien que singulière et mal proportionnée, commande une sorte de vénération en transportant la pensée à l'époque obscure où elle fut élevée.

Ayant jeté un regard sur le peu qui en était visible et donné carrière à nos imaginations, comme le lieu y invitait, nous avançâmes, sur un sol composé de briques et de ciment émiettés, vers la cathédrale dont les cintres, du vieux style roman, nous apprirent qu'elle remontait au moins au VIe ou au VIIe siècle.

Rien ne peut être plus bizarre que l'ornement de cet édifice, composé avec les dépouilles des temples païens d'Altina et incrusté de mosaïques d'or comme celles qui recouvrent notre tombeau d'Édouard-le-Confesseur. Le pavage de marbres précieux et variés est plus riche et plus beau qu'on n'eût pu s'y attendre dans un lieu où tout semble relever de la plus grossière barbarie. A l'autre bout, c'est-à-dire derrière l'autel, se voit une niche demi-circulaire, avec des sièges disposés en gradins comme dans un amphithéâtre en miniature ; au-dessus s'élèvent d'étranges figures des Apôtres en mosaïque rouge, bleue, verte, noire et, au centre du groupe, une sorte de chaise en marbre, suffisamment austère pour la pénitence, où saint Lorenzo Giustiniani s'assit, il y a Dieu sait combien de temps, pour tenir un Conseil Provincial. Les fonts baptismaux sont auprès de l'entrée principale, face à ce curieux enfoncement, et semblent avoir appartenu à un temple où les Gentils célébraient leur culte. Les images de démons cornus qui s'accrochent autour des parvis sont plus diaboliques, plus égyptiennes, qu'aucune autre de ma connaissance. Les dragons chinois ne sont pas plus étranges ; pleins de sang de chauve-souris, ils conviendraient remarquablement aux orgies d'un Sabbat. La sculpture n'en est pas des plus délicates, mais je ne puis en dire beaucoup sur cet article, peu de lumière atteignant le lieu où ils se trouvent. A vrai dire, l'église entière est fort loin d'être bien éclairée, ses fenêtres étant étroites et situées près du toit, avec des contrevents composés de plaques de marbre que rien, à ce qu'il semble, hormis les tourbillons du dernier jour du monde, ne feraient sortir de leurs gonds [1].

1. Ce que Beckford conte sur Altina a beaucoup intrigué le traducteur de ces lettres, qui croyait connaître Venise et n'avait jamais entendu parler ni d'Altina, ni de son église ronde.

D'innombrables recherches ne donnèrent aucun résultat.

Enfin, dans le *Dictionary of greek and roman geography, edited by* W. Smith (2 vol.

Entre temps, nous avions examiné tous les coins et recoins de ce surprenant édifice et tenté de nous approprier quelque parcelle de sainteté en nous asseyant dans la chaire de San Lorenzo. Le dîner était préparé dans un couvent voisin et les nonnes, attirées par le son de nos flûtes et de nos hautbois, passaient la tête à la porte de leurs cellules, regardaient à la dérobée, ou se montraient par douzaines à la grille. Quelques visages agréables, quelques regards intéressants rendaient de l'animation à cette sombre communauté. Toutes semblaient prendre plaisir à la musique ; deux ou trois, sans doute les dernières emmurées, laissèrent couler une larme et souffrirent à regret que le souvenir du monde et de ses joies profanes vînt rompre pour une minute leur sainte tranquillité.

Nous restâmes jusqu'au moment que le soleil se mit à décliner, dans le dessein que ces pauvres religieuses pussent écouter, aussi longtemps que possible, des harmonies qui semblaient venir, selon le mot de la vieille abbesse, des portes entre-bâillées du Paradis. Mille bénédictions saluèrent notre départ ; le crépuscule tombait à l'instant que nous entrâmes dans la barque ; un vent frais la soulevait mais nous n'avions rien à craindre, étant, à ce qui nous était dit sous la protection de santa Margarita, dont notre musique nous avait assuré les bonnes grâces.

Deux heures plus tard, nous abordâmes sains et saufs les *Fondamenti Nuovi* et nous nous rendîmes sans perdre un moment aux Mendicanti, où l'on donnait l'Oratorio de *Sisera*[1].

in°, 1854, t. I, p. 112), je pus lire quelques renseignements dont il ressortait que les habitants d'Altina s'étaient réfugiés contre les invasions des barbares, à Torcello, où ils avaient transféré leur siège épiscopal (635).

Dans les *Cities of Northern Italy*, by Augustus J. C. Hare, 1884, t. II, p. 177, on trouve le pittoresque récit du miracle après lequel l'évêque d'Altina, Paulus, « émigra avec ses ouailles, leurs saintes reliques et le Trésor, à Torcello ».

Dans *Gam's series Episcoporum Ecclesiæ Catholicæ*, p. 771, on lit que saint Héliodore, ami de saint Jérôme, fonda une église à Altinum en 381 ; le nom des évêques qui lui succédèrent sont mentionnés jusqu'en 635, où Paulus transporta le siège épiscopal à Torcello.

Dans les notes sur le manuscrit de Dresde de la Chronique d'Altina, publiées par le professeur Antonio Rossi (*Archivio storico Firenze*, 1847), que je feuilletai vainement, je trouvai, du moins, un écho de mes déceptions successives dans cette conclusion désabusée : « Ainsi, j'allai frénétiquement, pendant deux années entières, en grignotant cet os dur — qu'on me pardonne la comparaison — qu'est la chronique d'Altina. » (N. D. T.)

1. Sisera, capitaine de l'armée de Jabin, roi de Canaan, battu sur les rives du Kishon (aujourd'hui Nahr Mukutta) par Barak, stimulé par Déborah (*Juges*, V, VIII.) (N. D. T.)

Le compositeur était un jeune homme qui avait déployé dans son ouvrage beaucoup de feu et d'originalité, avec une connaissance du cœur humain que l'on trouve rarement chez les maîtres les plus célèbres. Les supplications du chef altéré, les artifices insinuants et les pieuses perfidies de Jaël[1] sont admirablement exprimés, mais l'agitation et le sommeil plein de pressentiments qui précèdent la mort, appartiennent à un génie du plus grand style. La terreur, l'angoisse de ses rêves me firent sursauter plus d'une fois dans mon fauteuil et l'horreur de son assassinat semblait se réaliser devant moi.

Trop d'applaudissements ne peuvent être donnés à Marchetti qui chantait le rôle de Sisera et secondait l'intention du compositeur par l'exécution la plus sensible et la plus chaleureuse. Il y a peu de choses que je regretterai autant que ce Conservatoire en quittant Venise. Quel que soit le moment, je suis toujours d'humeur à écouter de la musique ; je vole vers elle ; c'est ainsi que j'entendis les *opéras* d'Anfossi et les plus émouvantes *Finales* de Paësiello aussi longtemps et aussi souvent que je le désirai.

La vue de l'orchestre des Mendicanti me faisait toujours sourire. Vous savez, je suppose, qu'il est entièrement du genre féminin et que rien n'y est plus commun que de voir une main blanche et délicate s'agiter sur une énorme contrebasse, ou une paire de joues roses se gonfler à toutes forces en soufflant dans un cor. Parmi les musiciennes il en est qui, devenant vieilles, ne ressemblent plus guère à des femmes et ont abandonné leur violon et leurs amants pour devenir de vigoureuses timbalières ; une pauvre boîteuse, dont les desseins amoureux ont été traversés, fait maintenant fort bonne figure, ma foi, sur le basson.

Bonsoir. Je suis épuisé par la composition d'un chœur destiné à ce céleste concert. La poésie, je vous l'envoie. Le paquet serait trop gros si je vous adressais en même temps la musique. Un jour ou l'autre, peut-être l'entendrons-nous dans une sombre charmille, quand la lune se cache et que la nature en alarmes éveille les passions.

1. Jaël, femme de Heber le Kenite (*Juges*, IV, IX.) (N. D. T.).

Ceci ne serait pas la dernière lettre que vous recevriez de Venise si je n'avais hâte de me rendre à Lucques et si je n'étais prévenu en faveur de Pacchierotti [1], qui doit chanter la semaine prochaine *Quinto Fabio* [2], l'opéra de Bertoni.

WILLIAM BECKFORD

(Traduction de madame CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE.)

1. Gaspare Pacchierotti avait alors trente-six ans, Beckford l'avait vraisemblablement entendu déjà chanter à Londres où il était venu deux ans plus tôt, et où il revint assidûment par la suite. C'est ce même chanteur dont, plus tard, à la date du 19 juillet 1815, Stendhal parle dans son *Journal d'Italie*, lorsqu'il note après son passage à Padoue : « J'oubliais le joli jardin ou le joli champ de Pacchierotti et le plaisir de le visiter. » Et en 1817, dans *Rome, Naples et Florence*, Stendhal écrit : « Le soir, je vais dans la loge de Pacchierotti parler des beaux jours de la musique... Il a encore tout le feu de la jeunesse : on voit que l'amour a passé par là ; et comme on sait, c'est un castrat. Cet âme qui pétille dans tous les traits de Pacchierotti le rend encore sublime quand il veut se donner la peine de chanter un récitatif... J'ai plus appris de musique en six conversations avec ce grand artiste que par tous les livres : c'est l'âme qui parle à l'âme. » Pacchierotti mourut à Padoue en 1821. (N. D. T.)

2. *Quinto Fabio*, l'opéra le plus célèbre de Bertoni (avec son *Armida*), avait été représenté pour la première fois, à Padoue, deux ans auparavant.

Ferdinand-Joseph Bertoni (1725-1813), organiste de Saint Marc, à partir de 1752 et, depuis 1757, maître de chœur des *Mendicanti*. Il connut comme auteur d'opéras de très grands succès, particulièrement avec un *Orfeo*, représenté d'abord à Venise en 1776, sur le même poème de Calzabigi qui avait fourni à Glück, quelques années auparavant, le texte de son *Orphée*. (N. D. T.)

BATAILLES[1]

DANS LA MONTAGNE

— Je vois. Attends, Jean, ne nous laissons pas emporter. Je ne sais plus où je suis. Revenons. Qu'est-ce qu'on vient de dire?

— Je viens de dire que je vous aimais, Sarah.

— Oui, Jean, merci, je vois maintenant : notre terre est là devant, entre le vieux chemin de Leppaz et les prés de Cotte-Bonne...

— Oui.

— Touchant les pâtis de Glomore...

— Oui Sarah.

Sur ce versant où sortent les premiers perce-neige; dans ces prés qui se fleurissent de jonquilles dès que seulement on parle du printemps...

— C'est ça notre terre, Sarah!

— Jusqu'à la fosse où on met les alevins de truites.

— Pas jusque-là, Sarah, nos bornes s'arrêtent avant et, de là jusqu'aux alevins c'était à Pâquier, le Jérôme, qui est mort. Non, regarde, on voit bien sur les eaux cette couleur noire, c'est dessous qu'est notre terre.

— Oui, mais on ne voit pas bien où le noir s'arrête. Regarde cet endroit où les eaux sont on pourrait dire bleues ou noires à côté de ce bloc de glace, là-bas; ce morceau là est-il à nous?

— Je ne crois pas. Ces eaux bleues doivent couvrir les pâtures de Droz.

— Il faut avoir les pâtures de Droz qui sont grasses. Il faut

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 Juillet 1937.

avoir aussi la terre de Jérôme. Il faut que tout nous appartienne depuis ce petit surjet d'écume qui luit là-bas jusqu'à ce bloc de glace là tout seul. Tu vois, Jean, toute cette eau, l'écume là-bas, le vert, le noir qui nous appartiennent déjà, et puis le bleu profond ici.

— Nous ne savons plus ce que nous disions...

— Nous le savons mieux qu'avant, Jean.

— J'ai la tête lourde, je vais tomber. Je ne sais plus, attends, attends!

— Oh! surtout il ne faut plus attendre.

— Tu parles des terres englouties au fond de l'eau!

— Je les vois beaucoup mieux que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

— Écoute-moi, Sarah. Baisse tes yeux, regarde-moi. Je n'ai plus rien. Mes mains sont vides. Ce que j'avais, c'est maintenant à peine un reflet noir sur l'eau glacée.

— Doux homme resté trop longtemps dans les forêts! Je n'ai pas besoin de baisser les yeux pour te voir. Je pourrais tourner mon regard partout comme une roue, je te verrais de tous les côtés. N'aie pas peur. Comment veux-tu qu'une montagne puisse écraser la terre que tu as préparée, pour moi?

— Si l'amour y faisait, Sarah!

— Mens pour moi, Jean. J'aimerai mieux ce mensonge que toute la vérité réunie.

— Mais, vivre!

— C'est ça, vivre. Je ne demande pas plus.

— Alors, écoute Sarah, écoute mon cœur. J'ai cette terre. Je te la donne. Elle est à nous deux.

— Il n'y a pas de maison?

— Je vais la construire.

— Au bord de la forêt?

— Je me suis levé pendant plus de cent ans à l'aube pour chercher précisément l'endroit qui est droit sous le soleil levant.

— Tu l'as trouvé?

— A un mètre près.

— Tu tourneras la maison du côté du soleil levant?

— Tout entière.

— Mais, deux fenêtres au sud?

— Et une grande vitre en face du soleil couchant pour que

nous puissions le regarder jusqu'au moment où il tombe.

— Tu la construiras en bois de la forêt?

— En troncs de sapins et avec des piliers de chêne.

— Elle sentira la sève et les éclats de bois comme le chantier de charpentage où je t'ai vu.

— Elle sentira toujours le chantier frais.

— Cache-la loin du chemin.

— Ne t'inquiète pas, j'ai laissé l'écorce sur les murs du dehors. On la confond avec la forêt. On ne peut la voir que lorsque tu es assise sous l'auvent, parce que tu as ce corsage avec des fleurs rouges.

— Mais, quand tu la regarderas de loin, toi?

— Je ne la regarderai jamais de plus loin que du bout de notre terre.

— Il y a malgré tout des chemins qui passent près de la maison, malgré nous.

— Ils ne s'en vont pas. Ils sont tressés autour de toi comme de l'osier.

— J'entends pleurer l'agneau.

— Je ramène doucement la brebis.

— Oh! J'entends l'agneau qui frappe contre les claies avec sa tête dure.

— Attends; la mère veut encore manger quelques herbes fraîches.

— Pousse-la. Il a soif et elle est pleine de lait.

— Patience, regarde-la : elle profite du beau soir.

— Allons, il faut que ce soit moi qui décide. Fais ce que je te dis, Jean.

— Quand elle marche dans la prairie avec ce corps solide, Sarah.

— Son bonheur est d'avoir la mamelle tendre sous une bouche qui tire le lait; quand l'agneau frappe des coups de tête dans son ventre.

— Je viens.

— Ferme la porte.

— On n'entend plus qu'un bruit tout à fait calme.

— C'est moi qui respire, Jean.

— Le plancher du grenier soupire parce qu'il est chargé.

— La brebis se plaint doucement en elle-même; elle a beau serrer les dents; ça dépasse sa bouche.

— Qu'est-ce qu'elle veut, Sarah?

— Elle veut servir de brebis.

— La maison est fermée mais le chant des grillons passe sous la porte.

— Tu es chaud comme la paille.

— Le vent a trouvé la maison dans la nuit, Sarah!

— La brebis est dans sa litière sèche.

— Les odeurs sortent de la forêt.

— Je ne bouge plus.

— La maison est serrée sur nous deux comme la coque sur la noix.

— La paix.

— Sarah! Sarah!

— Oui, n'aie pas peur, je suis là.

— Oui, je crois, Sarah que je pourrai tout construire avec mon cœur.

— Tu le dis d'une petite voix paisible, Jean, et ça donne une grande confiance.

— Oh! ici, bien sûr, ça a été un peu irréel, Sarah. Nous avons parlé. Nous n'avons rien fait de ce qu'on fait d'habitude. Mais j'ai vu clairement la chose.

— Dieu est assis sur les montagnes, Jean. Nous sommes debout le long de ses mollets, toi à une jambe, moi à l'autre. Notre bras passé dans le pli sous son genou. Tout est calme. Il a sa tête au fond du ciel et nous sommes en bas avec notre cœur.

— Ça se fera dans la réalité, Sarah.

— Oh! pour nous deux la paix est déjà revenue dans la vallée de Villard.

— Je parlerai à Boromé, Sarah, pour lui faire comprendre qu'il a eu au delà de sa part régulière et qu'il faut maintenant qu'il pense à toi.

— J'aime que tu le dises avec cette petite voix paisible où tout est déjà assuré.

Vous n'avez pas eu froid, Sarah, au milieu de ce pré nu, avec vos pieds dans la glace, où je vous ai retenue sans faire attention qu'il gèle à pierre fendre?

— Non, mais maintenant je vais un peu vous laisser. Je vais porter à manger à Marie.

— A bientôt, Sarah.

— A bientôt, Jean.

LA DYNAMITE

Elle monta dans le pré de son pas paisible sans se retourner. Sa longue jupe balayait l'herbe gelée. Il la regarda monter jusqu'au sommet et disparaître, puis il revint vers les feux.

Tout le monde écoutait en grand silence. Une femme parlait à voix faible.

— Ils sont partis le 17 octobre, dit-elle. Quand je leur ai versé la soupe, je me souviens bien, ils ont dit qu'ils laissaient tout en ordre.

Elle s'arrêta pour reprendre haleine. Elle parlait difficilement. C'était la vieille Hortense Joraz qu'on avait sauvée de Méa, la veille. Elle était couchée près du feu. Elle leva la main et Prachaval se baissa pour lui donner à boire. Saint-Jean interrogea Cloche, d'un petit signe. L'autre lui fit « chut » avec un doigt en travers des lèvres.

— Tâchez de vous souvenir, Hortense, dit Prachaval.

Le silence revint.

— Ils en ont parlé une fois ou deux, dit-elle. Je n'y ai pas fait très attention. J'y arrangeais les vareuses, moi. Ils se chauffaient en bras de chemise, oh! et puis couchés tout de suite après, non je sais rien, moi, ça ne me regardait pas.

— Oui, oh! ils l'ont apporté, ça j'en suis sûre. Oh! ils sont arrivés un soir tard. Tout était fermé dans Méa. Ils m'ont dit : « Ouvrez, c'est nous ». Je ne les attendais pas; je les avais vus partir par la route. Je croyais qu'ils coucheraient à la Prévôte. Ils m'ont dit : « Ne bougez pas, faites-nous seulement lumière ». Je leur ai dit : « Laissez-donc ça en bas, ça peut bien dormir dans le couloir ». — « Ah! non, ils m'ont dit : ça couche avec nous. Et maintenant, il ne faudrait pas qu'on dégringole vos escaliers avec cette caisse. — Ça serait pas le plus rigolo de l'histoire, a dit le brigadier ». Ils les ont montées dans leur chambre, une caisse qui pouvait faire dans les vingt kilos et une autre un peu plus petite où il devait y avoir de la sciure. « Et, attention, ils m'ont dit, n'entrez pas, vous ici ». Ils ont fermé la porte à clef. « C'est de la dynamite. On l'enlèvera demain matin ». Vous partez encore de bonne heure? nous

partirons à quatre heures. Vous allez encore à la montagne? Eh! oui!

— Les forestiers... souffla Cloche à l'oreille de Saint-Jean.

— Ils étaient en pension chez toi? demanda Chaudon dans le silence.

Elle fit signe que oui avec la tête.

— On ne les a jamais vus.

— Ils partaient tous les matins avant le jour. Ils rentraient de nuit.

— Deux?

— Oui, le brigadier et un homme.

— Ils sont restés combien de jours?

— Ils m'ont payé cent-soixante francs quinze jours.

— J'étais au courant, dit Chaudon. On en avait parlé au conseil. Mais je ne savais pas qu'ils avaient commencé. C'est toujours le vieux projet de pousser le petit chemin forestier jusqu'au delà de Verneresse contre le mur de rochers. Ils sont venus pour le piquetage...

Hortense dressa le bras. Chaudon s'arrêta net de parler.

— Je sais qu'ils ont dit quelque chose du préfet, dit-elle, ce soir-là; au sujet d'une autorisation. Et que comme ça, ont-ils dit, ça serait plus facile. Ça ne serait pas la peine de renouveler l'autorisation, renouveler, ils ont dit, ça je me souviens.

— Non, mais, dit Chaudon, l'important serait de savoir où ils sont allés la mettre en attendant. Ça serait important.

— Et pourquoi, dit Prachaval?

Il y avait tellement de silence avec ce froid éblouissant qu'ils avaient l'air tous les deux de se parler comme ça particulièrement dans la solitude.

— Pourquoi? Aller là-bas dans les gorges où il doit bien y avoir quelque chose qui retient ces eaux, et (il lança ses deux bras en l'air) faire tout sauter.

Au bout d'un moment :

— Mais personne ne sait faire, dit Prachaval.

— Oh! si, dit Saint-Jean.

— Tachez de vous souvenir alors, Hortense.

Les feux étaient aplatis par terre; ils ne chauffaient plus que par leurs gros tas de braises. Ils ne faisaient plus barrière. Le

grand monde clair appuyait son front têtu contre le front des hommes.

— Non, dit Hortense, je ne me souviens de rien. Ils parlaient sans que je les écoute.

— Ils ont monté la dynamite dans la montagne?

— Oui, le lendemain matin. Mais moi je suis vieille pour me lever à trois heures. J'avais laissé le café tout prêt au bord de la cheminée. Ils ont cassé du bois. Ils ont fait du feu. Je les ai entendus remonter à la chambre et au bout d'un moment partir. Dans la journée, moi, je n'ai pas même touché leur porte. Je passais devant sans même regarder la poignée. Ils sont restés cinq jours puis ils sont revenus, ils ont encore mangé là, le soir, ils m'ont payée et ils sont partis. Ils étaient de la brigade qui est à la Prévôte.

— Vous n'avez pas entendu dire où ils allaient?

— Si.

— Souvenez-vous bien, Hortense!

— Ils ont dit, une fois, qu'ils allaient à Rognon.

Prachaval regarda Chaudon, puis Boromé.

— C'est possible, dit Chaudon.

Et Boromé fit signe oui avec la tête.

— Oh! Hortense souvenez-vous bien, c'est très important, croyez-moi.

— Je te crois, mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

Elle était couchée par terre et le jour durement glacé qui avait supprimé toutes les distances faisait arriver jusqu'à ras de son vieux visage tout le grand glissement immobile des forêts couvertes de givre.

— Je ne peux pas me faire plus que ce que je suis, dit-elle.

Le Pâquier dormait. Le frère et la sœur Chenaillet dormaient l'un appuyé à l'autre, la bouche ouverte tous les deux. Charasse dormait. Djouan dormait, le front tout froncé, les poings serrés. Les femmes dormaient aussi. Glomore et Madeleine s'étaient dressés et ils étaient descendus lentement vers l'eau.

— C'est possible, dit Boromé, que les forestiers soient allés à Rognon. C'est toujours dans le plan du vieux projet et c'est là précisément qu'ils auraient eu à faire sauter quelque chose. Peut-être qu'ils ont fait là une cache dans le rocher.

— Un petit tunnel, dit Hortense.

— Vous vous souvenez?

— Ils ont parlé d'un petit tunnel. Ça me revient.

— Je sais où il est, dit Sarah.

Personne ne l'avait vue arriver : ni Saint-Jean, ni Boromé. Elle était là depuis un moment, debout près du traîneau, sa main sur le dossier, son doigt touchait l'épaule de Boromé mais elle avait tout fait comme une ombre et il avait cru que c'était un clou de la ridelle qui le touchait à travers les peaux de moutons dérangées.

— Je n'ai pas vu les forestiers dit-elle, mais Marie les a vus, du temps qu'elle gardait les moutons. Elle m'en avait parlé à cette époque. Elle les a vus creuser le rocher. Ils arrivaient par en bas et elle les voyait traverser l'éboulis en bas au fond. Ils remontaient de l'autre côté. Elle avait tous leurs chemins sous les yeux, depuis l'éboulis en bas au fond jusqu'au rocher en haut à travers les grands pans d'herbes là-bas en face, de l'autre côté de Verneresse. Elle m'en a bien parlé à l'époque. Elle trouverait la cache, elle.

— Oui, dit Saint-Jean, mais la dynamite est une matière difficile. C'est une matière pour les hommes, c'est une chose de force. Et avec le gel, ça c'est une autre histoire. Quand elle est gelée elle saute toute seule comme une sauterelle, pour un rien, pour un coup de vent. Ça aurait été ces jours-ci qu'il faisait mou, ça se portait comme des bottes de poireaux. Maintenant, là-haut, avec le gel, minute!

Il regarda Sarah dans le silence. Elle avait le même visage que tout à l'heure, avec cet immense repos de tous les traits, cette paix qui l'accompagnait partout.

— C'est mon affaire, ça me regarde.

Il eut honte tout d'un coup, comme s'il continuait à déclarer son amour comme ça, devant tous. Et Boromé était comme une montagne aux yeux d'or.

— C'est l'affaire d'un homme. Une fille ne peut pas, dit-il. Je porterai, moi, la dynamite. J'ai l'habitude.

— On t'en laisse toute l'initiative, dit Boromé.

— Et moi, dit Cloche? Tu ne vas pas porter vingt kilos de dynamite seul, non?

— Mais, la jeune fille connaît le chemin, dit Sarah et elle sait l'endroit.

AVEC MARIE

Saint-Jean s'éveilla tout d'un coup. Le feu était tombé. C'était l'aube.

Cloche dormait, le nez dans son coude.

— Tu as trop bu, dit Saint-Jean. Voilà ce qui arrive quand on a encore le nez plein de lait, blanc bec!

Il essaya de le secouer. Cloche dormait.

— Dors, imbécile heureux!

Il se leva. Il chercha Marie Dur. Il la trouva couchée près de son mari. Il lui toucha l'épaule. Elle ouvrit les yeux tout de suite.

— Faites-moi une commission, dit-il. Je vais aller chercher la dynamite avec la fille de Sarah. Cloche devait venir avec moi. Il ne peut pas se réveiller, j'y vais seul. Je ferai seul l'affaire avec la jeune fille. Ça n'est pas le diable. Mais dites à Cloche qu'il prépare les radeaux. Dès mon retour nous irons aux gorges. Ça va probablement finir, madame Dur. Je compte retourner demain, à la fin de la nuit. Merci, ne vous en faites pas, dormez. Excusez-moi de vous avoir réveillée (Je ne dormais pas, dit-elle) mais j'ai pensé qu'avec vous la commission serait bien faite. Au revoir madame Dur.

Il sortit de la grange. Marie descendait le pré. Elle avait dû être réveillée en même temps que lui par le matin et la préoccupation de partir.

Il gelait de plus en plus dur. Elle était couverte d'une grosse peau de mouton. Elle en avait porté une pour qu'il se couvre aussi. Elle avait vu qu'il n'avait pas trop d'habillement, mais comment le savait-elle? Elle n'était jamais venue en bas avec nous, elle était restée tout le temps là haut avec les moutons de Boromé. Oh! mais elle regardait d'en haut et elle voyait tout et tout le monde. Elle avait donc porté cette sorte de chasuble-là. Il fallait passer la tête dans le trou et après les deux pans couvraient bien la poitrine et le dos. Ce qu'il fit. C'est vrai, ça tenait tout de suite chaud. Merci. Et ça laissait les bras libres. Mais ça vous faisait trois fois plus gros qu'un

homme ordinaire. Il serra tout ça autour de son corps avec sa ceinture, comme elle avait fait elle-même. Oui, oh! elle non plus elle n'était pas si grosse que ça. C'était cette peau de mouton qui la grossissait. Il la remerciait beaucoup d'y avoir pensé. Lui, hier soir il avait pensé aux raquettes à neige. Il devait y avoir de la neige là haut. Mais il n'avait trouvé que des raquettes d'homme. Oh! elle s'accommoderait bien de celles-là; elle était solide; il verrait. Il les avait placées là au bord de l'eau avec le matériel, oh! juste deux paires de rames, ah! grossières bien sûr. J'ai tout préparé hier soir : une paire pour moi et une paire qui était destinée à Cloche avec sa paire de raquettes, mais on va les laisser là, les siennes. Il ne vient pas? Non, il est encore saoûl d'hier soir. Alors il vaut mieux. Mais, pardon, on laissera ses raquettes, oui, mais je prends les rames car, moi aussi je sais ramer et on ira plus vite. Bon, et il voulait bien. Il n'y avait plus qu'à monter sur le radeau et en avant, et se mettre d'accord pour ramer, droit vers là-bas à l'entrée de Sourdie.

— Bien sûr, dit-elle, nous monterons la forêt de fayards.

Attendez. Il fallait qu'elle se place là derrière et qu'elle engage les longues rames dans les paquets. Ah! elles sont lourdes parce que c'est du bois frais, mal équarri, vite fait, mais avec cette eau de plomb ça irait.

Là!

Lui se placerait devant. Ah! bien sûr, ça n'était pas une barque. Il s'en excuserait pour elle. Ça serait dur. C'était la place de ce salaud de Cloche.

— Mais, tant pis. J'ai fait plus de choses dures que ce qu'on croit, dit-elle. Je ne fais que ça. Sans blague? Oui, sans blague. Qu'est-ce qu'il croyait? Oui, on fait des choses dures.

Là!

Il dirait quand il faudrait se mettre ensemble à ramer.

Là!

Il allait dire : attention, appuyez vos pieds contre mon dos. N'ayez pas peur d'enfoncer les rames. Ça n'est pas une barque. Là! En avant! En avant! En avant! En avant. C'était parti.

Ça va? Ça va!

Oui, l'eau était de plomb. Elle bougeait difficilement devant eux et de mauvaise grâce. Cette fois ça gelait solidement. Ils

creusaient des trous réguliers avec leurs rames. Ils arrachaient des blessures bleues dans l'eau. Sous cette peau mate qui couvrait l'eau comme si elle avait été poudrée partout d'une poussière de sel ils découvraient à coups de rames des profondeurs bleues, presque immobiles, longues à se reformer, sans écumes et qui, d'un coup s'aplanissaient quand ils relevaient les longues pales de bois. Un large et lent sillage les suivait sans s'effacer comme celui d'une planche dans la boue. Ils s'arrêtèrent un moment avant d'arriver dans la grande étendue.

— Vous vous entendez très bien avec moi, dit-il. Reposons-nous.

Ils avaient été tout de suite immobiles, sans le plus petit frottement; comme bâtis dans du marbre.

— C'est un plaisir quand on s'entend bien. Je ne me retourne pas, ajouta-t-il, parce que, malgré tout, il faut faire moins de mouvements possible ici dessus, quand c'est arrêté. Oh! Et puis maintenant que vous êtes bien d'accord avec moi, ne dérangeons rien.

— Rien ne pourrait déranger, dit-elle, c'est très facile.

— Assurez bien vos pieds contre mes reins.

— J'ai peur de vous faire mal.

— Non, ça vous aidera.

— Je peux bien m'aider toute seule.

Il leva les rames.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle, faites comme si je n'existais pas. Je vais d'accord avec vous sans rien dire.

Ils avançaient lentement dans l'eau lourde. Le devant du radeau frappait dans des bourrelets épais comme des cuisses d'homme. Le matin commença à éclairer. Il touchait l'eau de plomb et rejaillissait comme une hirondelle verte jusqu'aux arbres vernis de gel dans les forêts où sur le sommet des blocs de glace flottants, immobiles, enfoncés dans le plomb bleu, ayant seulement cette petite lumière sur leur front de glace. Mais, par les déchirures des rames, le jour entrait dans les profondeurs du lac et de brusques éclairs se tordaient dans l'eau froide. Les rames luisaient. Le froid écrasait rapidement les bruits. Le jour faisait dresser peu à peu ces grandes couleurs violentes et pures qui devaient être encore aujourd'hui le visage du monde insensible et effroyablement proche.

Du ciel chargé de nuages jaillit un faisceau de rayons blancs. Il toucha la cuirasse glacée des forêts, colorant la jointure des arbres d'une petite fumée verte et rose, étincelante comme du verre où passait parfois comme une ombre le reflet des eaux profondes.

Il allait d'un arbre à l'autre, allumant et éteignant la petite fumée; l'air restait net. Il toucha les eaux et, à cette place ronde où il s'appuyait s'éleva une sorte de flamme sombre, transparente, comme celle qui brûle sur l'alcool. Le froid fit gronder sourdement le sang dans les oreilles. Le rayon marcha sur les eaux. Les pales des rames sortirent de l'eau toute argentée. Contre la proue plate s'étouffait un petit bruit de faille. Cette lumière blême passa sur le radeau. Ils la sentirent peser sur leurs épaules comme s'ils n'avaient plus ni peaux de moutons, ni vêtements, et s'ils étaient nus dans le froid. Et brusquement, la lueur emplit tout le vide, touchant à la fois les murailles de toutes les montagnes tout autour, ne laissant plus d'ombres bleues que dans le contour des arbres des forêts dans le relief des gros paquets de glace qui pesaient sur les feuillages, elle glissa sur les eaux, aplatissant sur toute l'étendue un étain sans reflets. C'était le grand jour. Le silence était pur. Il y avait à peine le bruit des rames entrant dans l'eau : c'était un claquement bref, sans écho, et qu'ils étaient seuls à entendre, ici tous les deux. Il ne devait pas s'en aller à seulement deux mètres au delà du radeau. On sentait bien que tout de suite le froid l'écrasait. On avait dans l'oreille ce ronronnement farineux du sang dans lequel il n'y avait pas moyen qu'un bruit passe. Il s'y bâtissait comme une pierre dans la boue. Les rames se relevaient sans bruit, volaient sans bruit, sans même un grincement de taquets et plongeaient; alors, devant le radeau l'eau craquait légèrement comme de la paille ou comme si on avait écrasé une gerbe de blé. Le froid avait maçonné toutes les cloisons du nez. Il n'y avait plus d'odeur et c'était tout de suite une chose qui donnait l'idée d'un grand désert; car il y avait déjà cette pureté vide et immobile sur laquelle l'œil s'étonnait, puis on ne pouvait rien entendre; alors il fallait sentir une odeur, mais le froid avait franchement aboli cette dernière ressource. Heureusement, de ce claquement bref des rames, sans quoi il n'y avait rien. Sur la

paroi gauche de Sourdie où ils devaient aller toucher bord et qui s'était rapprochée, agrandissant lentement ses couleurs pures dans le vide du ciel comme une tache d'huile, apparut brusquement, avec tout le détail du crépitement de ses branches nues un grand fayard tout glacé. Le givre qui couvrait ses branches grouillait de lueurs étincelantes; l'arbre était comme une construction de braise sur laquelle souffle le vent. Il était tout seul dans un pré ras, très en pente, mais plus haut la forêt de fayards sans feuilles étendait un semblable brasier sur tout le mur de la montagne. A ce moment Saint-Jean sentit, venant de derrière lui, une forte odeur de sueur de femme et il entendit la respiration de Marie qui suivait très exactement la sienne dans l'effort, sur les rames. Il vit rapidement battre de chaque côté de ses yeux le relèvement de ses rames à elle, en même temps qu'il relevait les siennes, puis les plongeait, tirant sur le manche avec cette force qu'elle donnait elle aussi là derrière et qui s'ajoutait sans rien dire. Cette sueur sentait rudement bon. Elle avait une odeur de printemps.

— C'est dimanche, dit Marie à ce moment-là.

— Ah! Vous avez fait le compte des jours vous aussi?

— Non, dit-elle, pourquoi? Est-ce que c'est vraiment dimanche.

— Bien sûr.

— Je disais ça parce que tout va bien, dit-elle.

Ils avançaient à grands efforts réguliers. Peu à peu la côte de Sourdie agrandissait tous ses détails : l'entrée noire du vallon étroit, au fond duquel luisait une eau propre, débarrassée de poussière de gel, moirée comme du goudron; la grande muraille du côté droit avec son armure de sapins glacés déchirée par les grands rochers à pic, la rive gauche couverte de prés qui transparaissaient roux sous le givre, plus haut le fayard et au-dessus toute la forêt de fayards qui rejoignait les nuages. Au fond du vallon, ils aperçurent un gros bloc de glace flottante, comme un homme courbé sous un large manteau et qui attendait là, au milieu de l'eau. Ils ne pouvaient pas savoir si c'était lui qui avançait ou si c'était eux avec l'effort régulier, tous les deux ensemble, sur leurs rames, mais on le voyait de mieux en mieux dans la gorge encore pleine de

nuit transparente, seul debout au-dessus de l'eau, planté dans un grand reflet qui s'enfonçait dans des rives de poix.

— Alors, comme ça, dit Saint-Jean, vous aviez vu que je n'étais pas couvert?

— Bien sûr, dit-elle. Je me suis dit : « Attends un peu, tu vas voir que celui-là, d'ici deux jours il va glacer ».

J'entendais le froid qui venait dans les moutons.

— Je ne le crains pas plus que les autres.

— Tout le monde le craint. Hier après-midi j'ai jeté cette peau de mouton par-dessus la barrière. « Tiens, je lui ai dit, va donc le trouver et dis-lui qu'il te mette sur son dos.

— C'est une drôle d'idée.

— Oh! vous savez, moi je suis un peu lunatique.

— Vous n'êtes pas fatiguée?

— Non, je me régale.

Sous le grand fayard solitaire, l'herbe sans givre dessinait un rond couleur poil de rénard. Des rochers à droite de Sourdie tomba un bloc noir qui avant de toucher les eaux ouvrit ses ailes et s'éloigna dans les profondeurs de la gorge en volant lentement. Un sentier traversait le pré. Il pendait de là-haut dans la forêt de fayards et il venait s'enfoncer tout net dans l'eau. Il devait continuer en bas dessous profond.

— Attention, dit Saint-Jean, nagez seulement de droite, on vise le sentier là-bas.

— Vous faites ça comme un matelot, dit-il.

Le radeau tournait pesamment, mais rond.

— Je vous obéis, dit-elle, moi j'obéis.

Il lui sembla qu'elle riait doucement.

Ils s'approchaient de ce petit golfe que faisait le chemin qui entrait dans l'eau carrément avec ses talus.

— C'est le vieux chemin de Leppaz, dit-elle.

— Celui-là devant nous?

— Oui, celui qu'on va prendre.

— Je ne le voyais pas à cet endroit-là.

— Pourtant c'est lui.

— Je ne le connaissais que plus bas, dit-il comme se parlant à lui-même, du côté de Cotte-Bonne et des pâtis de Glomore.

— Oh! dit-elle, maintenant tout ça est au fond de l'eau, mais ici le voilà qui sort. Vous ne saviez pas qu'il arrivait là?

— Non, moi je ne suis pas un homme de la vallée, je ne l'ai jamais vu que d'en haut et, en dehors de Cotte-Bonne, je le perdais de vue.

— Oh! moi, j'ai fait ça cent fois, dit-elle, mille fois même. C'est là qu'il arrive. C'est à partir de là qu'il monte. Ça n'est plus qu'un sentier.

Le radeau toucha terre sans râcler, en eau profonde. Saint-Jean sauta sur le chemin. Il y avait encore là les dures ornières des anciens traîneaux. Il tira le radeau sur le bord.

— Et, qu'est-ce que tu te crois, dit-il, voilà que tu te crois un char maintenant et que tu vas monter dans les chemins, dit-il en tirant de toutes ses forces le radeau et Marie toujours dessus, jusque sur la terre gelée. Vous voyez, dit-il, que moi aussi je sais parler aux choses.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit-elle.

— Il n'y a pas de quoi pleurer non plus, dit-il. Là, comme ça. Vous voyez, il ne pourra pas nous échapper. Il nous attendra. Et voilà. Vous pouvez descendre du carrosse. Maintenant, on va se débrouiller tous les deux seuls.

Il plaça les rames contre le talus.

— Vous avez faim, dit-il.

— Non.

— J'ai de la viande dans ma poche, mais j'ai peur d'écraser les pommes de terre.

— Donnez-les-moi, dit-elle, vous allez voir.

Sous sa peau de mouton elle dénoua son devantier de toile bleue.

— Ça fait un sac bien commode.

Elle y plaça les dix grosses pommes de terre bouillies.

— Je me le pends aux épaules avec les attaches, dit-elle. Mais vous auriez dû porter un vrai sac pour descendre la dynamite. Comment avez-vous fait pour partir comme ça sec comme un bâton.

— Je garde la viande dans ma poche, dit-il, elle se tiendra chaude. Oh! mais pour la dynamite, là attention alors. Ça c'est une chose dont il faut bien connaître la conversation. Ne parlons pas de sac. Enfin, pour le moment, c'est vous le patron, allez devant.

Le chemin finissait dans un rond-point tout embrouillé de

vieilles pistes de traîneaux; il en sortait comme un petit sentier et il montait vers le bois.

En approchant du gros fayard on sentait le froid de toutes ces branches couvertes de glace. Elles ne scintillaient plus; elles étaient seulement blanches et noires. Elles avaient encore leurs formes vivantes et la courbe des grosses branches pour relever les lourds feuillages, mais elles ne haussaient plus qu'une carapace de glace, toute épaisse en bourrelets dans les coudes et dans les plis; tout ça dessiné très net sur le ciel blême, comme une feuille mangée par les vers et dont il ne reste plus que la résille : le trait pur du dessous des branches dont l'écorce était noire, la frisure de la moindre croûte toute emperlée de buée de givre. Un paquet de glace tomba d'une branche. L'arbre frissonna; un petit éclair sauta de rameau en rameau.

Le sentier craquait. Il montait droit. Il faisait à peine deux ou trois sinuosités après le grand fayard puis il abordait une sorte de pâture bâtarde pleine de pierres et très en pente qui allait jusqu'à la forêt de fayards. Elle était plus loin que ce qu'on aurait dit d'en bas. Il y avait une bonne tirée jusque là-haut, mais à chaque pas on la sentait venir. Car elle, alors, elle n'était pas isolée au milieu du pré, mais elle tenait un large immense à droite et à gauche, collée dans les plis de la montagne jusqu'à aller des deux côtés à perte de vue et n'être plus avec toutes ses branches blanches qu'une fumée de sel sur l'ondulation des flancs gris. Elle avait une odeur de froid qui à force d'être accumulée dans des amas de branches sentait au fond un peu l'écorce et le lichen. Elle avançait à chaque pas, toute ensemble, de tous les côtés à la fois découvrant maintenant comme de longs corridors silencieux; des perspectives entrecroisées qui s'allongeaient dans des profondeurs quand même sombres malgré l'éclat de la gelée. Dans toute cette étendue de branches chargées de glace, il n'y avait plus une seule irisation; la forêt était en métal blanc et noir; et le blanc était si ardent qu'il portait une ombre en lui-même. A mesure qu'ils montaient une branche s'écartait lentement d'un tronc, bougeait pas à pas dans sa peau de glace, s'allongeait portant son poids de gel, élargissait ses rameaux jusqu'à la pointe aiguë de ses branchettes qui portaient en équilibre une

lance de givre, le tronc se tournait lentement découvrant derrière lui d'autres troncs de fayards, d'autres branches glacées en train de se déplier lentement devant les deux qui montaient ouvrant de sombres avenues désertes.

Ils s'arrêtèrent pour souffler. Tout s'arrêta : la branche, les rameaux, le tronc, les piliers de la forêt. Ils se remirent en marche, et pas à pas, devant eux, tout recommença à bouger, des flancs, des coudes, des hanches, des bras, des branches surgissant des piliers au plus lointain des couloirs, les avenues s'approfondissant de tous côtés sous la voûte gelée dans l'ombre couleur d'eau, sous le lent développement des branches noires et blanches. Maintenant ils étaient déjà entrés sous le froid qui en venait. La forêt cédait devant eux comme un troupeau étranger quand quelqu'un s'approche, mais coulait de chaque côté sur le flanc de la montagne pour bien les voir pendant qu'ils s'avançaient.

Le sentier entra sous les arbres, dans un sol nu; tout de suite après la lisière ils entendirent des paquets de glace qui tombaient derrière eux en secouant toutes les branches. Un peu de poussière de gel fuma. Plus loin, dans la forêt, dans le fond de cette avenue montante où ils s'étaient engagés, d'autres paquets de glace tombèrent comme si un oiseau invisible essayait de s'enfuir devant eux à travers les ramures. Le ciel pénétrait partout dans les arbres; il venait coucher sa lueur blême jusque sur la terre du sous-bois faite d'humus noir comme du charbon sur lequel se dessinait la dentelure des feuilles mortes bordées d'un fil de givre. Une petite sueur fumait du sol à chaque pas et restait après dans l'empreinte du soulier. Le sentier était élastique, mais ne jutait pas et ne craquait pas. Tout était dans un parfait silence. Les deux respirations régulières amortissaient leurs bruits dans le brouillard qu'elles soufflaient. Ils montaient à pas réguliers, et d'accord, lentement, sans arrêts, avec un petit balancement des hanches et des bras, la tête baissée. Le froid serrait de plus en plus. Le sentier était dans une ancienne tranchée de coupe; il montait droit avec à peine parfois un petit détour pour éviter les gros troncs. Il entrait rapidement dans les profondeurs de la forêt. Le jour clair se ferma vite du côté d'en bas et, malgré le ciel qui pesait tout découvert dans les branches glacées, peu à peu la clarté

glauque des arbres éclaira seulement le sous-bois. Des couloirs s'ouvraient de temps en temps, de chaque côté; au fond, l'accumulation du gel fermait des portes de fer. Le silence devenait de plus en plus profond. Il était dans l'air froid et difficile à respirer comme lui; il bouchait les oreilles, il appuyait son doigt dur derrière les oreilles, faisant bourdonner le sang dans la nuque, un ronflement sourd, continu et souple qui ne gênait pas pour sentir l'immensité du silence mais le faisait s'élargir de chaque côté de la tête comme de pesantes ailes de ciment. De temps en temps elles claquaient à plat et lourdement, très loin dans la forêt ou peut-être même au delà, dans le gouffre creusé au milieu des montagnes. Mais rien ne bougeait et le claquement était dans la tête, le silence pesait sur tout. C'était seulement la peine qu'il y avait à le traîner plié contre le front qui avait fait croire à ce lourd battement d'aile sur les vastes étendues désertes et immobiles. Il pesait sur les tempes et contre les genoux, à chaque pas. Ils avaient tous les deux le même pas, lent, solide, régulier et le même balancement des hanches, la tête baissée, montant le long du sentier de coupe à travers la forêt gelée. Les arbres reculaient un à un derrière eux. Le fond de l'avenue montante restait toujours pareil, fermé lui aussi comme par une porte de fer un peu plus sombre que les autres et qui semblait être à cent mètres au-dessus d'eux. A mesure qu'ils avançaient elle se défaisait branche à branche, les troncs se séparaient les uns des autres découvrant de plus lointaines profondeurs, les rameaux s'écartaient et entre leurs lignes noires disjointes, le ciel gris s'élargissait, ils traversaient cet endroit qui avait semblé fermé; à cent mètres au-dessus d'eux l'entassement des arbres glacés fermait une autre porte sombre. Ils l'ouvraient encore pas à pas en s'approchant. Elle se fermait plus haut, reculant devant eux, fermant à droite, à gauche, derrière, devant, serrant autour d'eux le silence et le froid. Ils montaient, tête baissée, du même pas, sans rien voir. Ils étaient maintenant enfouis sous des arbres qui avaient au moins vingt mètres de haut. Le sentier était obligé de se tordre à tout moment contre des troncs énormes. Les branches nues arrivaient ici à repousser le ciel à force de s'entrecroiser. Toute la forêt semblait se reposer dans une lassitude victorieuse. La clarté du sous-bois

ne venait plus directement du jour mais des reflets du givre et de la lueur qui glissait le long des gros troncs dont l'écorce était restée grise et soyeuse. Dès que le sentier s'éloignait un peu des arbres, il traversait une ombre trouble. Une odeur de cave sèche se soulevait sous les pas. Les profondeurs de la forêt étaient éclairées par d'énormes torches de glace. Autour des branches recouvertes d'un enduit de givre tremblait une phosphorescence qui les grossissait mystérieusement et dessinait en clarté leur force droite chargée de rameaux étincelants. La lueur était prisonnière des formes de l'arbre. Le gonflement des racines était dans l'ombre au ras du sol; le tronc montait velouté d'écorce pure; brusquement, un paquet de glace éclairait l'aisselle des branches maîtresses, le halo montait le long des rameaux avec des paquets brillants à chaque fourche et les pointes bourgeonnantes encapuchonnées de gelée luisaient comme des flammes de chandelles. Le rayonnement restait là. Il était enveloppé par le gris sombre du ciel. Il brûlait de son feu froid et solitaire. Il ne se mélangeait pas au feu des autres arbres; il ne devenait pas un brasier de la forêt. Il restait dans son arbre. C'était presque tout des fayards. La peau rouge des bourgeons encore durs comme du bois, colorait la lumière de la glace. Mais les frênes la coloraient de jaune pâle, les alisiers d'un violet de flamme et les châtaigniers de ce vert délayé qui couvre le ciel au-dessus des vastes plaines les soirs de grand vent. Tout était furtif : rien n'éclatait que le blanc et le noir; les couleurs étaient une petite moire légère. Elles tremblaient sur les portes magiques qui fermaient les avenues et elles se défaisaient en même temps que la clôture des branches s'ouvrait. Elles se balançaient dans les profondeurs de la forêt comme les fils de la vierge dans les chaudes après-midi. Elles s'enroulaient en quenouilles sur un bourgeon, elles s'éteignaient, laissaient glisser le gras de leur huile dans tous les replis de la forêt.

— Forêt communale, demanda Saint-Jean?

— Oui, dit Marie.

— Beaux arbres, dit Saint-Jean, la coupe serait prête.

Ils montaient du même pas. Une grande porte noire ferma tous les chemins devant eux. Elle ne s'ouvrait pas. Elle noircissait à mesure.

— On est aux sapins, dit Marie.

Ils entrèrent dans une autre salle de la forêt. Plus de glace; à peine quelques paquets comme le poing sur des palmes basses, courbées vers la terre. Un froid dur. La nuit. Il fallait habituer les yeux. Ils relevèrent la tête, faisant des pas un peu plus longs. Une grande salle toute propre comme un grenier vide. Des piliers noirs hérissés de petites branches mortes. La pente était devenue très raide. Il n'y avait plus de chemin.

— Il est parti le chemin de Leppaz, dit Saint-Jean. Vous montez en biais, dit-il?

— C'est ici qu'on choisit dit-elle. Il faut venir par là. De là-bas (elle désignait le flanc rond de la terre dans l'ombre) on redescend sur le fond de Sourdie. On peut encore passer de l'autre côté vers Chênes-Rouges si on veut, mais là où nous allons, c'est fini. Il faudrait avoir des ailes. On va sur la gauche de Verneresse.

— Attendez, dit-il, il va falloir monter la grande Verneresse du côté de l'à-pic?

— Oui, dit-elle. Il y a un passage.

— Je sais, mais il n'y en a qu'un.

— Il y en a assez, dit-elle.

— C'est pour vous que je le dis.

Elle ne s'était même pas arrêtée de marcher.

— Moi je peux tout faire, dit-elle. Les forestiers passaient par là. Je les voyais avec leurs vestes vertes.

— Nous serons dans les nuages, dit-il.

— Non, dit-elle, les nuages traînent plus haut.

— Tenez, la voilà déjà votre Verneresse.

Des troncs de sapins étaient déchirés de blessures jaunes. Des éclats de pierres avaient charrué la terre. De gros rochers blancs couverts de mousse s'appuyaient contre des arbres penchés.

La nuit sous la forêt était impénétrable au delà de quelques pas. A mesure qu'ils montaient, ils trouvaient de plus en plus des pierres et des rochers. Une puissante odeur d'oiseau venait à leur rencontre. Elle descendait à travers le feuillage serré des sapins. Une haute présence aérienne dominait la forêt. Ce devait être comme une poitrine d'aigle mais qui avait des centaines de mètres de haut au-dessus des arbres. Comme

si, ici dessous, dans ce charruage et ce sol crispé entre les rochers et les arbres renversés et ces piliers noirs effondrés c'était l'endroit où l'aigle reposait ses griffres et que, là-haut dessus, le corps soit debout avec son bréchet, ivre de vides et de gouffres, vivant et parfaitement immobile. A mesure qu'ils avançaient — pourtant dans la nuit presque complète — ils voyaient à peine les piliers des arbres à deux pas devant eux — ils sentaient cette présence qui se haussait de plus en plus dans la forêt. Ça n'était pas une question d'œil puisqu'ils étaient même parfois obligés de tendre la main en avant pour se diriger maintenant dans cette profondeur de la forêt de sapins — car les feuillages devaient être recouverts d'une épaisse couche de neige glacée là-haut dessus — mais ils imaginaient cette poitrine sauvage dressée à des centaines de mètres en l'air au-dessus des arbres, avec sa toison et ses muscles et les bosses de ses deux ailes repliées, et le cou maigre, veiné de bleu entre les tendons et qui s'enfonçait là-haut dans une autre forêt de sapins comme pour y cacher la tête, laissant seulement cette grosse poitrine face au gouffre de Verneresse, approfondi de toute la gorge de Sourdie en bas au fond.

Déjà le sol se redressait. Saint-Jean regarda derrière lui. A travers les piliers noirs de la forêt il vit luire très loin en bas dessous la clarté du bois de fayards comme un vestibule où le jour pouvait encore entrer. Ici le pied était obligé de tâter pour trouver sa place sur des sortes d'escaliers qui haussaient la terre.

— Vous vous y retrouvez?

— C'est là où je suis.

— Je ne vous vois pas.

— Donnez la main.

Elle le guida sur les deux ou trois premières marches.

— Ça va, j'y vois maintenant.

En effet une clarté légère descendait comme la petite eau d'une cascade le long de l'escalier de rocher, illuminant le vert cru des mousses et l'écume grise des lichens. Ils montaient le long des derniers sapins. Les feuillages touchaient le rocher. Ils écartaient les lourdes palmes froides chargées de ces longs lichens des hauteurs. Ils montaient d'escalier en escalier parallèlement aux troncs allongés des sapins à côté du feuillage qui, maintenant, touché un peu par le jour était vert sombre et

tenait dans ses aiguilles des paquets de neige. Ils dépassèrent la cime des arbres écrasée sous la neige. Le vide s'ouvrit brusquement devant eux, arrondissant en bas comme une roue de plumes de paon. L'air du gouffre était gluant; il collait contre le corps, il collait la peau de mouton, les pantalons et la jupe. Il poussait des doigts de colle jusque dessous, jusqu'à la peau. Il tirait vers lui. C'était presque un vrai sentier, contre le rocher, dans une faille qui sentait la pierre crue. Il montait en oblique. A côté de lui, à chaque pas, battait doucement cette roue de plumes de paon avec ses ronds gris et roux, ses plumes jaunes, ses duvets de neige, ses pâturages, ses forêts noires. Elle était là comme si on pouvait la toucher avec la main, haletante de toutes ses plumes à la cadence du pas montant, haussant les pâtures rousses, les forêts, les champs, l'étendue de l'eau, les laissant doucement retomber en bas au fond d'un mouvement qui attirait; venant d'un coup en caresser les yeux comme d'une aile souple de grande plume faite de champs et de pâturages et de forêts qui se collaient d'un coup sur le visage, coupant la respiration, passant toute chaude et rayonnante comme de la fourrure de bête, sur le nez, les joues, la bouche, avec toutes les couleurs mélangées comme dans une grande roue qui tourne vite, puis lentement, puis s'arrête, puis repart et saoule comme le balancement des barques sur l'eau. La grande muraille de Bufère chargée de forêts là-bas loin de l'autre côté de la vallée se penchait et voletait comme une couverture de cheval pendue à la corde du séchoir et comme si le vent la poussait jusqu'ici, jusqu'à frôler le rocher de grande Verneresse dans lequel ils montaient le long du passage en oblique. La faille gagnait rapidement de la hauteur et à mesure elle devenait molle. Il semblait que le pied s'enfonçait comme une longe de fouet dans ce grès pourtant toujours solide et un peu verni, couvert d'un lichen rampant vert, gris et rouge cerclé de noir qui s'était mis à haleter lui aussi sous les yeux, se collant à la couleur des plumes de paon des champs profonds quand elle venait affleurer le bord du passage en surplomb. Dans ce halètement du gouffre, dans ce déploiement de la roue de plumes qui essayait de fasciner et d'éblouir avec tous ces champs, et ces forêts, et ces pâturages minuscules, rouant lentement comme un gros éventail de plumes qui se déploie

et halète, la couleur, la forme du lichen, l'élargissement du lichen sur le gré où il fallait assurer le pied étaient exactement pareils à cette lointaine étendue haletante de champs, de pâturages, de forêts et d'eau. Difficile de savoir si le pied n'allait pas brusquement s'assurer dans le vide. A chaque pas, Saint-Jean disait à voix basse en lui-même : « Oui, oui, oui » pour se pousser d'aplomb. Plus sûr encore de ce oui que de la solidité du grès sous ses pieds et de la solidité de la muraille de grande Verneresse qu'il touchait de temps en temps de sa main droite pour voir si elle était toujours là, si elle n'était pas en train de flotter elle aussi comme la grande muraille de Bufère, là-bas de l'autre côté de la vallée, les laissant en fin de compte seuls tous les deux, Marie et lui, en plein ciel sur cette longe de fouet toute molle sans plus rien pour s'appuyer au-dessus de ces champs, ces pâtures, ces forêts, ce lac et ces lichens tous en train de tourner comme une grande roue. Oh! par moments, elle vous ferme l'air devant la bouche et vous saoule la vue, cette roue chaude collée sur vous et tournant dans votre sang comme déjà si on tombait en bas au fond. Il semblait qu'on avait une corde molle dans l'épine du dos. Oui, oui, oui, frappant le grès de ses souliers, montant de plus en plus haut à chaque oui. Assuré de soi-même quand rien n'assure, touchant le mur de grande Verneresse qui semblait flotter. La forêt de sapins en bas n'était plus qu'un tapis gris une nouvelle couleur dans la plume. Dans un jour cru, avec la nudité du froid. La sévérité de cet air entièrement séché par le gel qui grossissait les détails les plus minuscules du monde, avec seulement le gluant du gouffre, et tout le reste était dans une pureté solitaire. Oui, oui, oui, il se construisait son chemin pas à pas. Il entendait que Marie se répétait aussi quelque chose à voix basse, ou peut-être c'était sa respiration qu'elle soufflait plus fort, en cadence elle aussi pour être là.

Le sentier passa tout nu au bord du vide, tournant contre le rond de Verneresse pour aller rejoindre une autre faille qui montait vers ce qui était le cou décharné de cette énorme poitrine d'aigle. Il fallait longer le bréchet. C'était un os de roche aiguisé par les vents. Il fallait appuyer sa main sur ce rocher. On y sentait une peau fine et toute lisse, les traces du vent. Les empreintes des grands vents et de la pluie. Il fallait

enjamber le bréchet en restant collé contre lui ; à ce moment-là on était à cheval sur le devant de cette poitrine d'aigle. On entendait brusquement comme des torrents de vent dans les oreilles et une cloche aiguë qui sonnait dans la tête deux ou trois coups pendant qu'on imaginait derrière son dos le halètement des pâtures, des forêts et des terres profondes. De l'autre côté le sentier continuait toujours nu contre le vide, mais plat, large à peu près d'un demi-mètre, se dirigeant vers le fonds de Sourdie. Mais, au détour du bréchet on avait abandonné ce carré de terre sur lequel étaient plantées la forêt de fayards et la forêt de sapins, et on était dans ce qu'on appelait le gouffre de Verneresse. Le sentier n'avait pas gagné en hauteur ; au-dessus de lui il y avait toujours cette muraille de plus de deux cents mètres qui montait droite jusqu'à l'emmanchure du cou de l'aigle d'où on voyait pointer une touffe de sapins comme un hérissement de plumes. Mais sous lui la profondeur se creusait tout d'un coup au moment où on quittait le dessus de la forêt. A cette hauteur perpendiculaire qu'on dominait déjà s'ajoutait toute la profondeur de Sourdie. La monstrueuse forêt, en bas au fond était restée toute noire, sans givre ni neige, et d'abord on ne la distinguait pas des terres sombres sur lesquelles elle était. On ne pouvait guère regarder d'aplomb en bas au fond ; il ne fallait pas laisser l'œil s'attacher : on sentait tout de suite que ça vous tirait comme si on avait deux crochets de fer dans la tête et avec une force qui tout d'un coup vous mettait en poudre. On regardait du coin de l'œil, vite, et on ne pouvait pas voir la forêt. Mais au bout de deux ou trois fois le clin d'œil suffisait. On était obligé de savoir qu'il y avait quelque chose de vivant en bas au fond. Pour si profond que c'était, pour noir que c'était et tout immobile dans le silence on voyait que c'était des arbres à l'endroit où on n'imaginait que de la terre de schiste plate et noire. Et, tout d'un coup on en comprenait si violemment l'épaisseur et cette lourde monstruosité d'éponge noire que tout d'un coup on portait la main sur le rocher et les genoux manquaient.

— Doucement, Marie. Regarde devant toi.

Ils étaient à ce moment-là juste au-dessus de cette énorme glace flottante qu'ils avaient vue du radeau là-bas au fond

pareille à un homme géant sous un grand manteau; elle était en bas dedans comme un trou d'épingle sur une bande de papier bleu sombre. Ça faisait fil à plomb. Voilà qu'on entendait encore ce vent qui n'existait pas comme au moment d'enjamber le bréchet de Verneresse. Le silence même avait un ronronnement de sang chaud. L'air du côté du vide avait la trompeuse solidité du métal. On avait envie d'y appliquer sa main ouverte.

— Baisse ton bras, dit Saint-Jean. Laisse ta main contre ta jupe. Marche droit. Regarde droit devant toi. Pense à moi, dit-il brusquement.

Je suis derrière toi. Je te regarde. Va doucement.

Fais des pas réguliers, dit-il à voix basse, mais si farouchement que c'était comme un cri.

Sous la jupe brune, il vit la cuisse qui commençait un mouvement, énorme à cette hauteur! mais c'était le pas qu'il lui demandait.

— Un, deux, trois, quatre...

Elle avançait à son ordre en même temps que lui.

— Cinq, six, sept.

L'eau de Sourdie en bas au fond, sombre comme un serpent de fer, se lovait en sinuosités violentes et lentes, bousculant ses rives de rochers, ses monstrueuses forêts et ses glaces, éperdument libérée dans une sorte de farouche volonté de séduire.

— Huit, neuf, dix, onze, je suis là, douze.

La forêt de Sourdie haletait comme un flanc de loup.

— Treize, quatorze, quinze, seize. Nous y sommes. Sept, huit, neuf, dix, onze. Couche-toi dans la faille.

Il lui saisit le bras. Elle avait un poids qui l'emportait plutôt vers le vide, mais avec quelque chose de flottant qui, dès qu'il l'eut saisie, la décida à se coucher le long de la faille montante où ils étaient arrivés, à l'abri dans la rainure du rocher, avec un gros besoin d'air et de respiration libre qui la gonfla; puis elle resta avec le visage écrasé contre la pierre.

— Douze, dit-il de toute sa force.

Pour rien. Pour personne.

La montagne était froide et paisible, dans un silence qui permettait d'entendre le léger gémissement du rocher sous le gel.

Il pouvait rester debout sans bouger sur le petit emplacement de ses pieds. Il passa doucement la main sur ces cheveux qui ressemblaient à ceux de Sarah. En bas, au fond, l'eau de Sourdie était redevenue indifférente.

— Pouvez-vous monter maintenant? dit Saint-Jean.

Il continuait à caresser les cheveux de Marie; il leur trouvait une douceur extraordinaire.

Elle se dressa et commença à monter dans la faille. Par là, on allait droit à travers le rocher jusqu'à l'emmanchure du cou de l'aigle qu'on voyait là-haut dans l'ouverture de ce chemin raide. Des pierres dérochaient sous les pieds; elles roulaient jusqu'en bas de la faille, éclataient sur le rebord du passage et plongeaient dans le gouffre. Tout de suite on gagnait en hauteur comme sur une échelle. Il y en avait pour cinq à six minutes. Ils montaient, penchés en avant, s'aidant à quatre pattes du bout de la main aux endroits raides. Là-haut la faille s'élargissait et s'aplanissait doucement dans du rocher charrué et déchiqueté, à travers des sapins à moitié arrachés et penchés sur le vide. Dans les sillons et dans l'ombre des racines soulevées dormaient les plaques blanches d'une eau entièrement glacée. Tout de suite après c'était la forêt de dessus. De vieux sapins déchiquetés dont le feuillage était tout enseveli sous des charges de longs lichens gris, comme si on avait renversé sur les arbres des charretées de foin sec. On ne pouvait pas voir à un seul endroit un peu de ce vert du sapin ni de la neige que ce lichen herbeux ne pouvait pas garder; mais les nuages passaient lentement à travers la forêt comme un ruisseau de farine.

Ils s'étaient arrêtés à la lisière.

— Vous m'avez tutoyée en bas dedans, dit Marie. Vous étiez pressé ?

Ils étaient arrivés à hauteur des nuages, à l'endroit où ce plafond entrait dans la rainure des montagnes et bouchait la vallée. En bas dessous c'était toujours extrêmement clair. On voyait bien cette eau plate qui recouvrait tout ce fond de Villard. C'était grand comme le creux de la main et presque au milieu la butte de Villard-l'Église : une toute petite ampoule grise, avec un fil de fumée. Tout ça prisonnier de la plaque de plomb de l'eau, sauf la fumée qui était toute petite mais noire

et malgré la hauteur on voyait qu'elle était faite de gros muscles ronds qui montaient dans l'air en roulant. Le premier feu du matin là-bas dessus. Tout le fond de la vallée s'était arrêté de haleter et de tourner comme une roue de plumes, depuis qu'ils étaient là sous cette lisière de la vieille forêt, ayant l'un et l'autre embrassé un tronc d'arbre pour regarder tranquille. Oh! il était question maintenant d'une autre magie. La montagne n'avait pas l'air de perdre le nord dans toute cette histoire. Toute cette catastrophe d'eau était vraiment très petite. Vue d'ici c'était même une chose dont on ne voyait pas pourquoi on s'en occupait. A peine une flaque en bas dans le resserrement le plus étroit du pied des montagnes. Et trois fils d'eau comme de la bave de limace dans les pierres. On ne voyait pas la Tialle cachée par la bosse de Muzelliers. Par rapport aux hauteurs de Bufère, portant ses milliards d'arbres jusqu'aux nuages et qu'on voyait, poussant sa force à travers les nuages, les crevant pour dresser encore par là-haut dessus ses entassements de rochers et de terre, par rapport qu'est-ce que c'était cette petite feuille de cigarette, mal découpée, collée en bas au fond sur les champs? Et Bufère n'était pas tout; ici, sous leurs pieds même, il y avait Verneresse, la ruche toute bourdonnante de vertige. Et le corps des autres montagnes du pays. On avait beau regarder, c'était toujours en bas au fond une flaque qu'on avait trouvée immense et terrible qui n'était rien, qui était toujours immense et terrible. Ayant embrassé le tronc des vieux sapins pour regarder en bas; sous cette cargaison de lichens qui ensevelissait la vieille forêt comme si les nuages avaient déchargé là-dessus un orage de foin.

En tournant le dos, pour entrer dans la forêt on voyait les nuages passer à travers les arbres. C'était une farine blanche qui effaçait tout. Tout disparaissait. Quelquefois un arbre englouti revenait à la surface. Alors, c'était d'abord une forme sombre à travers le déroulement laineux qui passait d'un mouvement égal, puis le tronc apparaissait, puis les branches qui avaient l'air de se débarrasser des longs flocons étirés avec des gestes surhumains. Elles ne bougeaient pas pourtant dans cet air immobile, c'était au contraire le nuage qui bougeait sur elles et tout d'un coup on le revoyait tout entier avec sa charge de lichens. Puis il s'engloutissait encore. Une fois

entrée là dedans la clarté du jour diminuait de pas en pas et plus rien. Le monde était effacé. Saint-Jean tourna la tête. Verneresse était effacé. La vallée était effacée. Bufère là-bas en face. Et la profondeur avec sa petite flaque et sa petite ampoule grise comme une cloque de pluie. Il appela doucement Marie. Elle répondit d'à côté de lui. Il étendit le bras en avant pour tâter sa route. Sa main disparut, le bras semblait coupé, là, près de son épaule.

— Vous venez?

— Je marche à côté de vous.

Le jour tomba peu à peu. Ils marchaient dans le lit glacé d'un écoulement de névé. Parfois le bout fragile d'une longue barbe de lichen frôlait leur joue. Il fallait qu'elle touche les cils pour qu'on la voie. Et dès qu'elle avait passé contre la joue elle disparaissait. Plus rien. Même pas cette cloque de pluie sur la flaque en bas. Le silence. Le froid. Une bulle de pluie. Sur une flaque d'eau toute sale, ça n'y était même pas ici dedans. Il fallait y penser pour que ça y soit. Alors c'était dans la tête, on le revoyait. Cette farine qui passait contre le visage et qui engloutissait le corps, le corps des arbres, le corps de la montagne et qui couvrait le jour n'avait ni corps, ni forme, ni poids, ni force, ni couleur. Pas moyen de sentir son existence. Et pourtant il n'y avait plus que ça. Saint-Jean fronça la peau de son front pour savoir qu'il avait encore de la peau sur l'os du crâne. Car on avait l'impression qu'on n'était plus rien non plus, qu'on allait comme ça marcher à l'aveuglette pendant des siècles, toujours au même endroit, sans changer de place. Dans rien. Et devenir soi-même rien à mesure que s'effaçait ce souvenir de la minuscule cloque grise en bas sur la flaque. C'était de plus en plus difficile d'y penser — marchant là dedans, pas à pas, la main étendue devant soi — et dès qu'on n'y pensait plus à cette petite butte de Villard-l'Église, il n'y avait plus rien et il semblait qu'on se fondait soi-même dedans. A un moment où ce défilé incessant des flots de farine, juste contre l'œil vous donnait encore cette ivresse et cette envie de tomber comme tout à l'heure quand le monde entier s'était mis à haleter comme une aile de plume. Tout avait l'air de vouloir vous prendre, aussi bien le monde que maintenant où il n'y avait plus rien. Ah! il fallait vraiment

qu'on soit un bon gibier pour que tout soit si intéressé à vous attraper, qu'on soit toujours obligé de résister. Quand on est dans la vallée en bas... enfin, quand on était dans la vallée en bas avec les champs et les chantiers d'arbres, debout sur la terre, avec cette petite grandeur des hommes qui ne permet de voir qu'un rond de terre, pas très grand on luttait bien contre tout ce travail de la terre et des arbres, soi-disant pour défendre sa vie, ou bien, comme on dit « la gagner », mais surtout parce que, de tout ce qui vous entoure, sort une drôle de force qui voudrait vous absorber, et nous aussi nous voulons absorber de notre côté, alors nous travaillons, qui est notre façon de nous battre. Bon, c'est une force qui est répandue dans chaque mètre carré de la terre, et dans un hectare il y en a dix mille fois plus, et dans mille hectares, alors ça te fait un défilé de zéros comme là cette farine de rien qui te passe devant l'œil. Alors, toi si tu augmentes ta grandeur d'homme, si tu allonges ta taille d'homme, si tu te mets toute une montagne dessous, ayant comme ça tes yeux dans une hauteur qui n'est pas habituelle, tu vois beaucoup plus large autour de toi, étant plus haut (mais à cette hauteur qui n'est plus ce qu'on peut appeler à hauteur d'homme) alors tu as contre toi beaucoup plus de mètres carrés tout autour, beaucoup plus d'hectares, une plus grande accumulation de forces autour de toi, une accumulation beaucoup plus inhumaine. Plus tu montes, plus tu te hausses, dès que tu n'es plus à hauteur d'homme, tu es dans des hauteurs inhumaines, alors, tes yeux voient à des kilomètres et des kilomètres, avec des accumulations de pays et de pays, et de champs et de champs, et d'hectares et d'hectares, du haut de cette hauteur inhumaine, mais, mon vieux, la taille, c'est l'ensemble de tout, c'est tout en rapport, il faudrait en même temps grossir ta tête et elle est toujours de la même grandeur, que tu aies eu la force de te mettre cent montagnes sous les pieds ou que tu sois encore humblement de plain-pied avec les prairies plates. Oui. Alors, tu ne peux même pas penser à travailler avec tout ce que tu vois. Tu ne peux même pas dire que tu vas commencer la lutte. Alors, tu es tout juste le bon morceau de gibier à son goût qu'on va pouvoir absorber si seulement on fait haleter comme il faut toute cette étendue de champs et de pays et d'hectares

que même tes yeux te font voir comme des plumes molles. Et si on ne réussit pas du premier coup, on le fera cent coups, ou mille coups, jusqu'à ce que tu y passes. On n'est pas pressé. On est sûr de gagner du moment que tu as été pris à cette malice de vouloir une grandeur plus grande que celle de l'homme. Ah! ça, les hauteurs inhumaines, il faut s'en méfier. Car, même l'œil n'est déjà plus à toi, ni l'oreille, ni rien. Si, il n'y a plus dans ta tête qu'un petit endroit tout aveugle et tout sourd et d'habitude c'est l'œil et l'oreille qui le renseignent, mais maintenant ils lui donnent de faux renseignements; alors, qu'est-ce que tu veux qu'il fasse?

Une branche lourde de lichen lui frotta l'épaule. Il appela Marie.

— Je suis là près de vous, dit-elle, je ne vous quitte pas d'une semelle.

— Vous me voyez?

— Non, mais qu'est-ce que ça fait?

Et alors, que ce soit cette accumulation d'hectares qu'on voit des hauteurs inhumaines ou ce grand fleuve de rien comme maintenant où il n'y a plus ni corps, ni forme, ni force, ni poids, ça a le même appétit de vous prendre et de vous absorber. Il y a cette volonté partout et constamment. Ici, on devrait être tranquille. On ne voit pas un centimètre plus loin que le bord de la tête de chaque côté de l'œil. On ne peut pas dire qu'on soit saoulé de trop de choses. Et c'est pareil. Il semble encore qu'on vous endort avec du pavot (il fronça de nouveau la peau de son front et il fit une petite grimace avec sa bouche pour sentir les poils de sa moustache et se rendre compte qu'il y avait encore de la peau et de la viande, et du poil blond ardent comme de la fleur de jonquille sur sa mâchoire et sur ses dents). C'était vraiment cette chose là comme la mort. Il n'y avait plus d'apparence. On marchait dans cette espèce de ruisseau de névé, tout séché par le gel et qu'on reconnaissait par l'ancienne habitude de ce pays de montagne. Autrement il était impossible de rien voir, même pas ses pieds qui cherchaient l'assise de petits rochers invisibles et tout glissants. Impossible de voir les lichens qui frôlaient les joues, ni les branches qui passaient près des épaules. On savait que c'était ça parce qu'on se souvenait. Autrement, il n'y avait

rien. C'était le même écœurement que devant le vide ouvert de Verneresse, sans le grand danger immédiat, là, au ras des pieds. Mais ce qui était beaucoup plus dangereux de n'avoir plus rien ici que ce dont on pouvait se souvenir. C'était un vide où il était bien difficile de ne pas tomber. Ce ruisseau de névé, sec sous les pieds, inimaginable, il ne serait pas là. Il est là parce que le souvenir de Verneresse est resté dans la tête et qu'on sait l'existence là-haut dessus des grands névés de dessous Rognon. Mais si on se mettait à imaginer autre chose, tout changeait. Ça devenait tout ce qu'on voulait! La route de Bobbio, la digue de Praly, le col de la Soume n'importe quoi dans cet endroit, ni rond, ni carré, ni rien, sans dimension où il n'y a que la vie qu'on apporte. Oh! quelle inquiétude dans tout ce qui existe. Dès qu'une chose existe, ça revient à dire qu'il y a une nouvelle inquiétude. Et l'ensemble de toute cette accumulation d'hectares devant les yeux de celui qui se hausse au-dessus de la grandeur d'homme, c'est une masse d'inquiétude de plus en plus grande. Et qui affole. Et celui qui reste au plat des prés n'a que la petite quantité d'inquiétudes supportable. Car, bien entendu, on ne peut pas dire que parce qu'il est resté à sa vraie hauteur il ne soit pas inquiet. La vie, c'est l'inquiétude. Ce qui n'est pas inquiet c'est...

Il s'arrêta.

... Ça. Rien. A condition de ne pas bouger, d'être rien.

Il se sentait fondre dans le nuage, comme s'il n'y avait plus la barrière de la peau, entre sa chair et cette farine sans matière.

— Marchez, dit Marie, ne vous arrêtez pas, on s'en sortira. Je ne suis pas perdue. Je sais où on est.

— Regardez, dit Marie.

Une immense lueur ardente éclairait tout le fond vers lequel ils marchaient. Il pouvait voir déjà Marie comme une ombre noire, sa tête en boule noire et autour une auréole de fumée blonde qui était le transparent des cheveux.

— Nous approchons, dit-elle, nous allons sortir.

Le nuage se défaisait. Les arbres apparurent avec des bords vertement puissants. C'étaient de longs vieux sapins, propres longs et minces, avec très peu de feuillages mélangés à des mélèzes maigres. Les troncs montaient droit, très haut dans

cette hauteur où brillait une lumière si ardente et si nouvelle que les yeux pleuraient.

— Nous avons traversé, dit Marie, nous allons déboucher au-dessus des nuages.

Elle cria :

— C'est le soleil !

Un faisceau de rayons violents et presque purs creva les arbres, s'embroncha dans les troncs et les branches, écarta une roue dans les poussières du sous-bois. Devant eux, la lisière développa son étroite grille de troncs noirs. Au delà s'ouvrait une éblouissante liberté blanche.

Ils se mirent à courir tous les deux.

C'était le grand névé sous la falaise de Rognon. Il s'étendait éperdument d'un côté et de l'autre, un peu incurvé comme les ailes d'un oiseau qui vole, couvert de neige. Il n'était que lumière éclatante. Il fallait cacher les yeux sous la main. Entre les doigts, par une sorte de regard sanglant tout brouillé de rouge, on voyait l'arête de la neige sur le ciel pur, sans un nuage, libre, tout noir.

— On va être aveuglé, dit Saint-Jean. Tant pis. Il faut traverser.

Ils regardaient maintenant dans la forêt pour se reposer les yeux sur cette ombre qui prenait tout de suite un velouté magique avec les grands lichens gris descendant doucement des arbres et dans le noir en bas au fond le passage du nuage de farine.

— On n'a pas pensé que ce serait aveuglant. On aurait dû y penser. Oui, il fallait le prévoir.

— Je dois avoir de quoi faire, dit Marie. Attendez.

Elle fouilla dans son corsage, sous la chasuble en peau de mouton. Elle tira de là-bas dessous un foulard de soie.

— Il n'y a qu'à le couper en deux et se mettre un bandeau sur les yeux. C'est transparent et c'est mauve.

C'était mauve avec un quinquonce de toutes petites roses jaunes, pas plus grosses que des abeilles, avec deux feuilles vertes.

C'est à ma mère, dit-elle.

Ça pouvait faire. C'était transparent, assez pour voir le chemin et le dessin des montagnes sur le ciel noir.

— Tout est bouleversé, dit Saint-Jean. Pas besoin de

raquettes. Je ne m'attendais pas à ce gel, la neige est dure.

Ils commencèrent à remonter la grande pente. Le soleil était chaud. Malgré le bandeau sur les yeux il donnait l'impression d'être très matinal. La lumière ne disait pas plus qu'à peu près dix heures du matin. Le soleil était joyeux. Il donnait vraiment envie de vivre, malgré le silence et le désert. La grande falaise de Rognon était là-haut, au bout de la neige, au-dessus d'eux, couverte de couleur qu'on pouvait voir à travers les fils de soie. Le roux léger de ces gneiss dont elle était faite montait lui aussi s'appuyer contre le ciel. Tout ici avait l'air de s'appuyer contre le ciel et de tenir debout parce que le bord tranchant de la neige et de la pierre avait cet appui contre le ciel noir. Il était noir à travers la soie; il était noir en regardant par-dessus le bandeau. Il n'était plus bleu comme il est quand on le regarde des prairies. On était assez haut pour voir sa vraie couleur. Il était noir et légèrement mouvant, comme une pluie de suie opaque qui s'écartait doucement devant le regard comme pour découvrir de plus grandes profondeurs de suie et de ténèbres.

— C'est costaud, tout ça ici, dit Marie, ça fait plaisir à voir.

— La plupart du temps, dit Saint-Jean, je ne comprends pas la moitié de ce que vous dites. Qu'est-ce que vous trouvez qui fait plaisir à voir? Moi je ne sais pas, mais rien ne me fait plaisir ici.

— Je ne sais pas, dit-elle, mais moi ce sont ces terres debout. La peine que ça vous donne...

— La peine n'est pas un plaisir, dit-il, qu'est-ce que vous chantez?

— Oh! pourtant!...

— Quoi, dit-il? Ah! vous verrez vous aussi, quand vous comprendrez les choses.

A mesure qu'ils entraient dans cette étendue de neige, la falaise de Rognon se dressait de plus en plus au-dessus d'eux. La marche était facile sur cette neige durcie où s'étaient figées de grandes rides parallèles comme sur de la crème de lait. Et la pente n'était pas trop forte. Ce n'était plus que cette souple courbe des sommets abandonnant les abîmes pour aller s'appuyer contre le ciel. Là-haut, le soleil marcha doucement à travers cette pureté noire où l'on avait l'impression que brus-

quement allaient surgir toutes les étoiles. On voyait avancer le jour. Malgré le foulard de soie, et malgré l'absence d'ombres par la seule orientation de la lumière on voyait passer l'heure dans ce ciel exactement courbé au-dessus du névé. La lumière avait perdu cette qualité matinale qui les avait frappés à la lisière de la vieille forêt de sapins. Elle montait vers un milieu; elle avait l'air de vouloir s'équilibrer; elle éteignait peu à peu tous les ricochets de flamme qu'elle faisait jaillir de tous les plis du névé; elle aplatissait plus lourdement de moment en moment, sur la neige une force brutale mais uniformément répandue.

C'était plus grand que ce qu'ils pensaient. Ils étaient à peu près au milieu du névé. La lisière de la forêt n'était plus que comme un fil de laine bourrue, posée là-bas au bord; la falaise de Rognon s'était dressée de plus en plus haut mais elle avait encore de quoi faire, on sentait qu'elle n'avait pas encore fini de développer ses épaules glacées et de dresser ce corps de pierre dont on ne pouvait plus voir la tête quand on arriverait près de lui. Ils étaient comme deux petites fourmis noires, là au milieu. Il y avait en tout cas une bonne heure qu'ils marchaient. On ne pouvait s'en apercevoir qu'à la falaise; ailleurs, la neige appuyait toujours son même flanc pur sur le même ciel noir. Mais la falaise se dressait vraiment. Ils pouvaient voir maintenant l'ombre à ses pieds. La muraille était devenue plus rose, mais au lieu d'être tout un bloc de couleur égale, on commençait à voir des détails de rochers et cet entassement de pierres dans lequel elle se tenait debout. A un moment donné, elle renvoya un bruit. C'était un bruit. Tout seul. Et qui s'éteignit tout de suite, sans que rien change, sinon ce grandissement devant les pas, lentement, à mesure que le soleil quittait ce côté de l'est.

— Voyez, dit Marie, les forestiers faisaient leur feu là-bas.

Elle montra une tache d'ombre dans le pied de la falaise et qui ne s'effaçait pas malgré le soleil qui éclairait en plein cet endroit-là.

C'était l'entrée d'une caverne, grosse comme la tête d'une épingle noire.

— Vous verrez, dit-elle, on trouvera encore les marques de la fumée.

Mais c'était trop loin, ils voyaient à peine le noir du trou. C'est peu à peu que se dessinèrent les festons du rocher autour de l'ouverture, puis qu'elle se mit à s'élargir et à s'agrandir comme une gueule. C'était juste dans le bas de la falaise. Le névé se relevait et y arrivait. Le soleil de midi touchait maintenant toute la surface du haut rocher comme une poudre d'or accrochée aux plus petites aspérités de la pierre; les surplombs laissaient couler de longues ombres noires. A l'entrée de la caverne, un seuil doré allumait de longs reflets verts dans la glace du névé.

— Vous voyez, dit-elle, c'est bien là, ils ont laissé des traces.

On voyait tout autour de la grotte, sur le rocher blanc, les vieilles marques noires de la fumée.

— Ils allumaient du feu dans le trou et, de là-bas où j'étais je le voyais rouge comme le fond d'un gosier, puis, ça se mettait à fumer de la gueule, là, tout bonnement, avec la gueule ouverte. Oh! Je me souviens bien et je pourrais dire les jours exacts, et comment ils mettaient leurs vestes vertes sur le rocher, probablement pour les faire sécher parce qu'ils étaient montés quelquefois avec la pluie. J'étais là-bas, moi, dit-elle.

Et elle le détourna dans la direction, au delà du gouffre de Verneresse, vers une sorte de dos jaunâtre où il devait y avoir très peu de neige sur une herbe ayant pris sa couleur d'hiver. C'était plus bas, juste émergeant de la lisière haute des forêts.

— Alors, ça, c'étaient vos quartiers?

— C'étaient les pâtures du dessus.

— C'est Chênes-Rouges où vous êtes restée avec votre mère?

— Non, Chênes-Rouges est plus bas dans les bois, mais je montais là-bas dessus tous les matins.

— Vous ne restiez jamais dans la maison?

— Ah! non, sauf la nuit.

— Vous aviez beaucoup de large?

— Oh! bien, tout ce dos d'herbe que vous voyez.

— Mais je veux dire en bas, à la ferme.

— Assez, oui.

— Votre mère couchait avec vous?

— Oh! oui, des fois.

— C'est un drôle de pays, là-bas, dit-elle, on ne voit rien évidemment, sinon que ça doit être noir d'arbres.

— Oh! ajouta-t-il, et qu'il faut avoir une drôle d'idée pour y rester.

— C'est paisible, dit-elle. Oh! il faut dire que rien n'y embarrasse.

— Ça dépend, dit-il.

— Rendez-vous compte, dit-elle que ça n'a plus aucun rapport avec le pays d'en bas. Rendez-vous-en compte ici même, voyez-vous.

Le ciel donnait une parfaite impression de ténèbres habitables. Il n'y avait plus moyen de voir ce bleu qu'il avait vu du fond de la vallée, ce laiteux à peine bleuté comme les scabieuses des plaines. Il était pareil à une immense pluie de charbon suspendue et volant librement dans l'étendue, portant le soleil plat au milieu de toute sa suie farineuse. Il n'y avait plus permission de rien mais une absolue solitude exacte contre la peau, comme le flanc de neige contre le ciel noir.

Ils approchaient. Ils étaient déjà dominés par la voûte de la caverne. La falaise de Rognon se perdait dans la hauteur, à la rencontre d'un soleil pâle et tout éclaté, comme une botte de paille défaite. Le bruit des pas sur la glace claquait contre la muraille. La grotte n'était pas très profonde. Elle dominait un peu le névé dont la fente avait dû se relever pour venir se raccorder au pied de la roche droite, dans les éboulis. Elle s'ouvrait comme ça, presque à la hauteur de la tête de Saint-Jean. Il marchait lentement le long de cette pente de névé un peu plus raide, en profitant des rides de la glace, et quelquefois il fallait s'aider avec la main. Mais relevant la tête, Saint-Jean vit le fond de la caverne. Elle pouvait avoir tout au plus dix mètres de profondeur, étant presque plus haute et plus large que profonde. Elle avait bien l'air d'une bouche en train de parler, ou bien de pousser un cri déjà parti depuis longtemps, et maintenant tout est silence, mais la bouche est restée ouverte.

Tout de suite avant le seuil, il y avait un petit éboulis presque sans neige, avec seulement un ciment de glace qui le bâtissait solidement. En montant là dedans, on abandonnait tout d'un coup cette sonorité sourde du névé qui frémissait tou-

jours un peu sous les pieds, on abandonnait tous ces reflets dans la glace, les algues du soleil flottantes comme si elles étaient dans l'eau, et on était tout de suite accroché à cette muraille de Rognon, quoique ce soient seulement les débris de cette muraille, et qu'il n'y ait comme ça à monter que trois ou quatre mètres, pas trop raides, mais on sentait tout de suite le tranchant de cette énorme masse de pierre enfoncée droit dans le ciel. C'était vraiment tout d'un coup comme quelque chose d'héroïque, avec le souffle coupé, comme si on sautait d'une vie dans l'autre, pendant qu'on voyait tout le champ vertical de ce corps, courageusement debout dans le ciel noir et tout poudré d'un soleil qui jaillissait en jets de flèches de la moindre arête de pierre. La caverne était comme une maison. Dès que son toit s'était avancé au-dessus de la tête de Saint-Jean et de Marie.

— On dirait qu'ils viennent juste de partir.

JEAN GIONO

(A suivre.)

EN VAGUE D'ASSAUT
LE 18 JUILLET 1918

Le 27 mai 1918, la 7e armée allemande, Von Boëhm, et la 1re armée, Von Below, enfonçaient la partie du front français jalonnée par Coucy-le-Château, l'Ailette, Craonne, Berry-au-Bac, le fort de Brimont. Au long de soixante kilomètres, trente-cinq divisions ennemies déferlaient sur notre 6e armée. En face de Laon, deux de nos divisions, la 21e et la 22e avaient au-devant d'elles, la première, six divisions allemandes, la deuxième, dix !

Le 1er juin, l'attaque à l'est était brisée contre les lignes de défense de Reims, ne laissant à l'ennemi qu'un gain insignifiant.

A l'ouest, au contraire, l'ennemi avait atteint, au point extrême de sa progression, une cinquantaine de kilomètres en profondeur. Son action offensive se poursuivit plusieurs jours ; violente, mais décousue, au sud-ouest de Soissons d'abord, puis, en avant de la forêt de Villers-Cotterets, sur le front Saint-Pierre-Aigle, Vertefeuille, Longpont, Corcy.

Cependant, la 10e armée (Maistre) se formait entre la 3e et les débris de la 6e, aux lisières de la forêt de Villers-Cotterets.

Le 16 juin, Mangin prenait le commandement de la 10e armée. Il entreprenait une série d'opérations locales pour améliorer ses positions de départ, en vue de la contre-offensive fixée pour le milieu de juillet.

C'est ainsi qu'à l'est de Cœuvres, le 28 juin, l'ennemi laissait entre nos mains, avec la position convoitée, mille trois cents

prisonniers. Le 8 juillet, on lui prenait encore quatre cents combattants à Chevigny et Vertefeuille.

Le 10, on reprenait Corcy, le 15, le bois des Juifs, dont nous avons raconté l'épisode. Les Allemands, hypnotisés par la préparation de leur propre offensive sur Reims-Château-Thierry, accordèrent peu d'attention à ces réactions locales, ce qui nous laissa l'entier bénéfice de la surprise.

Le 18 juillet, la 10e armée, appuyée par la 6e, prenait à revers les divisions allemandes engagées depuis le 15 entre Château-Thierry et Reims.

A quatre heures trente-cinq, heure prescrite, une formidable canonnade éclatait sur le front des 10e et 6e armées, de l'Aisne à la Marne. A cinq heures, elle se prolongeait sur le front des 9e et 5e armées.

La ligne battue par plusieurs milliers de bouches à feu, plus de mille deux cents batteries, s'étendait sur cent vingt kilomètres. A la 10e armée, quatre cent soixante-dix batteries, dont deux cent trente d'artillerie lourde, étaient entrées en action. Quarante escadrilles survolaient la bataille, neuf compagnies de chars légers, soixante batteries de chars moyens, au total trois cent soixante-quinze chars, entraient dans les lignes allemandes.

Précédées d'un barrage roulant, dix divisions d'infanterie s'élançaient en première vague, six les suivaient.

A dix heures, nos régiments atteignaient Chaudun, Vierzy, Villers-Helon, à cinq kilomètres de leur point de départ, et, plus au sud, le Buisson de Hautwison et le Buisson de Cresnes.

En fin de journée, les troupes françaises avaient fait douze mille prisonniers, dont dix mille pour le compte de la 10e armée. Plusieurs centaines de canons restaient entre nos mains. Nous avions occupé le plateau de Chaudun, dépassé largement Villers-Helon, les bois de Hautwison et de Cresnes.

La 6e armée arrivait en face de Neuilly-Saint-Front, Courchamp, Torcy, Belleau.

Nous ne prétendons pas retracer les phases de cette bataille menée par deux de nos armées.

Ce sont nos impressions de modeste fantassin de première ligne, au 30e corps, 10e armée, que nous avons essayé de noter dans les pages qui vont suivre.

*
* *

Le soir du 17 juillet tombait lentement sur la forêt de Retz-Villers-Cotterets.

Les survivants du 36e bataillon de tirailleurs sénégalais avaient été rassemblés aux abords d'un de ses innombrables carrefours.

J'ai conté dans la *Revue de Paris*, du 1er septembre 1934, l'attaque du bois des Juifs par ce bataillon et les phases d'un combat qui se déroula les 15 et 16 juillet pour améliorer les positions de notre division à l'est de la forêt.

On avait relevé, le 16 au crépuscule, notre unité complètement décimée et la matinée du 17 avait été consacrée à rééquiper et à approvisionner en vivres les tirailleurs. On avait ensuite constitué une compagnie sur le pied de guerre avec les débris du bataillon. Nous étions dès lors utilisables pour la grande offensive imminente.

Sur les douze officiers qui étaient montés à l'attaque, quatre avaient été tués, cinq plus ou moins grièvement blessés et un, enfin, hypérité. Il nous restait deux lieutenants et encore, l'un d'eux, le lieutenant Talliès, fier Algérien, portait-il en écharpe un bras fortement tailladé. Il n'avait pas voulu se faire évacuer et on lui avait donné le commandement de la nouvelle compagnie. Le sous-lieutenant Ferrier prenait sous ses ordres le premier peloton constitué des 1re et 2e compagnies, devenues 1re et 2e sections, tandis que le deuxième revenait à l'adjudant Noury. Je gardais pour ma part le commandement de la 4e compagnie, devenue 4e section, grâce à l'apport d'hommes de la 1re compagnie, moins éprouvée que la nôtre. Nous étions en effet revenus vingt-sept du bois des Juifs, sur près de deux cents qui l'avions abordé à l'aube du 15 juillet.

Notre compagnie de mitrailleuses, mise à la disposition de la division, s'était éloignée. Il ne restait plus avec nous qu'une roulante, étant donné la suppression des trois quarts des bouches à nourrir : suppression qui occupait fort nos sergents-majors sous la tente, où ils mettaient la dernière main à l'état, en triple exemplaire, des tués, blessés, malades et disparus.

A travers les hautes futaies élancées comme des piliers de cathédrale, la nuit s'épaississait peu à peu. Comme une lampe de sanctuaire, le feu clignotant de la roulante brillait faiblement sous les nefs des feuillages. Les tirailleurs abandonnaient, groupe après groupe, leurs éternels jeux de cartes pour se renverser dans la mousse en rêvant. Certains bavardaient avec passion. Des Bambaras se donnaient un concert : on entendait le bruit grêle d'un violon monocorde qu'accompagnait avec alacrité le battement d'une demi-douzaine de cuillers sur des gamelles.

Parmi ces noirs rassemblés, il y avait là de tout jeunes hommes, des adolescents presque, et de vieux soldats que les fatigues de longues campagnes avaient durement marqués. Sur eux pesait encore l'horreur du combat de la veille et l'inquiétude du jour à venir. Ils savaient leur vie plus fragile que celle d'un vieillard, parce que plus menacée. Sauf chez quelques natures hautaines, exceptionnelles, leur tranquille courage était fait d'une acceptation résignée de l'aventure mystérieuse et formidable qui se jouait à des milliers de lieues de leur terre natale et peut-être aussi d'une certaine méconnaissance du danger. Mais le plus puissant motif de se bien battre, c'était de se montrer digne des sombres armoiries inscrites en profondes balafres sur les visages et qui désignaient la race de chacun d'eux. Jamais un Bambara ne perdrait la face devant un Mossi, un Yolof ou un Toucouleur, moins encore devant un N'guéré ou un Dahoméen, ces barbares de la forêt, si convaincus eux-mêmes de leur supériorité. Il y avait là les représentants de tribus autrefois séparées par des haines séculaires, mais quatre années de misères supportées côte à côte avaient apaisé les vieux antagonismes. Le bataillon n'était plus qu'une grande famille où on mourait beaucoup. Et si on évoquait avec une particulière ferveur les « petits frères » disparus, on ne regrettait pas moins tous les bons camarades de misère qu'on ne reverrait jamais plus ; ni même ces blancs brutaux et braillards ; gens souvent très frustes et qui vous traitaient de sauvages, ne pouvant comprendre les infimes nuances de l'âme noire, mais qui savaient vous témoigner une si franche amitié.

Sur une butte envahie de fougères, nous étions là nous

aussi, tous les Européens survivants. La pensée des camarades disparus la veille nous serrait les uns contre les autres. Comme à chaque relève, la vie assurée, même pour un seul jour, nous avait semblé une chose splendidement fraîche et merveilleuse. Mais déjà, nous allions remettre « cela » ; peut-être demain, peut-être cette nuit-même !...

Cependant, nous nous laissions distraire par les bavardages de Mactor Fall. Il représentait un cas unique dans l'armée noire : celui de n'être pas électeur et de faire, malgré tout, partie du cadre européen, comme caporal. Rien de commun avec nos honnêtes tirailleurs ! C'était un grand Yolof, tout à fait « affranchi », car il avait traîné cinq ans à Paris. Il était d'un noir intense, avec des yeux aux nuances changeantes, un nez d'aigle, des lèvres fines. Nous étions bien obligés de convenir de ses aptitudes séductrices, car ses bonnes fortunes étaient aussi nombreuses qu'évidentes. Il partait en permission de détente, débraillé, mal vêtu et il en revenait avec des bottes d'aviateur, des musettes de luxe, des pièces d'or. Les louis étaient revendus avec prime, les bottes et le reste bazardé en cinq secs, car Mactor Fall, autant que l'élégance du marlou, méprisait celle du soldat d'opérette.

Ses débuts à Paris avaient été pittoresques : il avait exercé des professions officielles : entraîneur de boxe, réclame du Lion Noir ou autres produits de même teinte, qui cachaient une activité beaucoup moins avouable. Mactor Fall évoqua pour nous une émouvante tranche de vie :

— Une nuit que je traînais le ventre creux, rue Fontaine, une espèce d'Anglais est sorti d'un petit bar et m'a dit : « Tu » vois le mec, là devant une menthe, à l'intérieur du bistrot. » Quand il sortira, tu fonceras dessus et tu le sonneras. » Je t'attends à cinquante pas. Il y aura vingt francs pour toi ! »

» L'homme est sorti. J'étais pas solide, je venais de passer par une semaine de famine, mais, tout de même, j'avais affaire à un as. En deux secondes, j'étais dans le ruisseau, les bras en croix, — doublement assommé par mon type et par la bordure du trottoir. L'Anglais aux vingt balles s'était trissé comme un péteux.

» Je me réveille peu à peu, et, tout d'un coup, j'entends des

pas qui sonnent sur le pavé gelé. J'ouvre les yeux, c'était une paire de flics, pas pressés, bien peinards.

» Allons que je me dis, je vais coucher au poste et profiter peut-être d'un reste de soupe chaude.

» Les agents s'arrêtent, et voilà un de ces ballots qui déclare :

» — Un pauvre bamboula qui est doublement noir.

» — Ça me ferait deuil — qui répond l'autre — d'emboîter » ce malheureux !

» Voilà mes gaillards qui se débinent, roides comme la justice, en se félicitant l'un l'autre de leur bon cœur. Je me relève, les oreilles sonnantes... »

Mais nous ne sûmes jamais la suite de l'aventure de Mactor Fall :

Un tirailleur a surgi au milieu de notre cercle et me tend un papier. Je lis à voix haute :

« Rassemblement des chefs de section, caporaux et gradés indigènes au P. C. du commandant de compagnie. »

— Allons, debout les copains !

Talliès va de long en large devant sa tente. L'écharpe blanche de son bras blessé se détache dans l'ombre sur son torse puissant. Le képi légèrement bahuté sur la nuque, il nous accueille avec de mâles paroles :

— Eh bien les amis, c'est demain, au petit jour, qu'on s'explique à nouveau. On n'aura pas eu le temps de refaire sa bosse[1]. Heureusement, cela ne sera pas cette fois un de ces sales petits casse-gueules, où deux pauvres compagnies se font amocher en long et en travers et prennent pour elles seules toute l'artillerie de la division d'en face !

» Toute l'armée fonce. Pour la division, direction Oulchy-le-Château — Grand-Rosoy. Consigne : marcher de l'avant, en restant en liaison avec le régiment qui attaquera à notre gauche, sans s'occuper de ceux qui restent fixés par les feux de l'ennemi. Ne pas s'attarder à réduire les nids de résistance. Le régiment de gauche, 2e mixte, nous fixera l'arrêt sur le premier objectif. Nous partirons du camp en colonne d'escouade, par un. Vu l'obscurité, il y aura une main courante en fil de fer tendue jusqu'aux premières lignes.

1. Ancien méhariste, Talliès faisait allusion aux chameaux qui doivent se refaire au pâturage une bosse de graisse après les fatigues d'une poursuite.

» Je donnerai en cours de route le dispositif d'attaque.

» Allez dire aux tirailleurs d'aller mettre un peu d'ordre dans leur pagaye, de façon à pouvoir se rassembler rapidement après le réveil.

» Réveil : deux heures ; départ : deux heures dix.

» C'est bien compris? Tout le monde bien compris? — insista Talliès en se tournant vers les indigènes.

— Eh bien N'Diaye-Diaye : y a bon comme ça?

— Y a pas bon, y a bon quand même — répondit le Yolof, manière résignée de conclure : « Pourquoi me questionnes-tu? on est bien obligé d'y aller ! »

— Et toi Amadou Yacouma?

Amadou Yacouma était un petit chef guerma, race orgueilleuse entre toutes de ses vertus guerrières. Il avait perdu, à Verdun et en Argonne, deux de ses « petits frères » et le clan guerma était réduit aujourd'hui, dans sa compagnie, à deux unités : Nouhoun Kaouri et lui-même. A Douaumont, une balle lui était entrée près du nez pour ressortir vers la nuque. Il était plein d'une amère et fière clairvoyance sur les dangers qui l'attendaient à l'aube. Il répondit simplement :

— Guerma jamais lui connaît peur, mon lieutenant, toujours content, « en avant la baïonnette ! »

L'obscurité était presque complète. Cependant je sentis sur nous le regard satisfait de Talliès :

— Eh bien, espérons que le bataillon ne reviendra pas cette fois réduit à une escouade. A chacun bonne chance, je veux dire bonne blessure. Allez vous reposer.

Il se tut ; j'éprouvai une émotion à penser que lui-même la tenait, la bonne blessure, et qu'il ne s'était pas fait évacuer.

Familièrement, Loyé Seri, le vieux sergent Malinké, exprima notre pensée muette :

— Tu l'as toi, mon lieutenant, la bonne blessure. Pourquoi toi pas parti? Ton femme, ton pitit pourtant bien contents !

— Que veux-tu, je suis fait comme ça. Il faut dire encore que j'aimerai voir ce qui va se passer demain. On a connu trop de sales petites attaques pour ne pas désirer voir enfin le grand coup de balai.

Nous nous retirâmes, le sang battant nos tempes. Avec

quelques mots simples, ce guerrier né nous avait électrisés. Quelqu'un dit à côté de moi :

— Un tuyau : il paraît que le bombardement de tantôt servait à couvrir à distance le bruit de l'arrivée des chars d'assaut.

J'avais déniché une petite sape humide, zézéyante de moustiques, garnie de feuilles mortes : j'allai m'y étendre, en attendant le départ. Je sombrai dans le sommeil, mais fus aussitôt la proie des mauvais rêves que me valaient mes nerfs usés : arrivées grondantes de projectiles, fusillades déchirantes, impressions de condamné à mort à son dernier matin. Je me rendis vaguement compte qu'un violent orage secouait l'immense futaie.

Une voix de tirailleur a murmuré au dehors : « Debout sergent. »

Je me redresse : ordre absolu de n'allumer aucune bougie. Mon fusil, mon équipement, mes musettes qui m'ont servi d'oreiller, sont là. Je n'ai qu'à sortir.

Les tirailleurs sont presque prêts. Les sections se forment sous les ordres des caporaux, vagues ombres chuchotantes, impérieuses. L'orage s'apaise, mais la forêt est encore ruisselante. Talliès passe, silhouette massive, cerclé de ses musettes et de son bidon, le bras toujours en sautoir, un parabellum allemand à la ceinture :

— Nous n'avons toujours pas touché de cartouches. C'est idiot, mais pas incompréhensible dans ce bataillon de purées. Enfin, on s'en passera. Avec deux grenades O. F. et vingt balles par homme, on fait quand même son boulot. L'armement des F. M. est au complet? nous partons...

Devant moi, un piétinement se fait déjà entendre. J'ai pris la tête de ma section. Dans la profondeur de la nuit, un innombrable martèlement sourd de lourds souliers, qui se rapproche, des hennissements de mulets pour ainsi dire miaulés, que sanctionne une dégelée de coups de trique, une voix basse, grondante, furieuse. « Silence, tas de salauds ! ». C'est un régiment qui, comme nous, monte en ligne, suivi de son train de munitions.

Nous marchons un moment côte à côte à trente mètres, puis, halte brusque. Un ordre passe : « Colonne par un, empoignez le fil de fer ! »

Nous nous ébranlons à nouveau. J'ai repris la tête de ma section et en avant. Me voici contre la main courante de métal. Je m'avance, la laissant coulisser dans mes doigts. A la queue leu leu, mes quarante hommes en font autant, laissant échapper de sourdes exclamations; des claquements de langue, profondément approbateurs sur cette nouvelle « manière blancs ». Ah ces peaux pâles! elles en inventent tous les jours!

— Chaque bataillon, lui y en a gagné fil de fer même chose? — me demande Amadou Yacouma.

— Même chose!

— Général y a bon tête! — s'exclame Yacouma pénétré.

Devant nous, avec une précision lente et obstinée, une pièce allemande posait sur quelque batterie repérée ses lourds obus de 210. Nous approchâmes de la zone battue, jusqu'à entendre des éclats frapper les arbres, puis nous retrouvâmes la tranquillité.

Nous avancions à bonne allure depuis une heure quand un ordre passa : « Halte sur place, les gradés à moi! »

— Voilà, — dit Talliès. — Nous allons déboucher à quatre heures tapant sur Corcy : vieille connaissance! Vous franchirez le petit pont de la Savière en vitesse, avec vos sections.

« Si les mitrailleurs donnent, ce qui est probable, tous à l'eau, sans pagaye. Je compte sur vous pour garder une formation de combat potable et pour veiller au silence le plus absolu. Le pont passé, je pique à droite, en colonne d'escouade, le long du marais avec la 1re et la 2e sections et fais à gauche, gauche, face à l'ennemi, l'homme de tête de la 1re ayant fait cent mètres. Les 3e et 4e sections, le pont traversé, font à gauche au pas de gymnastique jusqu'à cent mètres aussi, puis à droite, droite, face aux Boches. Toute la compagnie partira en avant au premier coup du barrage roulant.

— La surprise doit être complète...

— En principe! — grommela Aberkorn.

— Je te dis qu'elle sera complète, vieux râleur. Les hommes du 167, dont les Boches ne se méfient pas, tiennent les lignes et doivent attaquer en première vague. Nous les dépassons ensuite... Jusqu'à présent, tout va bien, écoutez ce calme! Allons, partons!

Dans la nuit tiède, la pièce allemande s'était tue, un silence immense nous écrasait.

Seuls, comme des coups d'épingle, des Lebels lointains crevèrent le néant...

Insensiblement, l'aube se mit à blanchir ; déjà nous avancions sans crainte de nous perdre, en lâchant la main courante de fil de fer. Je sentais une impatience folle m'envahir, car si nous débouchions sur Corcy dans la clarté naissante, les guetteurs ennemis ne manqueraient pas de nous apercevoir. Pourquoi n'être pas partis plus tôt !

— Nous allons déguster, vieux frère ! — dit Vincent, en écho à mes inquiétudes.

Soudain, la forêt cessa. Ce fut la plongée dans la tranchée du chemin de fer, les murs croulants de Corcy où des charpentes calcinées fumaient. Notre file galopait, maladroite, trébuchante, parmi ces choses ruinées. Nous nous sentions faibles et nus, pleins d'un désir fou d'immatérialité devant ces rafales de balles qui allaient nous trouer.

En face, pesait le silence écrasant qui allait éclater en cataclysme...

Miracle stupéfiant... notre première section franchit le pont... rien... la seconde suit... rien encore...

Subite, immense, démesurée dans l'espace, une clameur de titans jaillit. Une canonnade si furieusement dense, que le pullulement des départs semblait le déroulement ininterrompu de colossales bandes de mitrailleuses. Nous apprîmes plus tard que douze cents batteries nous avaient servi ce concert, au long de cent kilomètres de front.

En un éclair, l'artillerie allemande s'écroula hurlante, sur Corcy, derrière notre dos, soulevant un brouillard rougi de brique pilée. Des entonnoirs subits s'ouvrirent dans la vase du marais. Mais le vacarme des pièces françaises était d'une telle véhémence que nous entendions à peine les ruptures des obus ennemis.

Ruée folle... la 4e section avait presque franchi le pont quand une nappe de balles tomba sur celui-ci, suscitant d'affreux trébuchements, des jurons, des râles, de pitoyables plaintes. Ce fut alors la fuite éperdue en avant, en colonne, le long du marais, parallèlement aux pentes à conquérir.

La 3e section qui me suivait fit face à droite : je commandai la même opération à la mienne et, reins meurtris, oreilles douloureuses, cœur déchaîné, nous gravîmes les pentes boisées dont le 167e R. I. occupait tout juste la base, il y avait quelques secondes à peine.

Pour rassurer les Boches, on avait laissé en ligne, depuis quarante-cinq jours, le 167e, réduit à quarante hommes par compagnie. Ils savaient que ce régiment avait été décimé en les arrêtant aux abords de la forêt. Le maintien en première ligne de divisions squelettiques, rassurantes par leur manque apparent de capacité offensive, avait endormi leur méfiance, tandis que les futaies profondes se bourraient de troupes de choc.

Et, à l'aube de ce 18 juillet, on avait demandé à ce pauvre 167e un ultime sacrifice, celui de démarrer en première vague, pour ne pas attirer l'attention de ceux d'en face par une agitation de dernière heure intempestive.

Donc, le 167e, devant nous était parti. Nous dépassâmes ses humbles terriers, où, parmi des débris, une cigarette fumait encore. Je franchis un mort au visage verdi et tombai sur deux fantassins collés au sol sous un arbre couché, comme deux lapins affolés au cours d'une battue. On sentait que ce mort leur avait fauché les jambes. Mactor Fall, l'apache noir, qui me précédait à grandes foulées, s'arrêta, penché sur les deux hommes. J'entendis hurler des mots, hachés par le fracas...

— Frangins... pétoche !

Je m'étais arrêté un instant, attendant que mes tirailleurs puissent s'aligner, car je voyais des retardataires s'essouffler derrière moi.

Un des fantassins leva vers nous une curieuse petite trogne ronde, à moustaches provocantes, et aboya :

— Armée Clemenceau !

— Il a une gueule marrante, le frère ! — me cria Mactor Fall. — Qu'est-ce qu'il dit ?

— Nous sommes des récupérés d'usine, — hurla le bonhomme, — notre place n'est pas ici !

J'avais souvent entendu Mactor Fall proclamer que « les mecs qui ont la framboise, c'est pas leur faute, qu'il faut avoir les idées larges, etc. », mais là, il rugit :

— C'est bien ça ! Monsieur gagnait des vingt francs par jour à se les rouler, pendant que moi je me fais amocher pour cinquante centimes ! Il voudrait continuer ! Communiste individuel... je te dénoncerai à ton Cachin ! Ça se croit immortel ; un genre d'académicien. Quoi ! allez, debout les apprentis-cadavres !

D'un geste brusque, il les releva par leurs bretelles. Un obus passa avec un rauque soupir pour éclater cinquante mètres derrière nous.

— Tu vois bien que l'endroit est malsain. C'est pour ton bien que je te cause !

Cette ridicule petite scène n'avait pas duré vingt secondes. Nous repartîmes avec nos deux nouvelles recrues. Nous fûmes sur le plateau : la canonnade française semblait nous y avoir porté, telle était l'allégresse qu'elle soulevait en nous. Nous sautâmes, sans nous attarder, la tranchée de première ligne ennemie. C'est à peine si j'accordai un regard à son pittoresque désordre, car nos yeux furent alors emplis d'un spectacle inouï.

Devant nous, à trois cents mètres, tombait une herse d'éclatements. Chaque obus suscitait un bloc massif de fumées qui se fondaient en une immense houle rampante et blanchâtre. Nous allions donc avancer, masqués par ce barrage de projectiles fumigènes. Se ruant follement vers nos arrières, comme une compagnie de sangliers traqués, un groupe de prisonniers nous dépassa avec de subites détentes des bras vers le ciel et fonça dans le taillis.

Brusquement, l'angoisse du départ se trouva balayée. Nous avançâmes en ligne à travers une prairie semée de fleurs. Adieu, le royaume désolé des entonnoirs pleins de senteurs véhémentes et funèbres et ses haillons humains pourrissant dans les fils de fer ! Il nous semblait que nous faisions une promenade sans risques excessifs. A l'extrême droite de ma section, une balle cueillit la vie d'un homme si doucement qu'on eût dit qu'il s'agenouillait pour se reposer.

Nous atteignîmes un bouquet de bouleaux, frissonnant à la caresse de l'aube. Il y avait là, couché sur un ruissellement rouge, un Allemand sans visage et deux blessés Français ; l'un immobile, impressionnant de pâleur, l'autre, posément occupé

à défaire sa molletière saignante. A la lisière de ce groupe d'arbres, une dizaine de fantassins du 167e se tenaient couchés, leur arme à côté d'eux.

— Devant nous, c'est la débandade, — cria un sergent — mais dans le bois à droite, c'est toujours plein de Boches. Vos types qui s'y trouvent vont trinquer. Notre Xe bataillon aussi. Méfiez-vous des coups qui peuvent venir de par là !

— Et alors, vous n'avancez plus?

— Paraît que c'est là que vous devez nous dépasser ! Respect à la consigne ! On en a marre d'ailleurs !

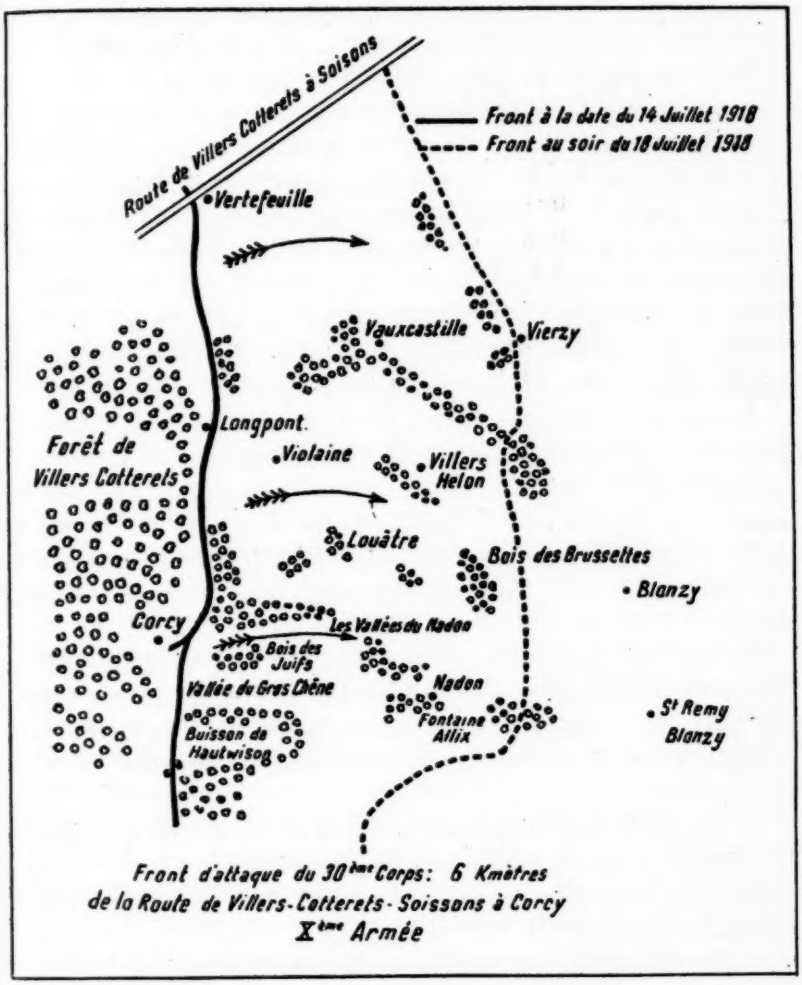
Mes regards errèrent sur les hommes, sur leurs faces ravagées de fatigue, leurs joues balafrées de rigoles de sueur séchée, sur leurs mains noircies. Toute l'immense misère de l'humble infanterie rassemblée sur ces dix soldats épuisés par quarante jours de ligne ! Je me redressai, imité par mes tirailleurs. Nous repartîmes. « Bonne chance, Blanchette ! » cria un loustic au noir qui s'était allongé une seconde à côté de lui. « Adieu, figure de machine agricole » riposta Mactor Fall, à qui on ne demandait rien.

A ma gauche, je vis onduler dans la fumée les longues rangées d'un bataillon déployé en formation d'assaut ; hommes à dix pas. L'extrême droite de la 3e section, section Aberkorn, progressait parallèlement à un bois, tout contre sa lisière. Notre artillerie avait beau avoir haché ces fourrés, il me semblait miraculeux d'avancer ainsi sans être salués d'aucune rafale.

A la bordure d'un champ de blé, je tombai sur une mitrailleuse légère, culbutée. A côté d'elle, un blessé allemand se soulevait sur ses poings roidis. Il me tendit un bras en criant lamentablement. Au même instant, une sèche fusillade éclata sous bois, des grenades aboyèrent ; une suite de hurlements sauvages courut au travers des taillis. Ma section s'allongea dans les blés comme un seul homme, mais nous avions eu tort de nous émouvoir, car ces ennemis invisibles ne pensaient pas encore à nous.

Je repris la progression. Nous collions de si près le barrage que des parcelles fumigènes volaient à nous frôler. Par instants, sur ma gauche, j'entendais, parmi les grandes orgues de la canonnade, de brèves rafales d'armes automatiques.

Un jeune aspirant bondit soudain à mes côtés. Il me cria qu'il appartenait au bataillon de réserve qui nous suivait et que son capitaine l'avait détaché en avant pour suivre



les événements. Il m'apprit que toutes les vagues d'assaut que je voyais progresser à ma gauche appartenaient, comme sa propre unité, au 2e Mixte-Zouaves : Tirailleurs Algériens. Ce bouillant jouvenceau me fut une compagnie agréable, le temps de franchir deux cents mètres. Il s'affaissa soudain avec une

plainte douloureuse, porta la main à sa poche de pantalon, tout bouleversé d'inquiétude et en extirpa son automatique. Une balle venait de s'incruster dans la crosse, entre les cartouches du chargeur.

Quelle veine ! — cria-t-il. — Mais ça me lance comme si j'avais reçu un coup de pied. Essayons de continuer ! »

Il se leva et je le laissai boitiller derrière moi.

Les compagnies du 2e Mixte atteignaient les premières maisons de Louâtre quand les mitrailleuses allemandes soudain se réveillèrent. Apre et terrifiant concert que semblait émettre chaque repli de terrain, chaque buisson noyé dans l'écume errante des feux de nos 75, argentés par les rayons du matin. Brusquement, le plateau sembla se vider d'hommes. Les tirailleurs se couchaient par rangées dans les blés et les avoines hautes. Je vis des galopades brusques, des progressions à quatre pattes, des jambes fauchées en pleine course.

Autour de nous, des balles piochèrent rageusement le sol. Nous nous mîmes à bondir, pourchassés par un tir dense qui claquait sur les pierres. Nous nous jetâmes dans un chemin creux ; un tirailleur cria qu'une balle venait de lui casser le pied. Nous étions pris en enfilade. Nous jaillîmes à nouveau en avant, haletants. Une imperceptible dépression du sol nous sauva.

Je respirais à grands coups, couché dans de hauts blés. Une rivière de balles semblait couler au-dessus de nos têtes. Un tout jeune soldat du 2e Mixte, court, noiraud, tout en mollets, se jeta à mes côtés, son sac de pourvoyeur de F. M. à la main.

— Capou de Bon Dieu ! plutôt que d'avancer d'un pas, je me la minge ! — hurla cet enfant de Marseille.

Derrière mon dos retentit un réconfortant accent picard : c'était le tireur F. M.

— On vo s'avincher sur les coudes, en père peinard.

— Et boire une tiote boutelle, sous la trelle, à l'ombre du solel... Sacré D'siré — ricana l'habitué du vieux Port.

C'était le Picard qui avait raison. Je criai à Nouhoum Kaouri :

— En avant sur les coudes, fais passer !

Nous sillonnâmes le blé comme des lézards, dans cette posi-

tion que nous avions si souvent pratiquée en pestant à l'exercice.

— Vingt diou ! je suis touché ! — cria le fusilier mitrailleur. — Sergent, viens vir !

Une balle lui avait labouré une fesse et cela saignait fort.

— Courage, vieux, vois le bel entonnoir !

Je l'aidai à s'y traîner. Les coudes nous faisaient mal. Nous restâmes là un instant à souffler. Sur Villers-Helon et ses abords, une meute de nos fusants enfla ses abois rauques. Des rafales de fusils-mitrailleurs remplissaient l'étendue de leur innombrable cadence. Parfois elle s'exaspérait et parfois elle semblait expirer, pour ressusciter de plus belle, comme stimulée par la brutale alacrité d'une mitrailleuse...

Il nous parut soudain que cette débauche monstrueuse d'armes automatiques cessait comme une douche qu'on ferme. Un vacarme de grenades éclata sous les couverts, à ma droite. Des jurons, des cris durs fusèrent : bambaras, allemands, français, mêlés.

— Ça s'explique sous les ombrages, — cria mon blessé. — Sacrés Fritz ! Y a aussi trop longtemps qu'ils regardaient la feuille à l'envers !

Le brave type qui, pâle de souffrance, voulait encore blaguer !

Je me redressai avec toute la ligne de mes tirailleurs et comptai les vides. Le spectacle qui s'offrait à mes yeux était une si grandiose vision d'épopée que je me sentis cruellement insensible à nos pertes, aux amitiés à jamais mortes !

Les lignes innombrables des unités du 2e Mixte progressaient dans la campagne. Leur front était toujours enveloppé d'une brume mouvante de fumées blanches que balayaient par instants de gros éclatements noirs. Par place, palpitaient des éclairs de shrapnells, lançant leurs sinistres miaulements.

Au plus épais du barrage fumigène surgit tout à coup comme une ligne de poteaux en marche. Nous reconnûmes qu'une foule allemande se précipitait à notre rencontre, les bras en l'air. Ces hommes arrivaient, titubants, hagards, souillés de terre et de sang, implorants. L'un eut un hurlement d'agonie en se voyant face à face avec des noirs. Nous laissâmes leur troupeau galopant nous dépasser et rouler vers l'arrière.

Cependant, en avant de nos troupes marchaient des groupes de patrouilleurs, antennes lancées aux intervalles prescrits. Derrière suivaient les sections en ligne, homme à dix pas. Me retournant, j'apercevais des compagnies de réserve, parsemant le bled en petites colonnes d'escouade.

Quand un homme tombait, mort ou blessé, je voyais son camarade de combat se pencher sur lui, prendre son fusil, mettre baïonnette au canon et planter l'arme la crosse en l'air. Ainsi, la victime serait rapidement repérée, même dans les blés, par les groupes de brancardiers qui nous suivaient.

Nous fûmes sur la ligne de soutien que venait de hacher notre artillerie. Ces éléments de tranchées, situés au long d'un talus de chemin, en des points cotés, avaient été facilement repérés et anéantis. Sur toute cette étendue piochée par nos obus, des morts intacts ou déchiquetés s'étalaient, parmi des vagissements de blessés, dans un sauvage désordre de sacs, de bidons, de capotes et de couvertures en lambeaux. Des mitrailleuses, un mortier gisaient, hors d'usage.

A cinquante mètres de là, un bel officier était allongé, raide, sur la poitrine. Ses bras semblaient tendre aux arrivants une jumelle et un parabellum. A quelques pas, on apercevait le petit entonnoir du 75 qui l'avait frappé en pleine course, alors que, surpris par l'artillerie dans sa sape, il allait rejoindre ses hommes. De belles bagues garnissaient ses mains fines et blanches.

— Sergent, bizous comme ça y en a trop zoli ! — murmura Amadou Yacouma.

Mais, je l'ai déjà dit, personne n'était moins pillard que nos noirs. Il ne lui vint pas une seconde à l'esprit le désir de dépouiller ces doigts raidis. D'autres s'en chargeraient.

J'arrivai avec Aberkorn au P. C. de l'officier.

Nous descendîmes des gradins de terre et nous fûmes dans une petite pièce obscure où j'allumai une bougie.

— Cristi ! on dirait qu'il sèche des peaux de lion là-dedans ! — déclara Aberkorn en promenant ses narines aux quatre coins du réduit, d'un air dégoûté. Puis, parcouru d'impressions contradictoires, il ajouta : — Oui ! y a pas d'erreur, ça sent le petit lapin !

« Bien sûr ! me dis-je, il a un verre dans le nez ! » Mon

attention fut, à l'instant, captivée par un lot de chemises qui garnissait une cantine ouverte. J'en pris deux et sortis à l'air libre. Elles étaient d'une blancheur immaculée et portaient d'ailleurs la marque d'une fabrique française. Je les mis avec bonheur dans ma musette, car le linge que me fournissait l'intendance était peu agréable à porter l'été et manifestait un impérieux besoin d'être renouvelé.

Derrière moi, Aberkorn, que je voyais depuis quelque temps donner des signes certains d'excitation, jaillit de la sape en poussant des exclamations de triomphe. Stupéfait, je constatai qu'il tenait d'une main une bouteille de Pernod, liqueur rarissime, puisque depuis trois ans la fabrication en était interdite. Au bout de l'autre bras, il brandissait un minuscule griffon, petite âme orpheline dans du poil, et coulait sur l'animal un regard affectueux.

Il se mit à chanter sur l'air de *Ils sont dans les vignes les moineaux*.

J'éprouvai la certitude qu'Aberkorn ne s'était pas lavé les pieds avec la gniaule distribuée hier soir. Mais il paraissait solide et extra-lucide, c'était le principal.

Sur la gauche, les vagues du 2e Mixte déferlaient sur le bois des Brussettes, le submergeaient. Je franchis la corne d'un boqueteau. A droite, par delà la section, il y avait comme un trou de silence et le vide s'étalait : pas un homme de chez nous. Où étaient nos deux premières sections, — les unités du 167e ? Sans doute, les troupes engagées dans les îlots d'arbres, les bois, les fourrés qui jalonnaient ce secteur y avaient rencontré des résistances sérieuses. Mais par delà cet espace silencieux, on sentait que la bataille progressait à toute allure.

Comme l'ordre reçu était de poursuivre quand on trouverait la voie libre, sans tenir compte des difficultés des groupes voisins bloqués par l'ennemi, nous continuâmes notre chemin, Aberkorn et moi. Nous obliquâmes à droite fortement, tout en conservant la liaison à vue avec le 2e Mixte.

Enfin, Danet, un caporal européen de notre 2e section, sortit avec deux tirailleurs d'une traînée d'aubépines. Il rayonnait : il me tendit une boîte de magnifiques cigares.

— Vise ces bâtons de chaise et prends-en un !

Volubile, il me conta une histoire confuse ; le reste de la

compagnie, engagé dans les bois, était tombé sur des paquets d'Allemands. Les uns avaient fui comme des lapins, d'autres les avaient contre-attaqués à coups de fusils, de revolvers et de grenades. Talliès avait été tué, l'adjudant-chef avait subi le même sort. Les Boches s'étaient retirés par les ravins du Gros-Chêne, emmenant l'adjudant Rollet, blessé, et une dizaine de tirailleurs.

Derrière nous, des coups de feu éclataient encore par instants. Cette zone n'était donc pas entièrement occupée?

Nous étions une cinquantaine en réunissant la section d'Aberkorn et la mienne. Nous fîmes mettre les hommes en ligne à dix pas, de façon à nous étendre le plus possible sur la droite, et, sans quitter la liaison à vue avec la gauche, nous avançâmes au travers d'une friche mollement ondulée.

Tout à coup, dans les fumées qui raccourcissaient notre horizon, nous vîmes palpiter une série de flammes courtes, à une distance de quelques cents mètres.

— Qu'est-ce que ce machin-là? — me cria Aberkorn — toujours empêtré de son chien.

— Notre artillerie qui tape sur quelque chose de louche, — hasardai-je — avançons toujours!

Les flammes continuaient à s'allumer brièvement, en grondant dans le brouillard, au pied d'une butte que l'on devinait vaguement. De confuses silhouettes se mirent à s'agiter. Autour de nous, des balles claquèrent. Saisis, mes tirailleurs s'étaient brusquement affalés dans l'herbe et je n'avais pas été le dernier à adopter cette position de sécurité.

— En avant! en avant!

Nous nous retournâmes. Un petit homme, le lorgnon de travers, la bouche en abîme sous des moustaches de janissaire, se précipitait. A quelques pas derrière lui, suivait un jeune guerrier imberbe. Haletant, suffocant, le court personnage braqua son pistolet comme une lance d'arrosage sur toute notre ligne et vociféra :

— En avant, nom de bleu! et le premier qui se couche je le brûle!

Il reprit son souffle :

— Il faut tous les faire prisonniers : il ne faut pas en rater un!

Les paroles de ce bref tyran moustachu avaient quelque chose de vivifiant. Je me levai d'un bond. L'homme était près de moi. A sa manche, brillaient quatre galons d'or. A son col, l'insigne du 167e. Le jouvenceau qui suivait était un caporal-fourrier. Comment ce chef de bataillon se trouvait-il aventuré en patrouille d'avant-garde, dans une unité étrangère à la sienne, alors que sa place normale était en arrière avec sa liaison, pour commander ses compagnies? La guerre de mouvement offre de ces surprises[1] !

Nous partîmes au pas accéléré. Une balle tinta sur mon casque. Malgré moi, je me jetai une seconde à terre. Touchés, des hommes s'arrêtèrent. A mes côtés, le petit commandant soufflait comme forge, braillant par intervalles :

— Hardi les gars ! hardi Sénégal ! il faut les coincer tous !

Une masse de fer laboura la terre. Une explosion nous abasourdit. Nous comprîmes alors que ce qu'il y avait là, devant nous, c'était une batterie. Elle venait de nous envoyer un 77 de plein fouet.

A deux cents mètres, une ligne indécise de tireur à genoux se précisa. Puis des individus s'agitant en désordre, les bras en l'air.

Des tirailleurs s'étaient arrêtés essoufflés et commençaient à ouvrir un feu maladroit. Le commandant les invectiva :

— Tas de clampins ! galapiats ! en avant, nom de Dieu !

Nous galopâmes de plus belle, cinquante mètres nous séparaient. Deux ou trois noirs se mirent à hurler de triomphe, le coupe-coupe brandi.

— En avant baïonnette ! — commanda l'homme grisonnant.

Nous fûmes sur une troupe de Boches déjà déséquipés, bras levés, éperdus. Il en sortit un paquet d'un abri qui gémissaient de peur à la pensée qu'on pouvait fourrer dans leur tanière une volée de grenades.

A cinq pas, je vis soudain un grand adolescent, figure de jeune dieu casqué, lâcher sur moi son revolver. Un projectile creva ma musette. L'homme s'était dressé d'un seul saut. Furieux, je lui décochai un coup de baïonnette bien enduite

1. Bien que le 167e fût réduit à l'état squelettique, je suppose que ce brave commandant n'avait pas la mission de représenter à lui seul un bataillon, comme dans une manœuvre de cadres.

de graisse d'armes, vrai poison indien comme chacun sait. Heureusement, je ne fis que traverser sa capote sous l'aisselle. Je reculai pour dégager mon arme. Déjà, Monhoun se jetait sur ce garçon pour le travailler au coupe-coupe. L'infortuné s'était précipité sur moi. Il m'étreignait à bras le corps, criant « Pardon ! Pardon ! Pitié ! ». Bakary l'avait ceinturé à deux bras. Nouhoun dansait autour de nous, comme David devant l'arche, cherchant à frapper sans nous blesser. Je m'époumonnais : « Doucement, Nouhoun ! doucement ! laisse-le tranquille ! » tout en me dégageant de ses étreintes intempestives.

Des Allemands s'enfuyaient en grimpant le talus au pied duquel leur ouvrage était adossé. Nous nous précipitâmes à leur suite, mais ces gens n'avaient pas couru, ils n'étaient pas chargés, ils étaient lestes comme des chamois. Nous eûmes la désolation de les voir disparaître tandis que, derrière nous, le commandant criait à son fourrier :

— Note bien sur tes tablettes, petit ! Six que je viens de faire, plus quatre dans le bois, ça en fait dix : de ma main, bien entendu. Je ne parle pas du reste de la batterie qui est ici.

— Il est un peu cinglé ! — opina Aberkorn. — C'est tout de même un brave à trois poils ! N'empêche que si j'étais son colon, je le ferais faloter pour abandon de poste en présence de l'ennemi.

Le commandant prit deux de nos hommes pour évacuer notre vingtaine de prisonniers et, fier comme un coq, prit la tête de ce détachement. Le barrage roulant avait cessé depuis quelque temps déjà et un brillant paysage d'été, égayé par un radieux soleil, succédait aux brumes fantasmagoriques dans lesquelles nous avions vécu depuis le lever du jour. Nous montâmes sur le plateau. A notre droite, toujours aucune liaison et nous avions abandonné le contact avec le 2e Mixte, dont les derniers éléments se trouvaient éloignés de cent cinquante mètres.

Soudain, le spectacle qui s'offrait à nos yeux fut tel que nous restâmes immobiles à le contempler. Devant nous s'étendait une campagne immense où tonnait l'écho de notre canonnade réduisant de lointaines résistances, et, sur cette étendue, la déroute allemande s'étalait. De longues files d'hommes battaient en retraite aux abords de Billy-sur-Ourcq et de Saint-

Remy-Blanzy. Sur Chouy, des attelages cramponnés à leurs pièces démarraient au triple galop. Tout un groupe d'artillerie qui déménageait en désordre. L'orgueil de la victoire déferla dans nos poitrines.

— Dis donc on est un peu en l'air, — dis-je à Aberkorn. — Serrons sur le 2e.

Nous fîmes à gauche, et, en colonne par un, nous voilà partis sur le 2e Mixte, qui avait cessé d'avancer et commençait à creuser des masques individuels.

Revêtu d'un léger pardessus beige, un homme, jumelles et cartes en sautoir, bondit à notre rencontre :

— Qu'est-ce qui m'a foutu cette armée à la Toussaint Louverture ! Vous ne voyez donc pas qu'à vous balader sur la crête, comme sur un champ de foire, vous allez nous valoir des tirs de plein fouet. Leur artillerie est tout près !

— Ça va, ça va, — dit Aberkorn, condescendant. — Si tu veux de l'avancement, je te ferai pistonner par mon oncle, qui est balayeur à la gare de l'Est !

Ce fut tout bonnement affreux : l'homme, d'une claque retroussa sa manche de manteau, et sur son bras apparurent trois galons. La narine horizontale il hurla :

— Capitaine de L... de P..., adjoint au chef de bataillon du 2e ! Vous aurez de mes nouvelles ! En attendant, placez-vous et faites creuser des trous à vos noirs.

— De L... de P..., — répéta, très vexé, mon camarade, quand le capitaine fut parti. — Encore un gars qui s'en croit parce que ses aïeux ont été aux croisades sur un bourrin, une balade quoi ! Tandis que les miens se sont tassé tous ces sacrés bleds à pince ! Ça c'est méritant ! tu peux en croire un de la vieille légion qui sait ce que c'est que marcher la route !

A ce moment, Aberkorn eut la sensation d'une absence :

— Bonne mère, qu'est-ce que j'ai fait de mon klebs ? — gémit-il ?...

— Nous devons avoir atteint le premier objectif ? — dis-je, — les troupes s'installent sur place.

Hélas ! l'objectif était même dépassé. Nous allons voir pour quelle raison, tout à l'heure.

Tout en travaillant à mon masque, après avoir mis en place ma section, j'observai la situation. A ma gauche, aussi loin

que la vue s'étendait, j'apercevais des lignes parallèles de tirailleurs s'activant à creuser de petits abris. Derrière nous, des escouades innombrables parsemaient la campagne de leurs minces colonnes. Mulets et conducteurs égaillés par la plaine, suivaient avec vivres et munitions. Je me sentis frémir d'admiration : il me semblait contempler une manœuvre de division superbement réussie à cent kilomètres des lignes.

A hauteur de la première vague, debout et souriant, le commandant de ce magnifique régiment mixte considérait avec complaisance sa troupe. Ganté de clair, la cravache à la main, il tapotait des bottes aussi luisantes que si son cireur l'avait suivi pas à pas. Il tirait sur un énorme cigare, avec une telle radieuse aisance et les apparences d'une si complète liberté d'esprit, qu'on croyait se trouver en présence d'un élégant habitué de concours hippique arpentant un champ de courses.

Derrière nous, au bas d'un léger vallonnement, un officier allemand se soulevait par instants sur ses poings, puis retombait épuisé. Il tendait parfois un bras implorant, clamant tour à tour sa souffrance et sa colère de ne pas être plus rapidement évacué par nos brancardiers. Mais ceux-ci, que l'on voyait circuler par équipes, relevaient d'abord nos blessés. Aberkorn réclama aux tirailleurs quelques paquets de pansements et partit avec un homme pour secourir le malheureux. Je le vis lui donner à boire, puis découper une de ses bottes avec précaution, envelopper soigneusement un tibia brisé de gaze blanche... Il me dit en me rejoignant que ce gradé était un colonel.

Soudain, les patrouilles que le commandant du 2e Mixte avait lancées sur Saint-Remy-Blanzy se dressèrent dans les blés. Elles rentraient dans nos lignes au pas de course. Un petit sous-lieutenant nous cria :

— Avertissez vos hommes ; il y a dans les bois, aux abords de Saint-Remy, un fort rassemblement allemand. On ne sait pas s'il déménage ou s'il va contre-attaquer. Tenez-vous prêts !

Des fusées montèrent, réclamant le barrage d'artillerie. Me retournant, je vis deux compagnies de réserve faire une magnifique conversion pour occuper le vide existant sur la droite de ma section.

Le spectacle était splendide pour nous autres, vieux soldats de métier. Les colonnes doubles d'escouades serpentaient parallèlement à intervalles égaux et, ni les accidents du terrain, ni les obus, piquetant çà et là le secteur, ne venaient troubler l'harmonie de cette approche. Quand le moment fut venu de s'aligner sur nous, les hommes se déployèrent en vagues, puis se couchèrent.

Appuyé sur les coudes, immobile, le col roide et l'épaule carrée, le colonel allemand contemplait tout cela.

Nous attendions avec une certaine anxiété la contre-attaque possible, quand, à trois cents mètres derrière nous, le barrage français se déchaîna. Stupeur et désespoir ! Dans une clameur triomphale, le 75 mordait, au travers de notre deuxième ligne, de ses innombrables et terribles mâchoires. Je voyais les petites colonnes de tirailleurs plaquées sur la pente que dévastait ce feu meurtrier, impassibles, stoïques. Seuls, de place en place, des porteurs de pistolets-signaleurs envoyaient au ciel leurs fusées : « Allongez le tir ! Allongez le tir ! »

Ce fut tout à coup le terrifiant sifflement des projectiles à bout de course dont la trajectoire se précipite vers le sol, vers vous... les explosions déchirantes, les fumées brûlantes. Le barrage cette fois croulait sur notre position.

Collés au sol par toute la violence d'une terreur panique, nous connûmes la puissance indicible du 75, prince des batailles. Ces petits obus étaient garnis de fusées très sensibles, ce qui les faisait éclater sans creuser d'entonnoirs, de façon à élargir leur zone fauchante. Ils passaient avec la promptitude allègre d'un vol de martinets se pourchassant dans le ciel d'été, et la foudre continue des éclatements ne couvrait ni le sifflement de leurs vitesses éperdues, ni les miaulements, les cris aigus, les râles de l'air déchiré par l'acier, ni surtout l'hallucinante impression des « arrivées », de ces oiseaux de fer qui semblent soudain vous avoir aperçu et fondent sur vous comme le vautour. Une vapeur noire enflait ses tourbillons croissants, sans cesse fouettés de nouveaux jets de fumée convulsifs... Tout contre ma figure, un petit scarabée escaladait paisiblement un brin d'herbe, des fourmis s'affairaient autour d'une pierre, le parfum d'une menthe se mêlait timidement aux âcres poisons qui saturaient l'air. Une petite

vie tranquille continuait sur ce sol que les explosions faisaient vibrer contre ma poitrine.

A ma droite, je perçus comme un violent sanglot ; je tournai la tête. Le tirailleur Almamy Kiita, une main incrustée dans la glèbe, me fixait avec des yeux terribles, la mâchoire détendue : mort. Un homme circulait à quatre pattes, les reins provoquant l'obus, une joue ruisselante de sang. Quand donc l'artillerie saisirait-elle l'imploration de nos fusées : « Allongez, allongez le tir ! » A l'extrémité de ma section, des tirailleurs commençaient à perdre la tête et à refluer en dehors de la zone battue. Cette fuite, sous le regard du colonel allemand terrassé, mais impassible au milieu des éclairs, me fut intolérable. Je m'élançai vers eux ; le splendide répertoire de jurons de notre vieux chef de bataillon me venait naturellement aux lèvres : riches variantes des prétendus rapports de Cambronne avec l'armée anglaise et réalisme bambara mêlés.

A dix pas naquit soudain un fulgurant soleil ; une bise brûlante me flagella le visage, des piaulements frôlèrent mes oreilles endolories. Dovonou Blagbo, que j'interpellais chavira comme un homme ivre, la main au cou, masqué de sang. Sojo Brou chancelait debout, sans casque, l'œil terne, la main au ventre.

Avec violence, je m'étais jeté contre terre. Jamais un obus ne m'avait surpris debout, et d'aussi près, sans me faire aucun mal. Une seconde, je pensai à cette grande merveille de n'avoir pas été touché. Puis, je me levai d'un bond et courus rallier mes hommes. Brusquement, la rage du 75 s'était apaisée, mais un rauque et long bourdonnement emplissait ma tête et le son de ma propre voix me semblait infiniment lointain. Une chaude odeur de poudre saturait l'air. A chaque seconde, un tressaillement convulsif me parcourait, provoqué par l'hallucinante impression d'arrivées imaginaires.

Allongé dans l'herbe folle, je voyais N'Gati Kéka dédier à mon intention l'aimable rictus qui découvrait ses incisives taillées en dents de scie. Enfin, l'ouïe me revint : « Sergent, toi pas mort ! toi gagné bon gri-gri ! » Il ajoutait, le doigt tendu vers mon côté : « Ton bidon lui foutu ! » Désespoir ! Il était éventré par un éclat, mon bidon si bien gonflé par le brave Tetrel, cet artiste expert et délicat dans l'art si difficile de

donner à un récipient de deux litres une contenance de deux litres et demi !... L'espace d'un instant, je revis le brave garçon, tout suant d'importance : « Tu vas voir sa capacité à ta sucette ! », puis le même homme, il y avait trois jours à peine, tout raide, le nez dans l'humus du bois des Juifs.

— Pourquoi canon français lui tirer sur nous? Y a pas moyen guerre comme ça ! — déclara N'Diaye Diaye.

Autour de moi, les yeux des tirailleurs fulguraient dans leurs faces sombres, la fureur étirait leurs balafres. « Les artilleurs, mon ami ! c'est un grand saloperie ! » Je tâchai de leur faire comprendre ce qui avait dû se passer. Le premier objectif, sur lequel les vagues d'assaut devaient s'arrêter, était probablement prévu assez en arrière de la ligne que nous occupions. Nous n'avions pas suivi les règles du jeu. Je n'ajoutai pas qu'en tout cas la liaison avec l'artillerie avait certainement mal fonctionnée.

Je perçus un râle devant moi, dans les avoines. C'était Kediouf Diouf qui agonisait, tout bardé d'amulettes.

— Lui encore jamais blessé, — remarqua N'Diaye N'Diaye, qui s'était approché, — mais gris-gris bon à rien pour 75 !

Les équipes de brancardiers s'affairaient à travers la plaine. On les voyait se pencher un instant sur certains gisants, puis continuer leur route. Plus tard, on s'occuperait de ces corps que l'existence venait de quitter, mais en qui naissait déjà la vie sourde des fermentations sous le torride soleil. Ces morts, j'en dépassai quelques-uns le soir, au cours d'une liaison vers l'arrière. Ils semblaient tout frais, tout neufs dans leurs capotes soignées. Ils étaient tous couchés sur la poitrine, équipés comme pour une revue, le sac monté réglementairement. Ce n'était pas le débraillé tragique de certains trépassés : une sorte de discipline funèbre marquait encore leurs cadavres.

Courbant nos têtes, un vol furieux de 75 sillonna l'espace. Des shrapnells, blancs fantômes, peuplèrent peu à peu l'azur au-dessus de Blanzy. Une fusillade grésilla. Surgissant des boqueteaux du Nadon, un énorme char apparut devant nous à cent mètres. Il chemina un instant parallèlement à notre front, comme un gros scarabée maladroit, puis s'immobilisa dans un petit ravin.

— Ça y en a Boche ! — me dit Nouhoun avec crainte. Le tube du canon oscillait lentement et Nouhoun ajouta :

— Grand canon boche, lui tirer sur nous, nous foutus !

— Mais non, ballot : y a français !

Le char pivota sur lui-même, puis se mit à tonner. Alors, transportés d'enthousiasme, les noirs se levèrent, leurs groupes se profilèrent un instant sur notre position. Je dus m'employer à fond pour les faire recoucher. Aberkorn bougonnait :

— Ce n'est pas assez d'un tank pour nous attirer des représailles d'artillerie ; il faut encore que ces idiots se montrent. Tout à l'heure, ils vont nous valoir des obus de plein fouet, après notre petite ration de 75 !

Mais l'artillerie allemande avait probablement d'autres préoccupations. Le char ayant tiré une vingtaine de coups s'en retourna comme il était venu, digne, mais titubant. Aucun projectile ne vint saluer sa retraite.

Au ciel, une de nos escadrilles de chasse passa, en quête d'un gibier qui évoluait ailleurs, à notre grand regret, car un duel aérien nous eût diverti. A force d'aller et venir, l'avion de notre division se vit encadré de quelques shrapnells, sans que cet incident parût l'émouvoir. La D. C. A. ennemie ne s'obstina pas d'ailleurs et notre consciencieux observateur put poursuivre en paix sa mission.

Au travers des halliers de la Fontaine Allix, un homme en kaki parut. Il leva les bras au ciel en apercevant l'étendue occupée par nos troupes. J'avais reconnu le fourrier de la 3e compagnie de notre 36e Sénégalais. Il s'élança vers nous :

— Que foutez-vous là ?

— On a suivi son petit bonhomme de chemin et, maintenant, on fait dodo !

— Eh bien, mon vieux, moi, j'ai été toute une grande heure prisonnier. Je me suis cavalé, et ensuite, je n'avais qu'une peur, celle de me faire encore paumer. Quelle veine de vous avoir retrouvé !

— Raconte nous ça.

— Voilà : dans tous ces sacrés ravins boisés qu'il y a derrière nous, c'était et c'est encore plein de Boches !

— Tu exagères !

— Écoute !

Quelques coups de feu venaient d'éclater, confirmant ses dires.

— Oui, j'exagère, il n'y en a peut-être plus beaucoup, mais il en reste encore : des types à cran ! Quoi qu'il en soit, ce matin, au départ de l'attaque, nous avancions à travers bois : tout à coup, des Fridolins se lèvent derrière notre dos et se mettent à nous descendre à coups de flingue. Tu connais Talliès ! Il fonce avec son pétard, mais aussitôt est flanqué à bas. Voilà des tirailleurs qui se cavalent au travers des Fritz en agitant dangereusement leur coupe-coupe, d'autres qui font camarade. Je veux en jouer un air et me plaque par terre. Les Fridolins rappliquent, me poissent et en avant les mains en l'air ! Nous passons devant l'adjudant, qui avait une balle dans la figure. Les oreilles me sonnaient, je laissais tomber les bras, car j'en avais marre de singer les colleurs d'affiches. Aussitôt ces salauds me planquaient leur soufflant sous le nez.

» A un moment, on arriva dans un petit chemin où il y avait trois blessés. « Reste-là, qu'ils me disent, toi faire pansement ! » Nous venir te prendre tout à l'heure ! » Je m'occupe des Fritz amochés. Au bas d'une pente, j'ai vu emmener Rollet, bien abîmé, le pauvre, et soutenu par un tirailleur prisonnier. J'attends vingt minutes, personne ne revient et alors, je me débine. Je manque de me taper par deux fois dans des groupes suspects et malsains. Enfin, me voilà ! »

Un lourd soleil pesait sur l'étendue, maintenant immobile. Seul, à quelque cents mètres vers l'arrière, un mulet échappé s'évertuait à créer de l'agitation.

La campagne retomba dans une torpeur somnolente, à peine troublée par un chant d'alouette suspendu très haut dans l'azur. Le soleil tapait avec une ardeur véhémente et lyrique, qui berçait ma somnolence de poèmes à demi oubliés...

Puis, un couple de perdreaux passa à me toucher. Je frémis une seconde au frôlement de ces deux bolides emplumés. Deux avions tournoyèrent au-dessus de nos lignes. Autour de leur ronde, des fusants surgirent, compacts comme des béliers, et pendirent dans l'air par troupeaux. Des balles tirées on ne sait d'où passèrent en essaim, haut dans le ciel, avec des modulations de guitares hawaïennes. Sur notre

gauche, au loin, l'artillerie, une heure durant, donna à pleine gueule.

Deux ou trois grosses pièces allemandes étaient entrées en action. De lourds obus erraient au hasard à travers le ciel avec des halètements de locomotives et creusaient çà et là autour de Louâtre et de Villers-Helon d'immenses entonnoirs.

Le soir tomba et ce fut l'heure de la prière. Sur le front du 2e Mixte et sur celui des survivants de notre 36e Sénégalais, on vit se lever, un à un, les croyants. Leurs silhouettes aux bras levés, se profilèrent sur le ciel, en des attitudes d'une indicible grandeur et ils attestèrent la gloire d'Allah, le seul vrai dieu. Puis, tous ces hommes longuement se prosternèrent en remerciant le ciel de ce jour de victoire.

Autour d'eux, fumant leur pipe ou grillant une cigarette, gisaient dans l'ombre tous les forts en esprit et en gueule de ma race ; tous ceux qui combattaient depuis quatre ans, ils ne savaient trop pourquoi. En général, on avait tué chez eux, dès l'école, tout sentiment supérieur et, pour commencer, l'idée de Patrie, l'espoir d'un au-delà.

Si tous se battaient bien, c'est parce qu'ils étaient les derniers représentants des vieilles hordes guerrières des Gaules, abâtardis par le sang des races plus belliqueuses encore. Cela avait donné ces hommes, au physique souvent médiocre, mais incroyablement solides, et qui, après quatre ans de luttes sans merci, allaient bousculer définitivement les « grands barbares blancs ».

Bien sûr, ils ne tenaient pas à se laisser battre et à devenir des Boches, mais après ces quarante-huit mois de guerre, ce qui comptait le plus pour eux, c'était l'honneur du régiment en qui survivait l'antique tribu.

Nouhoun Kaouri, le Guerma, guerrier valeureux entre tous, avait terminé sa prière. Comme s'il eût deviné ma pensée, il s'allongea près de moi et me dit :

— Blanc lui tout connaît, mais pas connaît Bon Dieu !

Car Nouhoun, fils très lointain de Nouhoun — Noé, l'homme au premier bateau, — tenait pour essentielle la parole du Prophète : « L'arme du vrai croyant, c'est la prière... » L'étiage religieux du Français lui était fourni par la gouaille des vieux marsouins au milieu desquels il avait vécu.

Sur Louâtre incendié, des torches hautes et rouges tournoyaient dans le vent du soir.

La brise nous apportait une senteur de chaumes brûlés qui se mêla au parfum épars des menthes sauvages... Aux lointains, l'Est se réveillait et s'était mis à rager comme un lion furieux.

La 10e armée allait reprendre sa marche victorieuse vers la Vesle...

RAOUL DESJARDINS

LE CHOUEL

Par principe, dans tous les lycées, la salle de dessin se trouve sous les combles. Mais cette expression semblait particulièrement convenir au galetas où les exigences du Service de Santé avaient relégué nos exercices de barbouilleurs sans goût et sans bonne volonté.

Dans les bâtiments principaux du lycée de N..., autour de la grande cour, on coupait les jambes à des Sénégalais qui avaient eu les pieds gelés. C'était la spécialité du major S..., chirurgien célèbre et sénateur qui commandait l'hôpital n° 16, et, le nombre des misérables augmentant chaque jour, on nous avait refoulés dans l'unique aile qui subsistait de l'ancien collège des Jésuites. L'administration faisait des prodiges pour imaginer des emplois du temps permettant aux sept classes de vivre dans des locaux, qui, à la veille de la guerre, n'abritaient plus que la Philosophie, la Nature et le Dessin.

Celui-ci, d'ailleurs, avait cédé la place à la Géographie et s'était réfugié dans le magasin aux accessoires. On avait entassé sous les pentes du toit, dans les « jagnasses », comme on dit dans le pays, les têtes de Démosthène et de Caracalla, les cruches, les dames-jeannes et tous les morceaux de plâtre qui nous servaient de modèles. L'air et la lumière pénétraient par deux vasistas qu'on manœuvrait avec des tiges de fer percées de trous. Le milieu de ce réduit était traversé par une poutre sous laquelle un homme de haute taille aurait été obligé de se baisser.

C'est à cette poutre que je devais l'exception faite en ma faveur dans la haine que le Chouel portait à ses élèves.

Il s'appelait Lembollé. D'où son sobriquet, puisqu'à l'intérieur du département, *un cheval emballé* se prononce *un chouel embolé*. Il nous venait de l'Est, où il avait longtemps exercé le métier de peintre sur verre, et, bien qu'il eût près de cinquante ans, il venait de passer ses examens de professeur, et connaissait avec nous les misères du débutant.

Il n'avait pu résister au premier contact. Il est vrai qu'il n'était guère armé. Non qu'il fût de stature faible ou de caractère timide. Bien au contraire ; il était grand, large d'épaules, une forte chevelure blonde rejetée en arrière, et, tout d'abord, on eût pu le prendre pour un homme fier et plein d'autorité. Mais il avait une infirmité terrible. Il était sourd, et lorsqu'on lui parlait, une sorte d'incertitude, d'interrogation anxieuse, faisait dévier ses regards. Cette faiblesse l'accablait ; en classe, il nous donnait des indications hâtives, corrigeait nos essais du bout de son fusain, et passait rapidement, comme s'il eût craint qu'on lui posât une question à laquelle il aurait répondu de travers.

Inévitablement, en moins d'une semaine, la bande de vauriens qui formait le groupe de choc de notre classe avait organisé la sarabande. Cela commença par le sans-gêne ordinaire. Puis on raffina. Le Grous Lucas eut, un jour, l'idée de se lever et de faire semblant de parler au Chouel, remuant les lèvres sans émettre un son. Le malheureux répondit : « Je ne suis pas de cet avis ; il vaut mieux attendre ». Qu'avait-il donc lu sur les lèvres de Lucas? Ce fut un déchaînement de rires, de cris, de hurlements sans nom. On recommença le coup d'autres fois, jusqu'au jour où le malheureux comprit qu'il était coulé.

Ce fut alors une autre affaire, car il était capable de colères inimaginables. Mais elles répondaient bien plus au cours intérieur de ses pensées qu'aux mouvements de la classe. Parfois, celle-ci se déroulait dans un tohu-bohu monstrueux, et le Chouel restait accoudé à sa table, le front appuyé sur une main ; de temps en temps, il prenait la parole pour nous donner un conseil, comme si le chahut n'avait pas distrait notre attention. Au contraire, sa fureur éclatait sans raison.

Ses colères coïncidaient le plus souvent avec la présence en classe de Varnier, dont on admire aujourd'hui les toiles. Celui-ci professait le plus parfait mépris pour l'enseignement du lycée, et « séchait » trois fois sur quatre la classe de dessin. Mais il s'imposait un « plâtre » de temps à autre ; il se mettait à dessiner et priait la bande à Lucas qu'elle voulût bien le laisser tranquille. Alors, le Chouel devenait inquiet. Il avait signalé les caprices de Varnier à l'administration. Mais celle-ci n'en avait pas tenu compte. Le père Varnier était un architecte influent qui obtenait du proviseur, flatté, qu'on fît quelques entorses au règlement pour que son fils pût préparer les Beaux-Arts à sa guise, et, en particulier, sans subir l'enseignement de Lembollé. Celui-ci avait essuyé l'humiliation, mais il arrivait qu'il ne fût plus maître de ses nerfs.

D'ailleurs, l'administration du lycée avait barre sur lui ; les brusques éclats du Chouel lui avaient déjà valu quelques histoires. Il faut dire que, dans son courroux, le Chouel usait d'un vocabulaire qui, d'ordinaire, au lycée, est réservé aux prises de bec entre élèves. De petites crapules qu'aucun respect humain ne retenait, qui proféraient à haute voix, en pleine classe, d'ignobles propos, n'hésitaient pas à se plaindre à leurs parents de ce qu'au cours d'une de ses colères, le Chouel les avait traités de merdeux, de petits salauds et les avait menacés d' « avoir leur peau ». Les parents, saisis d'une vertueuse indignation, venaient faire part au proviseur de leur inquiétude en face du danger que Lembollé faisait courir à l'éducation de leurs fils.

L'incident se produisit alors que personne ne s'y attendait. Varnier était venu et avait obtenu un silence à peu près convenable. Le modèle proposé par le Chouel se composait d'un chapeau et d'un pardessus accrochés à un clou. Nous nous étions mis à travailler, mais, de temps en temps, nous nous penchions en arrière pour regarder ce que faisait Varnier. Or, celui-ci, après avoir exécuté un rapide croquis des vêtements dans le coin de sa feuille, avait commencé à dessiner un fragment des Panathénées, qui se trouvait juché sur un socle dans un coin de la salle.

Le Chouel avait fait le tour de la classe, puis était revenu

vers le pardessus pour nous avertir de la valeur des ombres. Il restait maintenant assis à sa table, l'air absent, regardant fixement un bout de papier qu'il noircissait de hachures avec son fusain. Le galetas où nous nous trouvions ne connaissait guère de calme pareil qu'après quatre heures.

Tout à coup, Lembollé se leva brusquement, les traits tirés, les yeux étincelants, et ses cheveux rejetés en arrière auraient donné à son masque un air terrible, si le pauvre homme eût pu inspirer la moindre terreur.

— J'en ai marre ! — s'écria-t-il d'une voix rauque.

— Ça y est ! — répondit un murmure qui circula sous nos visages baissés. Les dos s'arrondirent encore plus.

Le Chouel fit quelques pas, hésitant. Puis il se précipita vers Le Grous Lucas.

— Voyou ! — lui cria-t-il, — tu auras de mes nouvelles.

L'autre leva les yeux d'un air goguenard et répondit placidement :

— Moi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Mais le Chouel n'entendait pas. Il se mit à crier de plus en plus fort.

— Pour commencer, ce sera deux heures ! Et puis, les autres, je vous avertis que si vous continuez à me tanner, vous y passerez tous !

Et ce fut la bordée d'injures qu'il employait habituellement dans ses accès de colère : « bande de gueules d'empeignes..., morveux, mal torchés, etc... »

Des rires parcoururent la classe. Le Chouel ne les entendait pas, mais il pouvait voir les épaules secouées, tandis que les visages se penchaient sur les cartons à les toucher.

Puis, il fit à grands pas le tour de la salle et s'arrêta à côté de Varnier :

— D'abord, vous, qu'est-ce qui vous a dit de dessiner ce plâtre ?

Varnier, sans rien dire, détacha sa feuille, la mit dans son carton, et en prit une blanche, d'un air excédé.

— Et puis, si vous n'êtes pas content, vous pouvez ficher le camp !

— C'est bon, — répondit Varnier — je ne vais pas vous gêner plus longtemps.

Et, baissant les yeux d'un air fort digne, il rangea ses affaires et sortit, tandis que le Chouel marmonnait des imprécations en tordant la bouche.

Alors, Le Grous Lucas se leva à son tour et proclama :

— C'est dégoûtant ! Je veux bien encaisser, même quand je n'ai rien fait. Mais je ne peux pas admettre l'injustice pour un talent comme celui de Varnier.

Cette protestation d'un garçon aussi impudent que l'était Lucas, soucieux uniquement de s'empiffrer de nougat, incapable de lire un livre ou de regarder une image, avait quelque chose d'irrésistiblement bouffon. Mais les types de sa bande lui firent un succès et, très sérieusement, affirmèrent qu'il avait raison.

Il se leva, rangea son carton dans le casier et se dirigea vers la porte.

Le Chouel, sans changer de place, se retourna vers lui comme le taureau qui, arrêté dans son élan, incline la tête vers le péon qu'il a chargé un moment auparavant.

— Où allez-vous ?

— Vous le voyez bien, je m'en vais.

— Restez à votre place !

— On n'a pas idée de ça...

— Allez-vous retourner à votre place ?

Mais Lucas tenait déjà le bouton de la porte.

— Nom de Dieu ! — hurla le Chouel.

Et, d'un élan formidable, il se rua vers l'élève.

Or, en passant au milieu de la salle, il oublia de se pencher sous la poutre, comme sa haute taille l'obligeait chaque fois à le faire. Le choc fut brutal. Rejeté en arrière, Lembollé se raidit pour ne pas tomber, en s'appuyant sur un chevalet. Il resta ainsi une demi-minute, très pâle, les yeux fermés. Puis, titubant, il revint s'affaler sur sa chaise. Il avait au front une meurtrissure rougeâtre et un filet de sang lui coulait entre les sourcils. Il l'épongeait avec son mouchoir. Alors, de gros sanglots le secouèrent, et il pleura ; moins peut-être sous l'effet de la douleur que du trouble qui suivait le paroxysme de colère où il était monté.

Une certaine émotion était tombée sur la classe, et chacun se reprochait un peu la blessure que s'était faite le Chouel.

Pourtant, la bande à Lucas murmurait que c'était de sa faute, qu'on n'avait rien fait pour l'exciter.

Mon voisin, Jacques T..., me dit :

— Il souffre certainement. Et puis, il ne peut pas rester ainsi. La poutre est pleine de poussière, sa plaie est sale...

— J'y pensais, — répondis-je ; et, rapidement, je sortis de la classe.

J'avais d'abord eu l'idée d'aller à l'infirmerie. Mais il aurait fallu raconter l'incident à l'infirmière, qui l'eût rapporté au censeur. Dieu merci, les médicaments ne manquaient pas dans le lycée-hôpital, et j'allai trouver Léger, l'infirmier militaire, qui avait été camarade de mon frère. Il me donna de l'eau oxygénée, de l'ouate, une bande, et je revins au dessin, content de n'avoir rencontré en chemin aucun surveillant.

Mon retour fut salué de quelques « Oh ! là là » ironiques, que Jacques T... fit taire avec autorité.

J'étais un peu embarrassé pour offrir mes services au Chouel. Je ne me voyais pas lui prenant la tête et lui lavant sa plaie sous les yeux de mes camarades. Je m'approchai tout simplement de la table et y déposai fiole et paquet de pansement.

Le Chouel ne bougea pas, les deux poings aux tempes, accoudé.

Cette immobilité m'embarrassa encore plus. Je ne savais comment faire pour lui demander de me permettre de l'aider.

Enfin, il leva les yeux vers moi et me regarda fixement, tandis que son visage s'empourprait.

— Est-ce que vous allez rester longtemps comme cela à me regarder ? — me dit-il.

— Mais, c'est pour...

— Canaille ! — dit-il d'un air méprisant.

Et, retrouvant sa violence, il saisit la fiole et la brisa à terre.

Je regagnai ma place en haussant les épaules, tandis que la bande à Lucas gloussait des « Ouoh ! ouoh ! » qui sont, chez les élèves, l'expression de la joie sarcastique.

*
* *

Pendant quelques semaines, la classe se tint tranquille, mais peu à peu les conversation reprirent, puis le chahut. Le Chouel ne desserrait les dents que pour nous donner des ordres brefs, dont il ne contrôlait même plus l'exécution. Il restait à sa table sans jamais venir regarder notre travail. Il laissait les paquets de dessins corrigés devant lui ; les prenait qui voulait. Plus jamais il n'afficha les croquis dont il eût pu être content. Son mépris nous trouvait indifférents, de même que notre chahut ne l'atteignait pas. Quant à moi, si l'insulte qu'il m'avait lancée, lorsque j'avais voulu lui porter secours, ne m'avait laissé nulle rancune contre lui, du moins je me gardais de toute miséricorde à l'idée de l'enfer auquel cet homme était condamné. L'année scolaire se termina ainsi.

Je passais toutes mes vacances à N..., mes parents n'ayant pas les moyens de m'envoyer à la mer ou à la montagne. J'occupais presque tout mon temps à la pêche.

Un matin de septembre, alors que j'étais à la maison, dans une sorte de réduit où j'arrangeais mes lignes, j'entendis un visiteur entrer dans la grande pièce qui servait à ma mère de cuisine et de salle de travail. Je reconnus la voix éraillée qui parlait, et, surpris, j'écoutai par l'entre-bâillement de la porte.

C'était bien le Chouel. Ma mère répondait :

— Mais certainement, monsieur. Vous pensez bien ; il n'a que cela à faire...

— J'ai beaucoup hésité à venir vous trouver. J'aurais pu prendre un homme à la journée. Mais comme je fais une partie du travail, j'aime mieux avoir avec moi quelqu'un que je connais, un ami. Car je considère votre fils comme un ami.

— C'est beaucoup d'honneur, monsieur. Lui aussi vous aime bien.

— D'ailleurs, nous partagerons.

— Pas du tout. Je ne veux absolument pas. Les jeunes

garçons doivent aider leurs maîtres par devoir. Je vais l'appeler.

J'entrai dans la pièce et je saluai le Chouel. Il me tendit la main ; c'était la première fois que je le voyais sourire, et ses yeux qui ne m'étaient jamais apparus que mornes d'ennui ou étincelants de colère, se montraient remplis d'une sorte de gentillesse simple et naïve.

Voici ce dont il s'agissait. Lembollé avait loué dans le faubourg de Mouësse un grand verger, et le moment était venu de récolter les poires. Il me priait de lui prêter la main. Ma mère avait répondu pour moi, et je l'assurai qu'aussitôt après le déjeuner je serais à sa disposition.

— Je viendrai vous chercher, — dit le Chouel ; — en descendant au Mouësse, nous prendrons la petite voiture de M. Bory (le marchand de fromages).

Lorsque le Chouel fut sorti, je me mis à réfléchir sur sa visite. Elle me paraissait tour à tour très naturelle et assez étrange.

Habitué dès l'enfance à faire des commissions, à porter des paquets, je trouvai tout simple d'aller cueillir les poires du Chouel et de les transporter sur la voiture de Bory. Mais cela lui paraissait-il donc aussi simple? Normalement, un professeur ne demande pas à son élève de marcher à côté de lui, en poussant une voiture à bras. Pourquoi le Chouel m'avait-il choisi parmi mes camarades? Est-ce que le souvenir de la fiole d'eau oxygénée l'avait amené à penser que j'étais le seul qui pût avoir à son égard un geste de bonne intention? Ou bien s'était-il dit qu'étant élève boursier, de famille ouvrière, j'étais le seul dont les parents ne s'étonneraient pas de sa demande? Et s'il était tombé sur des parents vaniteux ou susceptibles, qui lui eussent répondu, au moins mentalement, que leur fils n'apprenait pas la littérature et le dessin pour pousser une voiture à bras? Mais s'il avait prévu une objection de cette sorte, il ne s'y serait certes pas exposé. Il aurait pris un homme à la journée. Pourquoi ne l'avait-il pas fait? Par économie? Peut-être. Son traitement était mince, pourtant... Il y avait autre chose. Il avait parlé à ma mère de nous donner une part de la récolte. C'était me payer très largement de ma peine. Sans doute avait-il compris combien

son attitude le jour de la fiole avait été injuste. Il l'avait regrettée, et, comme remerciement tardif, il voulait m'offrir ses poires, mais ne pouvant le faire sans un biais, il avait imaginé de me prier de l'aider à les cueillir.

Vers une heure, il vint me chercher et nous gagnâmes le Mouësse, lui marchant les mains derrière le dos, l'air songeur, moi poussant la voiture.

Son verger était un vaste carré, clos de murs. Le sol était recouvert de trèfle incarnat. Les allées qui circulaient entre les rangées d'arbres étaient assez mal tenues, envahies par le plantain, le mouron et les stolons des fraisiers qui formaient bordure. Le Chouel s'aperçut que je le remarquais.

— Je n'ai pas le temps de nettoyer ces allées. Mais cela n'a pas d'importance. Je suis seul à entrer dans cet enclos.

Je regardais les arbres et je semblais admirer la perfection des pyramides ailées, et des palmettes qui recouvraient le mur.

— Ce jardin a été bien conçu, — dit le Chouel. — Je ne suis évidemment pour rien dans sa disposition, puisque je l'ai loué l'automne dernier à madame V..., dont le mari a été tué à la guerre. Venez. Nous commencerons par ici... Les « Favorites de Clapp » ont été un peu plus tardives que d'habitude, — me dit-il, en me tendant une belle poire ovale, d'un jaune d'or.

Je le suivais et cueillais les fruits avec précaution. Je comprenais que Lembollé les touchait amoureusement. Il les détachait en les prenant par en dessous, à pleine main, tandis que de l'autre main il tenait le pédoncule. Parfois, il en élevait un vers son visage et en respirait le parfum. J'imitais ses gestes, avec le sentiment que si je cassais un pédoncule, ou secouais une branche maladroitement de manière à faire tomber un fruit sur le sol, je lui causerais une insupportable douleur. Mon soin lui faisait plaisir. Tout le long du trajet, il ne m'avait dit mot ; maintenant, il s'animait. Arrivés aux espaliers, il m'indiqua comment, après avoir expérimenté plusieurs couleurs pour l'ensachage, il s'était arrêté au rouge, à condition d'employer un tissu bon teint.

Puis, revenant aux allées, il m'expliqua les principes de la taille. Je hochais la tête comme si je l'avais suivi ; mais, en réalité, je ne comprenais guère les termes dont il se servait,

et n'osais pas l'interrompre pour lui demander ce qu'étaient un courson, une lambourde ou un dard. Je le laissais dire avec une attention polie.

— L'an prochain, — me dit-il, — je changerai tout cela. Je pratiquerai la taille Lorette, la taille courte d'été. Ce sera une innovation dans le pays. Mais si vous me faites le plaisir de revenir, vous verrez la différence. Vous savez combien une « Doyenné du Comice » produit peu de poires si on la compare à une « Louise Bonne d'Avranches », par exemple. Eh bien ! avec la taille Lorette, on obtient des physionomies pareilles, comme si les aptitudes à fructifier étaient les mêmes.

A vrai dire, je commençais à m'ennuyer un peu. Au début, le contraste m'avait étonné. Il était curieux d'entendre parler avec animation cet homme dont, depuis un an, je n'avais entendu que des ordres hâtifs ou des clameurs hostiles. Cette confiance avec laquelle il me découvrait un coin de sa personnalité avait quelque chose d'agréable, qui me touchait. Mais, à la fin, j'eus l'impression, si ordinaire avec les passionnés, qu'il ne parlait que pour son propre plaisir. La cueillette était finie et j'aurais aimé qu'il changeât de conversation. En venant, j'avais espéré qu'il me dirait un mot de l'incident que j'ai raconté, mais les heures passaient, et j'étais maintenant sûr que pas la moindre allusion ne serait faite à ce qui seulement m'intéressait.

Les poires avaient été posées dans des paniers que le Chouel avait retirés d'une petite cabane située au fond du jardin. Je me mis à les rassembler et à les charger sur la voiture. Alors, le Chouel me proposa de nouveau de partager la récolte. Il m'en offrait la moitié. Je me récriai :

— Oh ! vous savez, — me dit-il en souriant, — je ne me priverai guère. La moitié me suffit largement pour moi seul ; et puis, ces fruits ne m'intéressent plus beaucoup maintenant qu'ils sont cueillis. J'en mange un de temps à autre et le reste pourrit sur les rayons de ma cave.

Malgré son insistance, je maintins mon refus, obéissant aux recommandations de ma mère, et j'acceptai seulement de prendre une douzaine de fruits « pour goûter ».

— Comme vous voudrez, — conclut-il.

Et nous nous mîmes en route. Il avait repris son air taciturne et soucieux.

Nous arrivâmes devant chez lui. Je déchargeai les paniers et les déposai sur son perron ; je reconduisis la voiture chez Bory, et revins pour prendre congé. Le Chouel n'avait pas encore ouvert sa porte. Il se tenait droit au milieu des paniers, les mains sur les hanches.

Je lui souhaitai bonsoir et attendis qu'il me tendît la main. Mais il resta quelques instants immobile, comme si une méditation profonde avait arrêté ses gestes.

— Ecoutez, — me dit-il enfin, — je n'ai pas pu vous remercier par le moyen qui me paraissait le plus simple. Vous n'avez pas voulu. Je n'y reviens pas. Mais j'ai une autre idée. Vous me semblez avoir l'esprit curieux. Eh bien ! voulez-vous voir une chose que vous n'avez jamais vue et que vous ne verrez jamais ?

Ces paroles me surprirent et je le regardai sans répondre. La curiosité le disputait en moi à l'embarras.

— Vous consentez. Bien. Mais, sur le seuil de cette porte, jurez-moi que vous ne parlerez à personne de ce que vous aurez vu.

J'étais presque effrayé. Mais je ne voulais pas demander d'explication, et je bredouillai le serment qu'il me demandait.

Il ouvrit sa porte.

— Notez ceci, — me dit-il, tandis que je l'aidais à ranger les paniers de poires dans le corridor, — que vous êtes la première personne à pénétrer chez moi, plus loin que ce couloir. J'espère que vous sentirez toute la valeur de ce privilège. Venez.

Je le suivis par un petit escalier qui aboutissait à un palier carré. Je retenais mon souffle pour essayer de percevoir des bruits derrière les deux portes qui donnaient là. Comment vivait le Chouel ? A seize ans, plus que jamais, on est avide de connaître l'existence d'autrui. Il était célibataire. Mais était-il vraiment seul sous son toit ? Quelle rencontre me ménageait-il ? Mais peut-être allait-il me montrer simplement une collection de timbres ou de gravures qu'il gardait jalousement. Des tableaux ?

Il tira son trousseau de clefs et ouvrit la porte de droite.

— C'est ici, — dit-il. — Entrez.

Au premier coup d'œil, je ne compris pas tout d'abord ce qui couvrait les murs et garnissait une grande table posée au milieu de la chambre. Mais, quand j'eus fait quelques pas, je vis une des choses vraiment les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer. Toute une machinerie en réduction. Les corps principaux étaient disposés sur la table. Les autres parties étaient placées sur deux étages de rayons en forme de galeries qui couraient autour de la pièce. Et tout cela était relié par des fils ou de minces cordons rigides, que je sus par la suite être de fins tuyaux.

— N'avancez pas sans que je vous guide, — me dit le Chouel, — c'est très délicat. Vous voyez. Au milieu, c'est la force motrice. Tout autour, vous avez la plupart des machines dont l'industrie d'une ville moyenne peut avoir besoin. Approchez. Ici, c'est la chaudière à vapeur.

Il me désignait une sorte de cube de cinquante centimètres d'arête, sur lequel des lignes fines dessinaient des briques, avec des portes bleutées et des regards.

— Voyez, cela s'ouvre.

Délicatement, il enleva le pan de face en le faisant glisser avec précaution. Et je vis une chaudière, avec son faisceau tubulaire, ses culottes de communication, ses collecteurs.

— Rien n'y manque, — dit le Chouel. — Les soupapes fonctionnent ; les robinets s'ouvrent. Remarquez la roue d'entraînement de la grille.

Mes regards se dirigèrent vers les rayons. Il y avait là des marteaux, des tours, des laminoirs, toutes sortes de machines-outils de la grandeur qu'on leur voit sur les catalogues, et, avant de les reconnaître toutes, on s'étonnait d'une profusion inouïe de bielles, d'engrenages, de poulies, de fils de transmission.

Le Chouel me regardait et prenait visiblement plaisir à mon ébahissement. Je lui posai enfin quelques questions, en parlant fort.

— Mais en quoi est-ce ?

— Je n'ai employé que trois matériaux, — me dit-il. — Le papier, le carton bristol et le bois mince ; vous savez, celui avec lequel on fait les boîtes à cigares...

Tout cela était peint avec un soin méticuleux. La couleur des métaux avait été étudiée avec recherche.

— Ce qui m'a pris le plus de temps, — me dit-il, — ce sont les tuyaux. Il fallait conserver les proportions. Voyez celui-ci, il n'est pas plus large qu'un fil. Il est néanmoins creux. Je prends un crin de cheval. J'enroule autour une bande de papier de soie. Je lui donne de la rigidité avec de la gomme arabique, puis je retire le crin...

Il prit dans le tiroir de la table un petit soufflet et en fixa le bec à un tube, dont l'extrémité dépassait derrière la chaudière à vapeur, et, doucement, il l'ouvrit et le pressa.

Alors, tout se mit en mouvement. Les fils circulèrent. Les poulies tournèrent, les engrenages mordirent les uns dans les autres.

La pièce s'emplit d'un bruit très doux, une sorte de froissement comparable à celui des élytres d'un boisseau de hannetons.

— Qu'en dites-vous?

— C'est merveilleux. Quel travail ! — lançai-je à pleine voix.

— Oui, — répéta-t-il avec orgueil, — quel travail ! Voilà trois ans que je m'y suis mis. J'avais commencé à V... Quand j'ai été nommé ici, pour déménager, j'ai emballé ce qui était prêt dans des boîtes en carton, avec de la ouate. J'ai pourtant été obligé de refaire quelques pièces.

J'étais partagé entre l'envie de rire et le respect que m'ont toujours inspiré les maniaques. Je donnai, autant que je le pus, les plus grandes marques d'admiration.

Le Chouel mit encore en action une ou deux fois son usine. Puis il démonta son soufflet.

— Voilà, — me dit-il. — Vous savez maintenant ce qui m'intéresse dans la vie. Que voulez-vous, on n'est pas maître de son destin. Une seule chose m'a toujours préoccupé. Les moyens par lesquels l'homme pouvait agir sur la nature et créer le mouvement. J'étais fait pour être un grand horticulteur ou un grand industriel. J'avais la passion, mais je n'avais ni l'argent, ni les appuis, ni l'art d'inspirer confiance. Alors, j'ai tout refoulé, et je me suis mis à peindre des vitraux d'église. Et maintenant j'enseigne le dessin, à des gens qui...

Il s'interrompit en rougissant, et une larme perla au coin de ses paupières.

— Mais, du moins, ce qui n'a pu faire ma vie orne mes loisirs. Je taille des poiriers et j'ai fabriqué cela. Pour moi seul, pour mon seul plaisir...

J'étais ému ; mais la timidité m'empêchait de dire un mot, d'autant plus que si j'avais voulu qu'il m'entendît, j'aurais été obligé de crier très fort l'expression de mon sentiment, et je pris congé assez vite. En me reconduisant, le Chouel me fit promettre encore une fois que je ne raconterais cette journée à personne, pas même à mes parents.

*
* *

Je gardais au Chouel une sorte de reconnaissance affectueuse. C'étais la première fois qu'un homme me faisait une confidence, et me prenait à témoin de ses raisons de vivre. Peut-être aussi avait-il voulu me confier tacitement une sorte de mission. Peut-être avait-il compté sur mon habileté pour faire entendre à mes camarades, sans rien leur révéler, que leur professeur avait des préoccupations profondes, une passion qu'ils n'étaient pas aptes à comprendre encore, mais qu'ils devaient respecter, que l'enseignement du dessin ne l'intéressait pas plus qu'eux, et qu'ainsi leur insolence n'avait aucune justification. En tous cas, j'étais bien décidé à le servir du mieux que je pourrais.

A la rentrée, le chahut reprit avec une vigueur qu'il n'avait encore jamais atteinte. Le Chouel lui opposait une muette résignation, et ne se mettait plus en colère. Lucas et sa bande crurent que la dose n'étais pas assez forte et la corsèrent de semaine en semaine.

Cet hiver-là, en revenant du rugby, le dimanche, les lycéens se mirent à fréquenter la « Taverne ». C'était un « beuglant » fermé peu avant la guerre, mais qui connaissait une nouvelle fortune, par suite de l'affluence des blessés et des embusqués.

Un des numéros avait un succès extraordinaire. Derrière une petite locomotive en carton, deux chanteuses, habillées en fillettes, débitaient des couplets à double sens, et, au refrain, elles imitaient le mouvement de la bielle du piston, en chantant :

Tche. Tche. Ça va, ça vient, sur un air de rag-time.

Cet air, nous le fredonnions à toutes les heures où le silence ne nous était pas imposé, mais, naturellement, il rythmait tous les moments que nous passions chez le Chouel.

Un jour, Lucas et Parent firent mieux. Ils mirent l'un à côté de l'autre deux chevalets. Avec une feuille de papier roulée, ils simulèrent une cheminée. Puis, sans plus se soucier du Chouel que s'il eût été absent, ils se levèrent et se mirent à chanter. Ils tenaient tous deux l'extrémité d'une règle, et, au refrain, ils firent le mouvement de la bielle. Bientôt, s'excitant, ils laissèrent de côté les paroles, et forcèrent la gesticulation avec des « Tche-Tche » frénétiques.

Le Chouel se leva, l'air égaré, tout pâle. Il hurla : « Voyous ! Voyous ! », mais sa voix s'étranglait dans sa gorge. Alors, il fonça sur moi, et, me lançant un regard où brillait le scandale, il me dit d'une voix sèche :

— Ignoble ! Traître ! Lâche ! — puis il retourna à sa table, s'assit et se prit la tête dans les mains.

La clameur du Chouel n'avait fait qu'encourager Le Grous Lucas. J'étais bouleversé. Les injures du malheureux me firent aussitôt comprendre sa méprise. Dans son esprit, j'avais révélé aux autres sa manie de mécanicien, et c'était pour la railler grossièrement qu'ils se livraient à leur gesticulation.

Rouge de honte et de colère, je me dressai, et, sans plus réfléchir, je marchai sur Lucas :

— Est-ce que tu vas la boucler ? — hurlai-je.

— De quoi ? — répliqua-t-il. — Monsieur a reçu des ordres ? Monsieur désire une place de pion après son bachot ?

Un coup de poing en pleine figure lui répondit. Mais il était plus gros que moi et il m'empoigna. Nous roulâmes tous les deux sans lâcher prise, et ce fut une bataille acharnée au milieu des chevalets et des chaises, qui tombaient avec fracas. Nul n'essayait de nous séparer.

Le bruit du désordre dut parvenir jusqu'au censeur qui passait dans l'escalier, car il ouvrit la porte, et prononça un vigoureux « Alors ? ». Parent nous lança à chacun un coup de pied, en murmurant : « Ça va mal ! » D'un bond, nous étions debout. Le Chouel, découragé, était resté à sa place. Le censeur lui jeta un coup d'œil sévère et nous interrogea. Mais la loi des élèves avait pris le dessus et il ne put savoir

les raisons de la bataille. Je reconnus avoir quitté ma place et donné le premier coup de poing. Lucas protesta que c'était lui qui avait commencé. Le tambour roula. La classe sortit en bon ordre, et le censeur nous dit que nous serions déférés devant le Conseil de discipline aux fins d'exclusion. Mais il changea d'avis : sans doute par égard pour ma situation de boursier, qui donnerait à la décision une gravité exceptionnelle ; sans doute aussi par pitié pour le Chouel, qui serait mis en cause devant ses collègues. Et, finalement, nous fûmes privés de sortie pour trois dimanches.

Mon geste n'avait d'ailleurs servi à rien. Chaque fois que je rencontrais le Chouel et que je le saluais, il se détournait avec mépris. Nous cessâmes de nous regarder.

LOUIS FRANCIS

LE GÉNÉRAL GÖRING

Le général Göring passe aujourd'hui pour le second personnage du Troisième Reich. Dans aucun pays de régime autoritaire le chef n'a toléré jusqu'à ce jour un lieutenant tel que lui : lieutenant parfaitement sûr et fidèle, qui ne saurait porter ombrage à son Führer. Il s'est nommé lui-même son « paladin » : c'est dire que, tant qu'il vivra, il se tient prêt à le servir, sans prétendre à une autre place que la sienne. Hitler et lui sont d'accord sur ce point. Leurs rapports sont sans équivoque.

A quoi Hermann Göring doit-il ce rang privilégié ? Car le Führer compte d'autres fidèles, aussi dévoués, parfois plus anciens, dont les capacités et les services ne sont pas moins établis. Nul n'a été pourvu de postes aussi importants, aussi variés ; nul ne reçoit les mêmes missions de confiance ; nul ne rencontre autant de tolérance pour ses faiblesses. Göring a l'oreille du chef, et si sa place reste la seconde, cela ne veut pas dire qu'elle soit de seconde importance. Pour le moment il ne saurait remplacer Hitler, dont il n'a ni l'autorité, ni la popularité : mais n'est-ce point une excellente plate-forme pour agir, que de pouvoir conseiller des mesures que la toute-puissance d'un autre fera exécuter ?

*
* *

Né à Rosenheim (Bavière), le 12 janvier 1893, Göring est Westphalien d'origine : donc fils d'une province qui revendique le plus pur sang germanique. La race en est solide, tenace, énergique : elle a produit des hommes comme le baron von Stein, réformateur de la Prusse, adversaire de Napoléon. Quand le jeune Hermann vint au monde, son père occupait un poste diplomatique en Amérique : il était près de la retraite, il avait derrière lui une longue carrière. Choisi par Bismarck comme commissaire de la première colonie allemande, le Sud-Ouest Africain, il s'y distingua, en étendit les limites en traitant avec les chefs indigènes. Il avait été officier de chasseurs dans les guerres de 1866 et 1870. Pendant sa jeunesse, Göring entendit le récit de ces campagnes coloniales et militaires. Il visite les écoles de Fürth et d'Anspach, passe ses vacances dans un vieux château de Franconie. A quinze ans, il se distingue déjà par d'audacieux exploits : il gravit une des aiguilles du massif du Mont-Blanc, après s'être luxé l'épaule dans une fente de rocher.

Nature intrépide, il sera soldat. On l'envoie aux écoles de cadets de Carlsruhe et de Lichterfelde, où l'un de ses professeurs le juge en ces termes : « Un fameux luron, mais difficile : il est né révolutionnaire ». En 1914, il se trouve sous-lieutenant en Alsace. Chargé d'une patrouille à bicyclette, il s'approche de Mulhouse, où le haut commandement français vient de s'installer. On lui attribue l'intention d'avoir voulu enlever le général Pau : projet que nous devons tenir, jusqu'à nouvel ordre, pour une tartarinade.

Un de ses camarades qui vient de passer à l'aviation lui propose de l'emmener comme observateur : sans autorisation il part, récolte quelques jours d'arrêt, se voit refuser en arrivant au front, puis finalement accepter. Les deux amis reçoivent bientôt des mains du Kronprinz la croix de fer de 1re classe. Au début de 1915, on installe à bord des avions les premiers appareils de T.S.F. La première fois qu'il s'en sert pour régler le tir d'une batterie, Göring télégraphie en clair : « La batterie peut cesser le feu, elle tire à côté du but ».

Cette liberté de langage lui vaut un rappel à l'ordre du général. Il ne s'en défera jamais, même vis-à-vis de ses supérieurs. Elle ne l'empêchera pas de faire une ascension rapide. Au bout de quelques mois, il devient pilote et se distingue aussitôt par sa hardiesse : en 1917 il prend le commandement d'une escadrille de chasse, que ses succès font remarquer. Il est blessé au cours d'un bombardement. Le Kaiser lui décerne la plus haute décoration : « Pour le mérite ». En 1918, après la mort de Richthofen, l'as des as allemands, et de son premier successeur Reinhard, Göring est placé à la tête de l'escadre 3, la plus réputée de l'aviation allemande, qu'il dirigera jusqu'à la fin de la guerre.

Un soldat tel que lui ne peut accueillir l'armistice que la mort dans l'âme : comme il est aussi une forte tête, Göring refuse de livrer ses appareils à l'ennemi. Il se retire sur l'intérieur, tandis qu'un officier du G. Q. G., le suit de station en station et le somme d'exécuter les conditions souscrites par le haut commandement. Quelques avions restent à Darmstadt, le reste de l'escadre est démobilisé à Aschaffenburg, où son chef, en prenant congé de ses camarades, prononce une vibrante allocution : « La lutte par les armes est terminée, aurait-il dit — si les mémorialistes sont fidèles ; — une nouvelle lutte commence, si nous le voulons, celle des principes, de la morale, du caractère ». Ces paroles font prévoir le national-socialisme, auquel le brillant aviateur était loin de penser à cette époque.

*
* *

Il s'agissait d'abord de vivre. En 1919, pour un pilote démobilisé, il n'y avait pas de gagne-pain en Allemagne ; en décembre, Göring s'engagea dans la « Swenska Lufttrafik », Société suédoise. C'est au hasard de ses vols qu'il dut le roman de sa jeunesse.

Une nuit, dans une tempête de neige, il atterrit près du château du comte Rosen, où il cherche refuge. La maîtresse de maison l'introduit dans une salle où flambe un feu de bois, dans une grande cheminée. Les chenets (signe prophétique) portent la croix gammée. On boit, on parle, l'aviateur raconte

ses faits de guerre. Soudain la porte s'ouvre, une femme grande et blonde paraît : Carin von Fock, la belle-sœur du châtelain. Ses yeux bleus rencontrent le regard clair et dur d'Hermann Göring. Ils s'aiment ; et quelques mois plus tard, à Münich, ils s'épousent.

Ce mariage ne fut pas si simple. La jeune femme était mariée à un officier suédois, dont elle avait un fils. Elle dut divorcer, et comme il s'agissait pour elle de quitter non seulement son foyer, mais son pays, les scrupules, sinon les hésitations, furent vifs de part et d'autre. Carin Göring, qui devait mourir un an avant l'arrivée du national-socialisme au pouvoir, a tenu une grande place dans cette période de la vie de son époux, qui est celle de ses luttes politiques. Le sentiment qui les rapproche repose sur l'attirance des contrastes. Le passé de Göring et ses portraits de l'époque nous montrent un jeune homme (il a alors vingt-huit ans) durci par les épreuves : l'allure est virile ; le visage, aux traits réguliers, a l'expression d'une rare énergie. Elle, douce, dévouée, avec une foi absolue dans son mari et la cause qu'il va servir. Appartenant à une famille piétiste, elle a l'âme religieuse. De santé délicate, accoutumée à vivre dans une large aisance, elle renoncera au confort pour une existence aventureuse, difficile, qui frisera parfois le dénuement. Cette nature, à l'opposé de la sienne, exerce sur un homme robuste et combatif le plus grand empire : c'est avec une confiance sans limite, un attachement profond, que Göring restera uni à sa compagne, jusqu'au jour où, sur son lit de mort, elle le renverra elle-même près de son Führer qui l'appelle.

*
* *

C'est peu après son mariage, en 1921, qu'il fit la connaissance d'Adolf Hitler. Une grande manifestation avait lieu à Münich contre la livraison des chefs militaires allemands aux Alliés. Göring y assistait en uniforme. Hitler, sollicité de parler, refusa, mais Göring l'entendit le lendemain : il fut saisi à tel point qu'il alla le trouver et se mit à sa disposition. Hitler, dont le parti venait d'être créé, cherchait un homme pour organiser et commander ses sections d'assaut, qui allaient jouer un rôle

capital dans sa propagande politique. Le capitaine Göring, héros de l'aviation de guerre, lui parut l'homme qu'il fallait : il l'engagea aussitôt.

Ici se pose un problème psychologique qu'on ne peut résoudre avec certitude, mais seulement dans le sens d'une certaine vraisemblance. Qu'est-ce qui put attirer Hermann Göring dans le national-socialisme? Fut-il tout de suite converti à cette doctrine, ou s'y attacha-t-il peu à peu, en la servant et sous l'action de son chef? On peut admettre qu'il fut séduit par la personnalité de celui-ci, par la perspective d'un rôle à jouer dans un mouvement jeune et conforme à ses aspirations. Ces aspirations étaient avant tout nationales ; soldat de carrière et soldat dans l'âme, Göring ne pouvait qu'exécrer le régime de Weimar, qui, pour les hommes de sa classe, était le reniement de toutes les traditions militaires, le régime de la défaite. Il voulait une grande Allemagne : le national-socialisme dut lui paraître l'instrument propre à relever son pays abattu. Ni politicien, ni doctrinaire, il ne pouvait avoir pour le racisme, pour les théories économiques du nouveau parti qu'un médiocre intérêt ; avec ses origines bourgeoises, son goût de l'autorité et du faste, il ne pouvait avoir un faible pour ses tendances sociales. Par contre, le système de dictature que le programme ne formulait pas clairement, mais qui était dans l'intention des rédacteurs, était conforme aux désirs profonds d'un tempérament volontaire, avide de commander.

Installé à Nymphenburg, près de Münich, Göring se donne tout entier à sa tâche. Deux années durant, il vit en contact quotidien avec Hitler : c'est alors que se forment entre eux les liens d'une inaltérable amitié. Ils sont mis à l'épreuve le 9 novembre 1923 : la tentative de « putsch » du Bürgerbräu se poursuit le lendemain dans les rues de Münich. Hitler, Ludendorf, Göring et leurs partisans se font mitrailler sur la place de l'Odéon. Hitler réussit à s'enfuir, pour être arrêté quelques jours après. Göring, grièvement blessé, est transporté sur une civière par des amis à travers les sentiers des Alpes Bavaroises. Il passe la frontière et se réfugie à Innsbrück. Mais le Gouvernement allemand le poursuit : ses biens sont saisis, son extradition est demandée à l'Autriche. Sans ressources, il s'enfuit à Venise, puis à Rome : de là, par un détour

qui lui fait éviter l'Allemagne, il se rend au pays de sa femme, en Suède.

Cette partie de sa vie est la plus pénible. Il ne trouve plus de situation. Sa femme est malade. Les derniers objets qu'ils possèdent vont au mont-de-piété. C'est seulement en 1926 qu'une amnistie lui permettra de rentrer, mais il ne retrouvera pas tout de suite sa place dans le parti, désorganisé par l'emprisonnement de son chef. Hitler, libéré depuis peu, s'occupe à le réorganiser. Göring, qui, pour gagner son pain, doit se livrer à diverses besognes, se tiendra en rapport avec lui et commencera à l'accompagner dans ses tournées de propagande. En 1928, douze nationaux-socialistes entrent au Reichstag : Göring est l'un d'eux. Désormais, il appartiendra tout entier à la politique.

Délégué du Führer dans la capitale, il y installe ses quartiers. Sa maison devient un centre d'où rayonnent les ordres, où l'on négocie, parfois, avec les hommes d'autres partis. On y reçoit beaucoup, en toute simplicité. La maîtresse de maison brode son linge et cuisine elle-même, — quand la princesse de Wied ne lui prête pas sa cuisinière. Il y a grande intimité entre les Göring et cette famille princière. Après les élections de 1930, qui ont apporté un grand succès au national-socialisme, on rencontre aussi chez eux des hommes comme Schacht ou Thyssen.

Dans les deux années qui suivent, le parti déploie un maximum d'activité : son but est de conquérir la majorité des suffrages, ou du moins une minorité si importante, qu'il éclipse les autres partis et que son chef se voie confier le pouvoir. En auto, en avion, Hitler parcourt l'Allemagne, tient des centaines de réunions. Göring, souvent, l'accompagne. Il joue aussi le rôle d'intermédiaire avec le président Hindenburg, qui par deux fois, en 1932, songe à faire appel à Hitler.

Les élections se succèdent : d'abord élection présidentielle, avec deux tours de scrutin, élections au Landtag de Prusse, double élection au Reichstag. Lorsqu'en mai le Gouvernement de Brüning interdit les sections d'assaut, Göring prononce un grand discours au Reichstag : il provoque la chute du général Gröner, ministre de la Guerre, puis du cabinet tout entier. Von Papen, qui prend la succession, voit entrer le 31 juillet plus

de deux cents députés nazis au Reichstag. Göring en devient président, et, dès le jour de la rentrée, s'efforce d'obtenir la démission du Chancelier en faisant voter un ordre du jour contre lui. Manœuvre audacieuse, car l'ordre du jour avait été présenté à l'improviste par les communistes. Von Papen sut la déjouer en profitant d'une interruption de séance pour se procurer un ordre de dissolution.

Le coup était manqué. Cependant M. Goebbels affirme dans ses *Souvenirs* (*Vom Kaiserhof zur Reichskanzlei*) que son parti désirait un nouveau recours aux électeurs ; Hitler, qui attendait dans le palais du Président du Reichstag, aurait « débordé de joie » en apprenant la nouvelle. La suite des événements ne lui donna pas raison : les nazis perdirent trente-quatre sièges le 6 novembre. Von Papen fut remplacé par Schleicher, qui faillit rompre l'unité de leur parti en confiant un portefeuille à Strasser. L'étoile du national-socialisme pâlit durant ces trois mois, et beaucoup supposèrent alors que son heure était passée. Mais une intrigue habilement menée par von Papen, en janvier 1933, réussit à circonvenir Hindenburg : le 30, il nommait Hitler chancelier du Reich.

*
* *

Dans la période où le Führer et son parti s'installent au pouvoir, Göring a joué un rôle capital. Pour conquérir les dernières positions, il fallait de l'énergie, de la décision, de l'audace : toutes qualités qui étaient siennes. Il garda la présidence du Reichstag, dont le palais devait prendre feu le 27 février. Les causes de l'incendie n'ont jamais été éclaircies, mais Göring en prit prétexte pour écraser le communisme. Il était devenu en même temps ministre de l'Intérieur en Prusse : poste qui lui livrait l'administration et la police. Il congédia vingt-deux colonels de la « Schutzpolizei » (sur trente-deux), des centaines d'officiers, des milliers de sous-officiers, les remplaçant par des hommes pris dans les S.A. et les S.S. En quelques mois, ce corps, qui passait pour dévoué à la République, devenait un appui sûr du nouveau régime. Göring créa aussi la police secrète, connue plus tard sous le nom de *Gestapo* (*Geheime Staatspolizei*), qui envoya les adversaires du Troi-

sième Reich dans des camps de concentration. Il fit arrêter dans une nuit quatre mille fonctionnaires du parti communiste. Il faut lui attribuer une grande partie des mesures qui aboutirent rapidement à la suppression non seulement des partis marxistes, mais de tous les partis politiques, à l'exception du national-socialiste. Il va sans dire qu'il peuplait de ses créatures les administrations régionales, qui, d'ailleurs, doublées par les *Gauleiter* ou délégués du parti, perdaient de leur importance.

En avril 1933, Göring avait été nommé président du Conseil de Prusse, fonction qui accrut son autorité et lui permit de faire sentir son influence dans différents domaines. Il supprima le Landtag et y substitua un Conseil d'État dont il nomma lui-même les membres, ce nouveau corps n'ayant que voix consultative. Il a conservé cette présidence du Conseil, dont les attributions se réduisent de jour en jour, en vertu de la centralisation du Reich et de la suppression de l'autonomie des « pays » allemands. Aujourd'hui la Prusse n'a plus qu'un seul ministère autonome, celui des finances, tous les autres étant administrés par les ministres du Reich. Mais le chef du Gouvernement prussien garde la direction des théâtres d'État, à laquelle il s'intéresse tout spécialement. Il a aussi le titre de grand veneur, qui lui a permis de faire venir des élans et des aurochs dans une forêt des environs de Berlin.

On s'attendait généralement à ce qu'il fût promu vice-chancelier, lorsque Hitler, après la mort de Hindenburg, devint chef de l'État. Pourquoi cet avancement lui a-t-il été refusé, alors que sa position de confiance près du Führer n'a jamais fait que s'affermir? Il dut souffrir plus encore de se voir subordonné, comme ministre de l'Air, au maréchal von Blomberg, ministre de la Guerre, qui a le commandement en chef de toutes les forces militaires et navales. Dans ce domaine, Göring a encore rempli une mission essentielle : il a été l'organisateur de la nouvelle aviation allemande. En quatre ans, des appareils ont été construits, que l'on évalue à plusieurs milliers ; le territoire du Reich s'est couvert de champs d'atterrissage ; de splendides écoles d'aviation, un ministère qui se vante d'être le plus vaste du monde, un service très poussé de défense anti-aérienne sont venus témoigner de la compétence

et de la passion d'un ministre qui avait été lui-même une des gloires de la nouvelle arme.

Mais son activité se tourne encore dans d'autres directions. Diplomate ambulant, il est chargé de missions spéciales près de gouvernements étrangers : près de certains gouvernements. Jusqu'à ce jour, il n'a pas cru devoir se rendre à Londres ou à Paris. Il se sent plus à l'aise dans les pays de régime autoritaire : c'est à Varsovie, à Belgrade, surtout à Rome qu'il est allé négocier. Il se sent attiré vers l'Italie, qui l'accueillit comme exilé, en 1924 ; vers le Duce, avec qui ses affinités sont évidentes. Les Italiens lui rendent cette admiration : certains le préfèrent même au Führer, qu'ils trouvent trop simple, trop peu théâtral dans ses attitudes.

Sa dernière grande tâche est l'exécution du plan de quatre ans. A priori, il n'y semblait pas destiné : elle relève de l'économie et reviendrait plutôt à un homme comme M. Schacht. Il est clair que Göring n'entre pas dans le détail de l'organisation, son rôle est plutôt celui d'un animateur, peut-être d'un croquemitaine. Il est là pour faire violence aux intérêts particuliers, pour briser les résistances. Chacun sait que sa volonté est implacable ; sa personne doit garantir la réussite de ce plan, dans la mesure où les circonstances la rendent possible.

*
* *

Ces activités multiples ne font-elles pas de Göring une sorte de factotum du régime ? Il aime de toucher à tout : il aime aussi se montrer sous tous les aspects. Son goût des uniformes et des décorations est fameux : il a donné lieu à d'innombrables plaisanteries, dont on assure qu'il tient registre. Il aime le luxe, donne des fêtes fastueuses, collectionne les tableaux et commande des trains spéciaux pour aller chercher sa femme à Venise (Hindenburg n'eut jamais de train, mais seulement un wagon spécial). Il reçoit volontiers, et, lorsqu'il est de bonne humeur, sait être un hôte aimable et jovial. La dureté de ses traits fait alors place à une certaine naïveté. Il ne fait pas de grâces aux femmes, il préfère l'entretien des hommes.

Son éloquence a moins que jadis l'occasion de s'exercer : moins souvent que celle d'Hitler ou de Goebbels. Pourtant Göring est un des bons orateurs du Troisième Reich. Sa voix est un peu nasillarde, sa diction moins claire, moins agréable que celle du ministre de la Propagande. Il n'a pas la même prise qu'Hitler sur les foules. Mais l'énergie, qui est sa qualité dominante, s'exprime dans ses discours et leur donne parfois une force extrême : une force qui a quelque chose de terrifiant, lorsque les sentiments de l'homme, appétit de domination, haines violentes, viennent la soutenir. Göring donne alors l'impression de celui qui ne recule devant rien pour atteindre ses buts ; pour qui le 30 juin 1934 ne fut qu'une bagatelle ; qui, si le peuple allemand ne s'était pas incliné tout de suite sous la domination nationale-socialiste, eût commandé sans la moindre hésitation bien d'autres sacrifices.

Pourtant on ne le soupçonnera pas de pogroms. De tous les grands chefs nazis, il passe pour le moins antisémite. Ce n'est point qu'à l'occasion il ne vitupère, lui aussi, contre les juifs : c'est un leit-motiv qu'il doit, comme les autres, répéter de temps en temps. Mais s'il ne tenait qu'à lui, on peut croire que la législation contre les « non-aryens » eût été moins sévère.

Certains diront qu'il peut s'offrir le luxe de cette tolérance relative, étant à peu près le seul, parmi les têtes du parti, qui réponde dans quelque mesure à ce type « aryen » ou nordique, dont les théoriciens racistes prétendent faire l'apanage du peuple allemand (encore n'est-il point dolichocéphale). Mais nous croirions plutôt que cette disposition se rattache aux origines sociales de Göring. L'antisémitisme est une passion de petites gens : dans le parti, ses plus grands champions sont des hommes de condition modeste. Dans les milieux de haute bourgeoisie, de militaires et d'aristocrates d'où il est issu on s'adonnait jadis à un antisémitisme modéré. On ne voulait pas voir les israélites dans certaines situations : on ne leur faisait pas une guerre ouverte, on ne dédaignait pas toujours l'union avec leurs filles.

Il est notoire que Göring forme le trait d'union entre le parti national-socialiste et ces mêmes classes. Son rôle tient à ses rapports avec elles, beaucoup plus qu'à sa popularité,

qui est médiocre : encore qu'il se dise parfois socialiste et qu'au 1er mai, deux ans de suite, il ait affecté de marcher en chemise brune à la tête des ouvriers. Si les classes possédantes ont repris leur place dans le Troisième Reich, si leurs fils détiennent encore de nombreuses fonctions dans l'État, malgré la poussée des parvenus du parti, si celui-ci reste en bons termes avec la famille impériale, c'est en grande partie grâce au général Göring, ami de tous les grands, qu'ils habitent à Berlin, à Rome ou à Doorn.

*
* *

A cette position unique, aussi bien qu'à son intimité avec le Führer, il doit d'être considéré comme le dauphin du Troisième Reich : dauphin de quatre ans plus jeune que le souverain d'aujourd'hui, et dont les chances, par suite, paraîtront lointaines. Si le hasard le haussait au premier rang, ne chercherait-il pas à consolider le régime en renouant avec certaines traditions ? N'y serait-il pas poussé par l'armée ? La dictature n'est-elle pas un état intermédiaire qui ramène fatalement à la monarchie ? On se le demande. Cependant, plus cette perspective s'éloigne, plus elle devient douteuse. Tenons-nous en aux réalités présentes.

Göring est le conseiller le plus écouté du Führer. Il est toujours à ses côtés. Pour l'aborder plus facilement, il s'est fait construire une villa près de la sienne à Berchtesgaden. A ses yeux, il a le double prestige de l'officier et du bourgeois ; il a l'aisance des manières et le ton du commandement. A-t-il une politique, en dehors de la formule d'une Allemagne forte, toujours plus forte ? C'est ce qu'il faudrait savoir.

Son influence — du moins on le suppose — se fait sentir dans le sens des décisions audacieuses : par exemple, le 7 mars 1936. Il a le goût du risque : Hitler l'a aussi. Sans quoi ni l'un ni l'autre ne seraient montés si haut. Mais ils ont aussi le goût du pouvoir et le désir de le conserver. On peut admettre que des hommes qui gouvernent un grand peuple ont encore le sens des responsabilités qui leur incombent devant lui. Leur intérêt et l'intérêt national, parfois, coïncident : s'ils étaient tentés de

l'oublier, des exemples récents le leur rappelleraient, — la triste aventure de Guillaume II, par exemple.

La foule peut s'hypnotiser sur le visage terrible du général Göring, autoritaire jusqu'à la manie, implacable à ses adversaires, entiché d'honneur et gonflé d'orgueil. Serait-il de ceux dont on doit redouter toutes les catastrophes? Mais les héros de la dernière guerre n'ont pas besoin de gloire nouvelle. Regardons son patriotisme, sa fidélité à son chef, son attachement envers une épouse. Les âmes les plus dures ont des points faibles qui permettent de les toucher. C'est à ceux qui ont à traiter avec de tels hommes de chercher ces points par où les joindre. Celui-ci, comme tant d'autres, a des côtés humains : saisir l'humain, savoir le manier, n'est-ce pas là une grande partie de la politique?

RENÉ LAURET

L'ÉCOLE DE L'INFORTUNE

OU

LA NOUVELLE GÉNÉRATION LITTÉRAIRE AUX ÉTATS-UNIS

Chacun ses goûts. Certains peuples ne peuvent se passer de l'énorme, d'autres ont besoin du tout petit. Les uns s'enorgueillissent de leurs montagnes, les autres de leurs plaines. Les uns se sont élevés par leurs conquêtes, les autres par leurs épreuves. Que serait-il advenu de la Pologne sans ces catastrophes qui firent d'un grand peuple un peuple sublime, et qui lui permirent de se trouver grâce à sa perte? On ne peut l'imaginer sans ce ragoût exquis, tragique et mystique de douleur stimulante; et pourrait-on imaginer une Russie sans cette véhémence forcenée, qui la porta d'Ivan le Terrible à Pierre le Grand, de Pierre le Grand à Staline, et de Dostoïewski à Gorki?

Pour l'Amérique, elle fut la grande inventeuse de joies. Stendhal lui reprochait déjà sa sagesse et son bonheur sans passion : « Nous voyons que lorsque le malheur venant des gouvernements manque aux Américains, ils semblent se manquer à eux-mêmes. On dirait que la source de la sensibilité se tarit chez ces gens-là... Il y a la gaîté physique de la jeunesse qui passe bientôt, avec la chaleur du sang, et qui finit à vingt-cinq ans : Je ne vois pas les passions qui font jouir... J'admire ce bonheur et ne l'envie pas. » Pourtant, avec le temps, ce parti pris de bonheur sage et plantureux revêtit un éclat, que peut-être Stendhal eût aimé. Un jour, Walt Whitman s'écria .

« Joie, ô mon camarade, joie !

» En face de la mort, submergé de joie, je hurle : joie, ô mon camarade, joie ! »

Et pendant toute sa vie, le pèlerin errant de Brooklyn et de Manhattan chanta les innombrables bonheurs de la terre et des rues, des ports et des rivières, des grandes routes, de la paix, de la guerre. Après lui, durant soixante ans, l'immense masse américaine, roulant comme un torrent, défrichant des forêts, irrigant des déserts, bâtissant des villes, érigeant des gratte-ciel, a poussé un long cri d'allégresse qui s'est répercuté dans l'univers entier.

La joie américaine, cette joie que nous avons vue quand arrivèrent les premiers volontaires de l'armée d'outre-mer au cours de notre guerre, cette joie qui, de son flot souverain vivifia nos troupes lasses et accabla les armées des empires centraux en 1917 et 1918, rendit ainsi possible la victoire des Alliés. Qui donc en France pourrait l'oublier, ou la méconnaître? Durant plus d'un siècle, l'Amérique la pratiqua et s'imposa la discipline du bonheur. Ce ne fut pas un hasard si elle accueillit chez elle le docteur Coué comme un héros, et si elle se plut à écouter ses homélies. Le brave homme qui conseillait à chaque Américain en se levant le matin de dire : « Je vais bien, je vais beaucoup mieux qu'hier et je vais aller de mieux en mieux », ce brave homme qui paraissait en France un excentrique n'était plus, outre-mer, qu'un guérisseur sage mais banal ; sa méthode n'était point différente de celle qu'employaient alors les chambres de commerce américaines, les clubs de Rotariens, le Gouvernement des États-Unis, et même les philosophes d'outre-mer, qui, tous, enseignaient la volonté du bonheur et l'habitude du bonheur comme le meilleur moyen de prolonger le bonheur. C'est l'époque où les financiers américains déclaraient : « Dépensez votre argent, afin d'en avoir davantage. Poussez jusqu'au bout votre chance car elle s'augmentera sans cesse... »

Cette félicité, brutale jusqu'à l'orgueil, fut le grand spectacle et le grand scandale d'après-guerre ; que l'on aime ou non l'Amérique, on doit reconnaître que tant de bonheur n'était point sans majesté. Sur ce continent immense où vivaient, travaillaient et mouraient plus de cent millions d'êtres, cet élan audacieux de joie, que l'on n'avait plus connu

depuis vingt ou trente siècles, semblait braver les dieux et dominer les hommes.

Elle était faite, elle aussi, de sacrifices, car la joie comme la douleur est un parti pris. Ceux en Amérique qui ne voulaient point s'y conformer étaient punis. La grande gloire littéraire d'un Edgar Poë est un phénomène européen bien plus qu'américain. Qu'il s'agît de littérature, de peinture, et récemment de cinéma, l'Américain se nourrissait d'histoires « qui finissent bien ». Sa grande revue, le *Saturday Evening Post* (2 500 000 exemplaires chaque semaine) était un recueil indéfini de tous les petits bonheurs que comporte l'existence et de toutes les joies qu'offrent les instincts. Quand on faisait un film à Hollywood, on prévoyait plusieurs dénouements : un, tragique et quelque peu libidineux, pour l'Amérique du Sud ; un, douloureux et âpre, pour l'Europe de l'Ouest et l'Europe Centrale ; enfin un autre, suave et doux, pour l'Amérique du Nord. Seule, la très haute littérature, qui se limitait à un champ très étroit, s'offrait parfois le luxe d'un désespoir réservé à une élite, que la masse du pays n'estimait guère. La nation n'avait point de peine à se priver de ces âcres émotions que le romantisme a diffusées dans les masses européennes ; la littérature restait un plaisir gai.

On pourrait alléguer que la littérature n'exprimait pas le tréfond de l'âme américaine, que la nation, plus soucieuse d'activité économique et politique que de vie intellectuelle, réservait à ces domaines toute sa force et toute sa sincérité. Il est d'autant plus admirable de constater qu'un grand pays démocratique ait réduit au minimum, durant cinquante ans et peut-être davantage, la part des récriminations, des aigreurs, de la colère et de la haine, que comporte nécessairement un régime électoral. Chaque campagne n'est-elle pas, en effet, une revue générale des griefs de tous les citoyens contre tous les actes de leur gouvernement, et peut-on imaginer un candidat dont la meilleure ressource et le suprême espoir ne soit pas le mécontentement du public auquel il s'adresse ? Au XVIIIe siècle, la démocratie moderne commença par des épigrammes et des chants satiriques, elle se continua par des cris de révolte et de haine, et sa carrière est liée au développement, à l'approfondissement, au triomphe de « revendica-

tions ». De 1850 à 1930, l'Amérique a réussi à ne point interrompre ses élections ni son bonheur. C'est là chose merveilleuse, que sans doute a facilitée l'illogisme supérieur des Anglo-Saxons, et qu'a rendue possible la richesse démesurée d'un continent vierge ; c'est aussi l'un de ces faits qui attestent la volonté tenace d'un peuple.

II

1930 a tout changé. La débâcle économique, qui s'amorce en 1929, et qui atteint en 1934 un paroxysme de délire, bouleverse le pays dans sa vie physique et dans sa vie intellectuelle. Surpris de voir toutes les banques fermées, toutes les entreprises ruinées et le pays entier dans un état de liquidation, les citoyens des États-Unis répudient trois siècles de bonheur et l'administration républicaine, qui gouvernait depuis Lincoln. La prospérité et l'unité nationale, résultats de la guerre de Sécession et de la victoire remportée par la bourgeoisie industrielle et bancaire de l'Est sur les planteurs du Sud, font place soudain aux divisions, à l'inquiétude et à la colère. Autour de Roosevelt se groupent tous les mécontents de partout, et l'on s'aperçoit soudain que les deux tiers de la population sont irrités. Ce qui, hier encore, était accepté et admiré, semble insupportable aujourd'hui. Fini le bonheur. On tourne en dérision la prospérité, on se rit des idoles les plus vénérées hier, l'étalon or va rejoindre la Ligue des Nations. On traîne les banquiers dans la boue, on insulte les capitaines d'industrie, on remplace les hommes d'affaires par les professeurs, et les buveurs de lait par les buveurs de gin. Le parti républicain prêchait la prospérité, l'individualisme, l'audace industrielle et la prudence sociale ; il s'appuyait sur la Nouvelle-Angleterre. Roosevelt fait appel à la patience. Il demande l'abnégation de tous, il tente de grandes expériences sociales, et sa forteresse, c'est le Sud, l'ancien vaincu, l'ancien proscrit. A aucun moment de son histoire, l'Amérique n'a vu un retournement plus brusque ni plus significatif.

Il ne faut pas s'étonner si sa littérature l'enregistre dès maintenant.

Boston, New-York, Philadelphie furent les centres de la

puissance américaine, sans interruption, de 1790 à 1930. Le personnel littéraire, les éditeurs, les journalistes venaient du Nord et suivaient les modes du Nord. S'il paraissait un homme du Sud, il était perdu dans cette foule, on le regardait comme une curiosité, et lui-même ne manquait pas de s'isoler bientôt. Les temps ont changé ! Depuis quatre ans, en politique, c'est le Sud qui règne ; à lui les places et les faveurs ; la littérature se fait l'écho des protestations, des plaintes, des cris et des désirs du Sud. Dans les corridors des grands ministères de Washington, on entend partout la longue voix traînante et douce de ces gens du Sud, qui n'aiment point prononcer les « r », ni limiter l'écho de leurs voyelles : ainsi, un accent nouveau se fait entendre dans la littérature, et des auteurs nouveaux apparaissent.

Thomas Wolfe, malgré son nom tout simple de deux syllabes, est un jeune homme qui aime écrire des livres cosmiques de mille pages. Il a déjà prouvé deux fois que tel était son goût, et il se propose de le prouver encore cinq ou six fois. Pour un peuple aussi pressé que les Américains, auquel l'Europe attribue tant de frivolité, n'est-ce pas là un bel exemple de sérieux, et l'on ne sait s'il faut admirer davantage l'auteur, qui ne se lasse pas d'écrire, l'éditeur, qui n'a point peur d'imprimer une si grande masse de feuillets, ou le public, qui ne recule pas devant une telle dépense d'argent et de temps, car M. Wolfe est un auteur à la mode ?

C'est un grand garçon aux os massifs, au visage aigu et vorace. Ses yeux noirs et perçants, sa bouche droite aux mâchoires robustes et son fort nez courbé aux solides attaches, donnent l'impression d'un animal attentif et avide. Le contour de sa vie n'est point différent du contour de son visage. Issu d'une race complexe, où le sang de l'Angleterre se mêle à celui de l'Irlande et de l'Écosse, descendant d'ingénieurs, peut-être raffinés, et de femmes de colons, sans doute aimables, de fermiers hollandais aux fortes mains et d'immigrants anglais à la langue agile, Thomas Wolfe, né et élevé dans une petite ville de la Caroline du Nord, entra à l'Université de cet État, et n'en a pas moins dévoré, avec cette insatiable énergie qui lui est propre, tout ce que pouvait lui donner l'Université de Harvard en Nouvelle-Angleterre, celle de New-

York avec ses énormes bibliothèques et ses masses juives, celle d'Oxford, notre vieux Paris, et les divers coins de l'Europe sur lesquels se porta sa curiosité entre 1920 et ce jour.

C'est un homme du Sud, mais un homme de ce nouveau Sud qui s'est formé après la guerre de Sécession, et qui a été touché par la baguette magique de l'industrie. Sur les deuils, les maux et les ruines de l'ancien Sud aristocratique, cette génération a poussé, parmi les grandes usines textiles, les mines que l'on venait de creuser, et les énormes ateliers de métallurgie, tout cet outillage qui s'installait en hâte pour faire fructifier le capital des banquiers du Nord. Elle est fille de la défaite du Sud et de la victoire du Nord, elle porte en elle, avec la fierté des vieux Virginiens et des vieux Caroliniens, l'orgueil des Yankees modernes. Elle est pétrie d'avidité pour tous les biens et toutes les réalités de ce monde.

Dans les pages de Thomas Wolfe, on retrouve l'écho des exclamations orgueilleuses et joyeuses d'un Walt Whitman. Jeune homme errant parmi les livres, il veut les étreindre tous et les connaître tous ; il se décrit ainsi, alors qu'il était étudiant de Harvard : « Cette furie, qui le poussait à lire tant de livres, n'avait rien à voir avec le zèle de l'étudiant, ni même avec les ambitions universitaires, ni même avec la vraie science. Il n'avait rien d'un érudit, il ne cherchait pas à le devenir. Il voulait simplement connaître tout ce qui existe sur terre, il voulait dévorer la terre et cela le rendait fou de voir qu'il ne le pouvait pas. Il en allait de même avec tout ce qu'il faisait. Tandis qu'il était occupé à lire voracement les livres de cette énorme bibliothèque, soudain surgissait en lui la vision des rues au dehors et de la grande cité qui l'entourait. Elle le perçait comme une épée. Il lui semblait que chaque minute passée parmi les livres était du temps perdu, qu'à ce moment présent, quelque chose de rare, d'irremplaçable, lui échappait avec cette vie des rues, que s'il réussissait seulement à mettre la main dessus au bon moment et la posséder, il pourrait ainsi acquérir et gagner pour lui-même la connaissance de tout, la source, l'origine, la racine d'où sortent tous les hommes, leurs mots, leurs actions et leurs désirs terrestres.

» Il se précipitait parmi les rues à la recherche de ce mys-

tère. Il se jetait dans les souterrains du métro de Boston et il en sortait pour se plonger lui-même sauvagement à travers tous les carrefours, à travers toutes ces foules aux millions de visages, cherchant avec un zèle inlassable à découvrir la vision finale et définitive de tout ce qu'ils faisaient, de tout ce qu'ils disaient, de tout ce qu'ils étaient, de leurs destinées innombrables, de cette grande ville et de cette terre immortelle, de ces cieux immenses et solitaires qui l'entouraient de leur courbure. Il scrutait les rues en délire, tant que son corps, ses os, son esprit et sa chair le lui permettaient, tant qu'il possédait encore quelques ressources de vie ou de désir, jusqu'à l'heure où, tremblant et épuisé, il s'écroulait, le cœur palpitant de désespoir et de désolation.

» Pourtant, il portait en lui un espoir furieux, une croyance sauvage, extravagante. Il se disait qu'il écrirait d'énormes rapports, qu'il ferait des cartes et des plans gigantesques pour annoncer tout ce qu'il voulait faire ici-bas : un programme de travail et d'existence qui aurait épuisé les énergies de dix mille hommes. Au milieu de la nuit, il se levait pour rédiger les catalogues absurdes de tout ce qu'il avait vu et de tout ce qu'il avait fait, le nombre de livres qu'il avait lus, le nombre de kilomètres qu'il avait parcourus, le nombre de gens qu'il connaissait, le nombre de femmes qu'il avait aimées, le nombre de repas qu'il avait mangés, le nombre de villes qu'il avait visitées, le nombre d'États qu'il avait parcourus.

» Tout à coup, il éclatait de rire à la vue de ces listes gigantesques, comme un avare en délire à la vue de son trésor ; mais l'instant d'après, il retombait dans l'amertume et le désespoir ; il se cognait la tête contre les murs en se rappelant la masse énorme de tout ce qu'il n'avait pas vu, fait ou connu. Et de nouveau, il se rasseyait pour rédiger des listes et des catalogues volumineux de tous les livres qu'il n'avait pas lus, de tous les plats qu'il n'avait pas goûtés, de toutes les femmes qu'il n'avait pas connues, de tous les États qu'il n'avait pas traversés, de toutes les villes qu'il n'avait pas visitées. Puis vite, il mettait au net des plans et des programmes qui lui permettraient d'accomplir tout cela, et il calculait les années que cela lui prendrait, l'âge qu'il aurait quand tout cela serait

fini. Une marée de joie et d'espoir gigantesque s'élevait alors en lui, car tout lui semblait facile, et il ne doutait pas qu'il n'y réussit. »

Fille de la Renaissance, l'Amérique des Blancs a toujours été une sorte de Gargantua. Dès qu'ils arrivèrent sur le continent du Nouveau Monde, les colons anglais voulurent l'occuper tout entier ; dès qu'ils eurent en mains les instruments du travail, ils voulurent l'exploiter entièrement ; et dès qu'ils l'eurent établi comme un vaste empire, ils voulurent que son bonheur, sa sagesse, rayonnât sur le monde entier. Thomas Wolfe est bien le fils de ceux qui mirent moins de trois siècles à construire un monde.

Il n'est rien qui ne l'intéresse, il n'est rien qu'il ne désire, il n'est rien qui se dérobe à l'élan de sa vitalité, à l'impulsion de sa volonté. Il est de la lignée qui donna le bonhomme Franklin, omniscient et omnipotent au XVIIIe siècle, Walt Whitman, le poète universel et cosmique du XIXe siècle, Théodore Roosevelt avec sa « vie intense », et ses galopades à travers l'univers du XXe siècle.

Mais il est un homme du Sud, et de l'Amérique déçue. Tout ce grand appétit est aussi un mal d'estomac ; tous ces immenses festins de gloutonnerie intellectuelle, charnelle, alcoolique finissent toujours par une gigantesque indigestion. Thomas Wolfe, après avoir rédigé chapître après chapître réuni des faits innombrables dans les 850 pages de son premier volume et dans les 912 pages de son second volume, est encore un déçu. Jamais il n'arrive à la totalité, ni à la possession, ni à la satisfaction. Les amitiés sur lesquelles il se jette commencent toujours par le brûler ou finissent toujours par devenir de glace. Les aventures qu'il entreprend ne le laissent que fatigué ou convulsé de dégoût. En Amérique, il trépigne comme un ours dans sa cage ; en Europe, il piétine comme un animal exotique transplanté dans des climats malsains.

En décrivant ses camarades de Harvard, il fait un portrait de lui-même : « Les membres de la classe du professeur Hatcher appartenaient à cette énorme famille humaine que l'on pourrait nommer les « égarés ». Ils appartenaient surtout à cette tribu plus nombreuse en Amérique qu'en aucun autre pays, à cette horde infinie qui pense, que quelque

jour, de quelque façon, grâce à un plan magique et miraculeux, au moyen d'une recette ou d'une formule, on pourra faire quelque chose pour les soulager. Ils appartenaient à cette colonie immense des damnés, qui achètent des milliers de livres imprimés à l'intention de leurs semblables, et destinés à leur enseigner comment il faut s'y prendre pour tenir une maison de thé, ce qu'il faut faire pour se donner une personnalité agréable, comment il faut travailler pour acquérir une éducation libérale, sans peine, sans fatigue, sans trouble moral, en lisant quinze minutes par jour, comment il faut s'y prendre pour coucher avec votre femme de façon qu'elle vous aime, ce qu'il faut faire pour avoir des enfants ou pour éviter d'en avoir, comment on écrit des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre, des poèmes que l'on peut vendre, la façon d'éviter les odeurs désagréables, les digestions pénibles, l'haleine mauvaise, la saleté des dents, comment contracter de bonnes façons, comment choisir la fourchette dont on doit se servir pour chaque mets..., en un mot, comment il faut faire pour devenir beau, distingué, élégant, chic, impressionnant et raffiné, pour rendre brillante sa personnalité, et réussir ici-bas.

» Oui, tous ces étudiants appartenaient à cette grande colonie d'Américains errants. Ils étaient de cette immense tribu des damnés, qui croient que tout s'arrangera pour eux s'ils peuvent seulement faire un certain voyage, découvrir une certaine recette ou rencontrer une certaine personne. Ils appartenaient à cette horde stérile, désolée et abandonnée, qui pense toujours que leur vie s'arrangera, que toute la force qui manque en eux leur sera conférée, toutes leurs angoisses, leurs colères, leurs troubles, leurs confusions et la damnation même de leur âme, pourront être soudain guéris si seulement ils prennent du son avant leur petit déjeuner, ou se procurent une lettre de présentation qui leur permette de rencontrer une actrice célèbre ou d'arriver à faire lire leurs manuscrits par un ami de Sinclair Lewis, ou enfin de se faire admettre comme étudiant dans la fameuse classe du professeur Hatcher. »

Avec toute sa force, avec sa richesse flamboyante, l'Amérique d'aujourd'hui porte en elle ce deuil que Thomas Wolfe célèbre au cours de ses romans. Il semblerait parfois que l'avi-

dité même de ce peuple l'empêche de goûter les mets sur lesquels il se précipite et de digérer les nourritures dont il se repaît. C'est sans doute là le drame le plus grand de l'Amérique et du monde contemporain. C'est la désillusion la plus amère, de soudain découvrir que cette faim immense, ce besoin de dévorer des choses, que du reste on n'aime pas, ne provoque ni rassasiement, ni satisfaction.

L'enquête de Thomas Wolfe, analogue à celle de Proust, porte sur tous les détails de sa vie, depuis l'époque qui précéda sa naissance jusqu'à celle qui accompagne la rédaction de son livre. Il a la chance d'avoir une rare vitalité, à en croire tous les récits qu'il nous fait de ce qu'il a mangé, lu, vu, entendu, ingurgité et dégurgité. Mais, à l'en croire aussi, et c'est cela qui donne à son livre cette tonalité douloureuse, ses facultés de lassitude sont plus grandes encore que ses facultés d'enthousiasme. Ce pèlerin passionné se promène à travers un monde intérieur et extérieur dont il ne cesse d'avoir envie, qu'il ne parvient pas à aimer. Il finirait donc par le haïr, s'il n'était par ailleurs un brave homme — et un écrivain. Thomas Wolfe, dans ce résumé compact de toute une génération, présente pêle-mêle les descriptions réalistes et les visions romantiques, des portraits de genre pittoresques et des analyses crues ; tantôt il adopte la langue posée d'un XVIIIe siècle plein de loisirs, ou le verbe frémissant d'un romantisme en quête de douleur ; tantôt il se livre aux exercices compliqués d'une prose renouvelée de Joyce, où les souvenirs classiques s'entremêlent avec les impressions physiologiques, curieux relents qui sentent à la fois la bibliothèque, la cuisine et le paquet du blanchisseur quand il emporte le linge sale. Le lecteur n'a point de peine à comprendre que l'auteur en soit las. Tant de travail dépasse les forces humaines, et nul ne saurait s'étonner que les détails sordides et les portraits cruels soient mieux venus que les scènes printanières et les effusions tendres. On a beau être un titan, le mal de tête est incurable, et il n'y aurait point lieu d'en faire le moindre reproche à M. Wolfe, car, en fin de compte, il peut y avoir de la grandeur dans les maux de tête et les mauvaises digestions, si, par ailleurs, il n'était moins doué pour le mépris que pour le dégoût, et pour le dégoût que pour la nausée.

Dans ce livre si riche et si grouillant de mille qualités disparates, il n'est point de chapitre où ne se retrouve ce curieux contraste d'un homme qui, à force de se dépasser lui-même, finit par trouver tout ce qui l'entoure intolérable, sans avoir eu le temps ni de comprendre autrui, ni de s'arranger avec lui-même.

Ainsi, l'importance de cet ouvrage n'est donc point simplement matérielle ; Thomas Wolfe est aussi représentatif d'un âge et d'une âme. Il est le petit-fils des encyclopédistes. Descendant ambitieux de savants orgueilleux, il n'a pas voulu se contenter de mesurer avec des mots froids et des pensées aiguës l'immense magasin du monde et de toutes ses richesses. Il a voulu les goûter, les toucher, les palper, les mâcher, et, comme un enfant déçu, il s'est réfugié dans un coin en criant ; il heurte sa tête contre les murs en tenant son ventre à pleines mains.

Quiconque a visité nos grandes bibliothèques, quiconque a suivi des cours dans nos énormes universités, quiconque a parcouru en les comprenant ces villes gigantesques que nous habitons, quiconque, un soir de fatigue et de clairvoyance, a réfléchi sur le travail qu'il avait entrepris dans notre civilisation moderne, ne pourra manquer de sentir de la sympathie pour Thomas Wolfe. Son malheur particulier, c'est ce don de se jeter d'une façon plus avide et plus totale sur les objets, sans rien garder en lui que son désir, et de se détacher plus entièrement de ces choses, sans rien garder d'elles que son haut-le-cœur.

III

Ce grand garçon étreint en vain de ses bras vigoureux le torrent de la vie. Il ne saisit qu'un écoulement, il ne récolte que des heurts et des blessures.

En lui, le Sud, avide et meurtri, participant à la puissance américaine et apportant dans la vie nationale le souvenir de son désastre, trouve un fils et un prophète.

Mais, plus profondément encore, dans le cœur et dans l'intelligence du Sud, réside une douleur que Wolfe et sa famille, nouveaux venus dans les États vaincus, n'ont point

connue comme l'a connue William Faulkner, descendant d'une longue lignée de généraux, de planteurs, d'hommes d'État et de gouverneurs. Sur les hauts plateaux de la Caroline du Nord, battus par la brise fraîche et proche des montagnes, l'espoir invincible mêle son rythme à celui de la déception. Ils alternent avec le bruit prolongé mais stimulant d'un tam-tam de nègres. Ainsi, les pages de Wolfe sont faites de cris d'appel et d'adieux pathétiques. Sur les plaines basses du Mississipi, où traînent par nuées les moustiques, où les marais pénètrent profondément dans les terres, où les grands arbres feuillus, aux branches dégringolantes, mêlent leur verdure âcre à l'opacité visqueuse d'une eau lourde de terre, vivent ces gens qui n'ont point oublié la défaite puisqu'ils n'ont point participé à la victoire, et que le sol lui-même leur donne la leçon de l'abandon, de la fatigue et de la désolation.

Dans l'État du Mississipi, parmi les brumes pesantes de l'été, chargées de fièvres, et les brouillards aigres de l'automne, William Faulkner a rédigé ses livres dont plus d'un lecteur ne saurait rien dire si ce n'est que, au milieu des ombres, s'y meuvent les figures les plus violentes et les plus étranges du roman contemporain aux États-Unis.

Un long orage aux nuages opaques, aux lueurs rares et rouges, à l'atmosphère irrespirable, et que rend seule tolérable l'électricité répandue, qui stimule sans satisfaire, telle est le milieu où se déroule tout livre de Faulkner. Sa vie même porte l'empreinte de cette oppression. Elle se rattache aux traditions d'une région conquise et ruinée par ses conquérants. Par sa formation et par son être, W. Faulkner est tout entier méridional. Son grand-père écrivit un des livres les plus caractéristiques du Sud, et l'un de ceux qui eurent le plus grand succès : *La Rose Blanche de Memphis.* Lui-même passa toute son enfance et toute sa jeunesse dans la petite ville d'Oxford, en Mississipi. Il termina son éducation à l'Université du Mississipi. Durant la grande guerre, il servit du côté des Alliés, mais non parmi les Yankees, dans l'aviation canadienne. Après la guerre, il ne fit pas son éducation de la bohème à Paris, avec les écrivains de la Nouvelle-Angleterre, mais à la Nouvelle-Orléans, avec les dockers du golfe du Mexique. Depuis, c'est encore dans le Sud qu'il

a vécu, fuyant New-York, s'obstinant dans son Sud, s'acharnant à ses romans que, l'un après l'autre, ses éditeurs lui refusaient. Après avoir travaillé comme ouvrier dans une usine d'électricité (1929), il connut brusquement le succès littéraire. Depuis, il n'a cessé d'être à la mode. Et l'un de ses livres est même le type de ce que tout jeune homme de la génération montante américaine voudrait écrire : *Le Sanctuaire.* Car c'est à la fois le scandale le plus choquant, l'histoire la plus surprenante, l'aventure la plus incroyable, et le tissu de banalités le mieux noué que l'on puisse trouver. William Faulkner, avec son visage aigu au nez pointu, ses yeux inégaux à la ligne fuyante et cette curieuse expression d'un oiseau au regard à la fois perçant et vide, semble rechercher à travers le brouillard ces petites lueurs brillantes que font sur terre les gouttes de sang et les larmes des hommes.

Il a le don de l'obscur et de l'éclat dans l'obscur. Chacun de ses livres est un enchevêtrement dans lequel le lecteur doit vite renoncer à se reconnaître. Pour son dernier roman, malgré une table des personnages, une chronologie des événements, une carte géographique des lieux désignés, l'on ne cesse de tâtonner à travers cette histoire mystérieuse et qui ne porte point en elle-même sa réponse, car pour comprendre, il faut savoir que le héros principal, celui par lequel passe le récit de tous les événements, a fini par se suicider, après avoir voulu épouser sa sœur. Mais, du reste, Faulkner ne le dit point dans ce livre là.

Il y a dans ces récits une invention complexe, subtile et brutale qui ne se révèle guère à l'esprit, mais qui finit par frapper les sens. Il semble que l'action, à force de traîner, disparaît comme de l'eau dans la vase, mais la buée qu'elle laisse, les descriptions qu'enchaîne William Faulkner finissent, elles, par donner la clef de ces horreurs. Dans *Le Sanctuaire*, il s'agit d'une jeune fille, qui, peu surveillée par sa famille et mal protégée par son jeune ami, s'est trouvée livrée de la façon la plus étrange à une bande de brigands alcooliques et anormaux. Elle vit avec eux, si l'on peut appeler ces semaines d'horreur une existence, et, quand elle sort de leurs mains encore vivante, elle a perdu ce que la jeune fille doit avoir de plus précieux. Il n'y aurait là rien que de normal,

si l'homme, coupable de cette profanation, n'en était par ailleurs incapable, car il est dépourvu des caractéristiques les plus essentielles de l'homme. Ainsi, l'ouvrage présente un problème insoluble que résoud, par ailleurs, la description d'une pomme de pin. Dans *Absalon*, son dernier grand livre, et l'un de ses succès les plus brillants, Faulkner retrace la catastrophe d'une famille de planteurs depuis son origine jusqu'à sa fin, l'arrivée du premier colon avec sa bande étrange de nègres hallucinants, la construction de la maison à grands coups de fouets et à grands coups de hache, l'installation de l'étrange châtelain avec l'épouse, qu'il va ravir à la ville voisine, l'atmosphère d'épouvante qui règne dans ce ménage, où les yeux effrayés des enfants semblent seuls briller dans la pénombre d'un intérieur aux volets toujours clos, les amours incestueuses du fils illégitime, que jadis le planteur eut d'une femme de Haïti, abandonnée parce qu'elle avait du sang noir, et de sa fille légitime, qui ne peut ni se donner ni se refuser, ni comprendre, ni arranger sa vie, la mort des jeunes gens, la mort du père, la longue et étrange agonie de la vieille fille et du vieux logis, parmi les herbes qui montent et les descendants métissés des premiers colons, enfin, l'incendie et la catastrophe finale, aperçus à travers le récit d'un adolescent que la vie a cruellement et injustement mêlé à tant d'horreurs, pour lui donner peut-être le moyen d'entretenir ses mauvais rêves et de préparer sa destruction finale. Ce livre commencé dans l'horreur finit dans l'épouvante, et le lien le plus continu est cette incohérence qui relie entre eux tous les incidents, tous les personnages et les noie dans une indistincte unité. Même lorsqu'il rédige de brèves nouvelles, cet élément de mystère est pour Faulkner le ressort essentiel. Il en est une entre toutes que le lecteur ne saurait oublier après l'avoir lue. Elle a pour titre : *Une rose pour Émilie.* C'est une sorte de couronne mortuaire pieusement déposée sur la tombe de mademoiselle Émilie Grierson, vieille demoiselle d'autrefois, décédée solitaire dans un antique logis, aristocratique et ruiné, d'une petite ville du Sud. Elle commence par ces paroles : « Quand mourut mademoiselle Émilie Grierson, toute la ville se rendit à ses funérailles, les hommes poussés par une sorte de respectueuse affection

pour un monument du passé qui disparaissait, les femmes, surtout par curiosité, pour voir l'intérieur d'une maison que personne n'avait vu depuis dix ans. » Miss Émilie, fille d'une antique race, dévouée à la cause vaincue, n'était point un caractère ordinaire. Ruinée, elle ne voulait pas accepter la charité. Il avait fallu que le maire inventât une histoire compliquée pour lui faire accepter le privilège de ne point payer de taxes. Au reste, quand une autre municipalité voulut les lui faire payer, elle les reçut avec une politesse froide, elle refusa de comprendre, et les renvoya à l'ancien maire, lequel était mort depuis dix ans. Toute seule et sans amis, elle n'avait point d'histoire et elle n'attirait l'attention que par ce vide extraordinaire. Le moindre incident qui avait trait à elle prêtait donc à de longues conversations dans la ville. La plus notoire fut cette expédition nocturne que les membres du Conseil municipal firent dans son jardin pour y jeter du grésil, car les voisins se plaignaient que la vieille maison et le vieux terrain, mal entretenus, empestaient.

Il y avait aussi une autre anecdote, peut-être plus significative, mais encore plus obscure. Après la mort de son père, on l'avait vue se promener avec un contremaître qui venait du Nord, un Yankee. Leurs relations avaient fait scandale, car les commères de la ville avaient bien deviné que jamais il ne l'épouserait ; pourtant, elles ne s'étaient point attendues à ce qui arriva. Quand miss Émilie fut abandonnée, on remarqua qu'elle alla acheter du poison et l'on prévit une catastrophe ; cependant, elle ne se tua pas. Les mois passèrent. On dit même qu'elle reçut encore une fois la visite de son ancien fiancé, mais personne ne les rencontra plus ensemble, et nul n'entendit plus parler de lui. Elle demeura seule, abandonnée, cantonnée dans sa grande maison vide, avec un seul vieux serviteur nègre. Pour vivre, elle donna quelques leçons de peinture à des enfants qui venaient chez elle. Ainsi, elle vieillit jusqu'à en mourir. Elle disparut sans qu'on s'en aperçut, et sans qu'on ait su de quoi elle mourait. « Elle mourut dans une des chambres du bas, dans un grand lit de marronnier entouré de rideaux ; sa tête couverte de cheveux gris reposait sur un oreiller, que le temps et la pénombre avaient rendu jaune et moisi. » Le nègre, après avoir ouvert la porte aux

visiteurs, disparut. On ne le revit plus. Deux cousines arrivèrent d'une autre ville pour présider à l'enterrement. Il eut lieu dans le recueillement affecté, et l'excitation sourde, que l'on trouve à ces réunions où les vieilles gens viennent une dernière fois parler de leur passé, et où les jeunes apparaissent par curiosité. Sitôt les funérailles finies, on visita la maison. Elle était sale et vermoulue, et il fallut parfois briser les serrures pour entrer dans les chambres.

On défonça même la porte de l'une d'entre elles : « Une odeur mortuaire aiguë, âcre, régnait dans la pièce ornée et meublée comme une chambre nuptiale : elle semblait revêtir les grands rideaux de dentelle roses aux tons fanés, les abat-jour de soie rose, la table de toilette garnie de délicats ornements de cristal, parmi lesquels se mêlaient les objets de toilette d'un nécessaire d'homme en argent, si ternis par l'âge et la poussière que l'on ne pouvait plus déchiffrer le monogramme. Il s'y trouvait aussi un col et une cravate, comme si l'on venait tout juste de les ôter, et, quand on les enleva, ils laissèrent à leur place un pâle croissant de poussière. Sur une chaise se trouvait un complet d'homme soigneusement plié. A ses pieds, deux chaussures vides et des chaussettes.

» L'homme lui-même était dans le lit.

» Pendant longtemps, nous restâmes à le regarder. Il semblait rire d'un rire profond, désincarné. Le corps, apparemment, avait jadis eu l'attitude de l'embrassement, mais maintenant le long sommeil, plus puissant que l'amour et qui détruit jusqu'à la grimace de l'amour, s'était joué de lui. Ce qui restait de lui, pourri sous une chemise de nuit pourrie, ne pouvait plus se distinguer du lit dans lequel il était étendu ; et, sur lui, comme sur l'oreiller, s'était répandue une couche épaisse, régulière, de poussière.

» Soudain, nous remarquâmes que, sur le deuxième oreiller, se marquait encore la forme d'une tête et, en le soulevant, l'un d'entre nous, penché sur le lit, le nez plein de cette poussière invisible et sèche qui s'incrustait dans notre gorge, aperçut une longue mèche de cheveux gris. »

Telle est l'histoire que William Faulkner rédige et dédie en souvenir à la pauvre Émilie. Elle ne serait rien sans cette description qui la couronne.

Chez Faulkner, l'obscurité n'est point, comme chez Wolfe, le résultat d'un désir confus, indistinct et universel, mais d'un choix de l'esprit. Pas un seul de ses mots ni une seule de ses anecdotes qui ne soit voulue et calculée. Faulkner peint l'obscurité de la vie, car l'obscurité de la vie est ce qui l'a frappé. Il juge que l'obscurité est l'attribut principal de l'existence, et qu'elle en est aussi l'excuse, la sauvegarde, le remède. Sans elle, sous le grand soleil du Sud, il n'existerait ni activité, ni émotion, ni joie. C'est par elle que se crée cette atmosphère tragique, pleine d'odeurs âcres et de mouvements brutaux, pleine de souffrances sans doute, mais aussi pleine d'être. Le don particulier de cet homme, et celui qui, sans doute, le distingue de tous ses contemporains en Amérique, est cette faculté de décrire ce vide, si lourdement chargé, d'un corps sans cesse en train de frissonner de mille impressions violentes et toujours apte à se dissoudre en un instant. Pour Faulkner, l'homme, l'Américain, c'est ce double contraste d'un terrible néant intérieur, qu'envahit sans cesse la brutalité des impressions du dehors, et d'un mystère indéchiffrable, que manifestent à chaque instant les réalités les plus grossières et les plus simples. Il décrit ainsi l'un de ses personnages : « Il me fait penser à un cheval, pas à un cheval vicieux, simplement à un mauvais cheval. A la pâture, il a l'air de quelque chose, mais quand on vient pour l'atteler, il est toujours auprès de la source. Il court vite, c'est vrai, mais en fin de compte, il a toujours une blessure au pied quand on l'attache à la voiture. ...Il me rappelle tout à fait une de ces voitures qui roulent dans les rues avec leur radio en marche. Vous ne pouvez pas entendre ce que dit la radio, mais la voiture ne paraît aller vers nul endroit plutôt qu'un autre, et, enfin, quand vous regardez de près, vous voyez qu'il n'y a personne dans la voiture... »

En face du Nord opulent, fier de tous les trésors qu'il a accumulés et dont il a fait des musées magnifiques, dont il a constitué un capital immense, le Sud, sous son soleil de plomb, proclame la vanité de toutes les richesses, de tous les biens, et de tous les maux, en même temps qu'il en ressent avec intensité l'importance et la grandeur. Ce vide tumultueux, ce dépouillement encombré, cette âme béante dans un

corps surchargé, telle est la peinture que nous donne William Faulkner de ses contemporains. S'il était un moins grand artiste, on le trouverait intolérable et il ne serait sans doute point possible à un homme du Nord, consciencieux et religieux, de pousser aussi loin l'horreur et l'impudence ; Faulkner y parvient, car il arrive à mettre dans ses scènes une sorte d'ironie qui leur donne, dans leur outrance même, l'élégance bizarre d'un objet grossier et raffiné, une idole nègre informe en bois noir, aux yeux chatoyants de nacre rose.

IV

Les délicats sont malheureux — et se plaisent à leur malheur. Rien d'étonnant qu'ils se retrouvent au milieu du monde et que Thomas Wolfe, comme Faulkner, aient un public limité, compact et enthousiaste.

Il est plus étrange que la masse même du peuple américain ait accepté cette doctrine et pris cette attitude. Pourtant, l'étourdissant succès du livre de Margaret Mitchell le prouve : plus d'un million deux cent cinquante mille exemplaires en six mois, le plus gros tirage que l'on ait vu ces années-ci pour un livre de 1 037 pages, qui n'est ni très original, ni très amusant, ni très agréable, ni très bien écrit.

Un millier de pages sur le sort des États du Sud après leur défaite, rédigées par une jeune fille qui n'est plus jeune, qui, du reste, est mariée et qui jamais ne sera un grand écrivain ! Il serait peu juste de déclarer que ce livre doit à sa médiocrité son succès, si vaste qu'il n'a d'égal, dans l'univers moderne, que l'ignorance du public. Bien que certains en doutent, en vérité, *Gone with the wind* (Autant en emporte le vent) a mérité le triomphe qu'il a remporté. D'abord, c'est un livre solide et vrai. Mademoiselle Mitchell est du Sud. Sa famille eut une plantation de coton ; son père y est président d'une Société historique ; son frère, rédacteur en chef d'un bulletin historique ; sa mère était une historienne ; son mari est dans les affaires, et tout en elle la disposait à parler de la guerre de Sécession avec cette exacte précision que peuvent avoir les historiens quand ils s'occupent d'objets qu'ils connaissent,

et non point simplement de documents qu'ils ont copiés. Le livre de mademoiselle Mitchell est dur, concret, réel. Comme tel, il plaît aux Américains. Par ailleurs, il est dans son ensemble, et avec soin, triste et déplaisant, ce qui plaît aussi aux Américains d'aujourd'hui, épris de tristesse et d'aigreur. Au cours de ces longues pages, une jeune personne aux cheveux roux et aux yeux verts, fort gâtée par un brave homme de père irlandais, ivrogne, et par le destin fantasque, qui lui permet de régner sur tous les cœurs, mène à travers les batailles, les incendies, les ruines et les persécutions sa petite existence gourmande, égoïste et vigoureuse. Scarlett O'Hara, car tel est son nom, jette son dévolu sur un monsieur qu'elle aime parce qu'il est fiancé à une autre et que, du reste, il est poli, bien élevé, et quelque peu inaccessible. Le refus qu'il lui oppose enracine cet amour et le rend passionné. Un mariage qu'elle contracte avec le frère de celle qui a épousé son bien-aimé et le début de la guerre de Sécession ne sont pour elle que des incidents. La mort même de son époux et la naissance d'un enfant ne lui apparaissent que comme des moyens d'affirmer sa personnalité. Celle-ci va se trouver désormais aux prises avec la résistance d'Ashley, son héros bien-aimé, qui l'aime, qu'elle aime, et qui se détourne d'elle par respect ; et avec la poursuite infatigable du capitaine Butler, un gentilhomme quelque peu dévoyé, mais très brillant, très heureux et très riche de Charleston, qu'elle n'aime pas, qui ne semble pas l'aimer et qui la recherche. Au milieu de la guerre, qui, cruellement, pénètre dans tous les coins du Sud et jusqu'au foyer même de Scarlett, ces trois personnages entrecroisent leurs mouvements et leurs regards. Héroïque, grâce à sa vitalité, et cynique par suite de cette même vitalité et de cet instinct robuste et égoïste de durer, Scarlett soignera les blessés, sauvera la fille et la femme d'Ashley, arrachera son foyer à l'incendie, que les gens du Nord veulent y allumer, reconstruira ce foyer et sa plantation à la force de ses bras, et par l'inflexible volonté de son cœur. Sans épargner personne, elle se procurera, en épousant audacieusement un brave homme, fiancé à l'une de ses sœurs, la somme nécessaire pour payer ses impôts. Sitôt la guerre finie, elle fera du commerce, par les moyens les moins

scrupuleux, et elle amassera de l'argent, en même temps qu'autour d'elle elle attirera les haines. Dans le Sud, courbé sous l'occupation militaire et sous le joug des politiciens nègres, elle s'obstinera à vouloir être riche, sinon heureuse. Sitôt son deuxième mari mort, par sa faute du reste, elle épousera ce Butler qu'elle n'aime pas, mais qui est riche et qui semble ne pas se lasser d'elle. En compagnie de cet homme étrange, elle connaîtra le bonheur dont elle a rêvé, somptueux et bizarre, et elle verra que cela n'est rien. Elle en tirera seulement à la fin un immense désir de s'attacher cet homme, qu'elle préfère désormais à son ancien amoureux ; mais, en faisant ce geste, elle s'apercevra que Butler ne l'aime plus. Amère comédie humaine, qui ne serait point vraisemblable si l'on ne se rappelait qu'ici-bas tous nos désirs sont fouettés par le danger, et se dissipent dans la satisfaction. Après tant de combats, Scarlett, qui a perdu son père et sa mère durant la guerre, sa meilleure amie et sa petite fille depuis la paix, qui a vu se détacher d'elle tous ses proches, qui a repoussé par lassitude son ancien amoureux, se trouve abandonnée par son mari et reste seule, dans sa belle et hideuse maison du Sud, qu'elle vient de reconstruire, et où les meubles pesants d'acajou rivalisent avec les bronzes apportés de Hambourg. Elle se roule sur son lit en haletant, — et le livre finit ainsi.

Nul ne saurait admirer Scarlett malgré son courage. Butler est pittoresque, mais c'est un brigand et un cynique. Ashley a du charme, de l'élégance même, mais il se laisse conduire par ses femmes et entretenir par l'une d'elles. Mélanie, seule, l'épouse d'Ashley, pourrait gagner tous les suffrages, mais elle meurt assez vite et, du reste, son implacable volonté de ne point voir le réel ôte à sa figure quelque chose de sa grandeur et limite son attrait. Ainsi, dans ce livre, l'auteur a réussi à ne point avoir de héros, et à refuser tout plaisir d'admiration à ses lecteurs. La façon dont elle présente la société frivole du Sud avant la guerre, les maladresses et les illusions des chefs sécessionnistes, la brutalité des conquérants du Nord et leur impitoyable stupidité, tout cela contribue à faire un tableau dont la cruauté voulue ne saurait échapper à personne. Seule cette âpreté confère au livre un coloris et une importance. Chacune des descriptions soigneuses, cha-

cun des récits exacts, chacune des péripéties judicieusement agencées, chacun de ces dialogues où les nègres parlent, tout est convenable et consciencieux. Mais rien ne se détache ni ne s'impose, sauf cette pesante vision d'une femme, sans colères, sans griefs personnels et sans parti pris philosophique, qui explique à ses contemporains comment ils se sont stupidement et violemment détruits les uns les autres, et comment ils ont tous consacré à cette ruine les ressources et les rêves que le destin leur avait donnés pour vivre.

Autour de ce drame que fut la guerre de Sécession, ce livre forme un pendant à *La Case de l'Oncle Tom*. Comme jadis, une femme, mistress Beecher Stowe, emplie de sentimentalité romantique et d'indignation vertueuse, avait dénoncé l'horreur de l'esclavage et la férocité de l'homme blanc pour le noir, ainsi miss Mitchell, animée de l'âcre indignation réaliste, montre à l'homme blanc le mal qu'il a fait à l'homme blanc. Sur la chaude terre du Sud, trop fiévreuse pour être vraiment féconde, mais grouillante et stimulante, de génération en génération, les torts humains ont grandi, telle une végétation monstrueuse.

Le succès d'*Autant en emporte le Vent* est analogue, parallèle et antithétique au succès de *La Case de l'Oncle Tom*. Au nom des bons sentiments et de la démocratie, miss Stowe dénonçait la civilisation aristocratique du Sud ; miss Mitchell montre comment, au nom des bons sentiments et de la démocratie, le Sud a été soumis à un joug impitoyable et aveugle. Pêle-mêle, le vent apporte tous les maux et emporte tous les mots. Il ne reste que l'homme, toujours prêt à agir, à souffrir, à créer et à se détruire.

Voilà trois siècles que l'Amérique fut colonisée par des pèlerins fuyant la corruption de l'Europe et cherchant des déserts pour y vivre heureux et purs. Cette expérience gigantesque les a conduits d'abord à une longue lutte, dure et joyeuse, puis à la griserie d'un succès matériel sans précédent, enfin aujourd'hui, à l'amertume d'un bilan qui sonne comme la déclaration de banqueroute de la civilisation moderne. Il serait vain d'arguer que la littérature n'est point liée nécessairement à la vie réelle et quotidienne des hommes. Le livre de miss Mitchell n'est point en fait de la littérature. Les livres

de Faulkner et de Wolfe sont eux-mêmes plus que de la littérature.

En révolte contre une civilisation corrompue, les Américains se sont jetés dans le désert et y ont créé un monde nouveau, une société originale. Aujourd'hui, mécontents de ce monde, las de cette opulente matière qu'ils ont conquise, leur révolte contre eux-mêmes les soulève — et les pousse à créer un nouvel univers spirituel.

BERNARD FAÿ

NOTES ET IMPRESSIONS SUR JULES LAFORGUE[1]

Il est bien entendu qu'on a beau parler en son propre nom, l'on garde néanmoins l'espoir de *toucher*, à travers l'espace, un certain nombre d'êtres que l'on suppose doués de la même sensibilité, et qui ne *discuteront* pas. Voilà ! l'horreur, c'est de discuter, c'est d'entreprendre cette tâche absurde de prouver qu'on a raison. Comme si l'on convainquait jamais personne ! Je ne veux, je ne puis rien prouver à propos de Jules Laforgue. Même armé de textes par douzaines, comment établir que Laforgue demeure à l'origine de tout un mouvement de la lyrique contemporaine ? Avec d'autres textes, choisis dans un autre esprit, quelque habile dialecticien m'obligera à conclure le contraire. Ces pages s'adressent donc simplement et ingénuement, à ceux qui, ayant aimé Laforgue, continuent à le goûter ; à ceux qui viennent de le découvrir ; à ceux qui le sentent directement, sans se soucier de savoir si cette émotion, si cette dilection sont ou non conformes à certaine doctrine actuelle qui veut que Laforgue ne soit pas « de la poésie ».

Car cette doctrine existe ; j'en ai observé des traces un peu

1. M. Camille Mauclair, dans la précédente livraison de la *Revue de Paris* rappelait dans quelles conditions il avait jadis, en collaboration avec M. Francis de Miomandre, préparé l'édition des œuvres de Laforgue. M. de Miomandre qui est en effet, de longue date, un des plus fervents admirateurs du poète disparu, a bien voulu écrire pour la *Revue de Paris* quelques pages d' « impressions » — qu'on devra rapprocher de la belle étude de M. Mauclair, et de celle publiée naguère dans cette revue encore (15 avril 1935) par M. Léon-Paul Fargue pour former un émouvant « hommage » à la mémoire de l'auteur des *Moralités légendaires*.

partout, et je la trouve révoltante. Elle ne tend à rien moins, en effet, qu'à exclure de la poésie le *sentiment*, après l'avoir d'ailleurs disqualifié en lui donnant le nom, péjoratif, de sentimentalité (auquel on ajoute toujours, *mezzo voce*, l'épithète de niaise).

*
* *

Eh bien ! oui, Laforgue est tout sentiment. Et il ne s'en cache pas. Au contraire. Il se moque de cela comme d'un travers. Ainsi Sterne, Henri Heine, et tous les grands humoristes. Il accentue, il « en remet », comme on dit. Il exagère les expressions sentimentales, pour les railler aussitôt après. « Cabotin ! pédicure ! » dit Hamlet de soi-même, après s'être surpris dans un accès de tendresse.

Mais qui serait dupe de cette ruse naïve, de cette attitude de défi et de scepticisme, qui est justement celle des adolescents ? Il y a quelque chose d'enfantin chez Laforgue, et c'est cela qui émeut tellement ceux qui l'aiment, les autres n'en étant qu'agacés. Il n'y a pas moyen d'aimer Laforgue avec tiédeur, ni non plus de le juger froidement, « d'un point de vue littéraire », pour parler comme les pédants. Laforgue est à part, en dehors des catégories. Il faut le prendre tel qu'il est, avec ses tics (si touchants, ses tics ! si pauvre-petit-garçon-névropathe !), ou bien le rejeter complètement, comme l'on fait aujourd'hui, où c'est la mode de juger par masses, par équipes, par écoles. Comme si un tel homme pouvait faire école !... Pour ma part, je préfère encore ceux qui le rejettent, ceux qui le trouvent impossible, à ceux qui cherchent à le situer, à se l'expliquer. Comme il est inclassable, ils se donnent une peine de tous les diables pour lui dénicher, dans un coin de la cathédrale des lettres, une place modeste, un peu hors série, une toute petite chapelle des bas côtés, où l'on célébrerait de furtifs offices pour les midinettes du goût. Combien est-il plus franc de dire : « Ça ne m'intéresse pas. Je n'y comprends rien ! »

*
* *

La plus grave erreur qu'on puisse commettre à l'égard de Jules Laforgue, c'est d'en faire le personnage d'une époque.

Car ce qui le caractérise, c'est précisément de n'avoir rien de commun avec l'époque où le hasard ironique avait jeté ce réfractaire, ni avec aucune autre d'ailleurs.

Et cette erreur, je la vois commise par tout le monde. De bonne foi cela va sans dire. Les plus « sympathisants » n'y échappent point. Sans doute pensent-ils rendre mieux justice au poète, et le sauver du moins par là, *avec l'époque*, sans se rendre compte que, pour un excentrique de cette taille, rien n'est plus faux, plus injurieux, qu'un pareil traitement.

Jules Laforgue est le plus personnel des auteurs de son siècle. Je n'en veux pour preuve que son style. C'est un style contourné, subtil, sinueux, d'un vocabulaire ultra-riche, d'une syntaxe savante jusqu'à l'acrobatie : bref le comble du composite. Mais toute cette complexité est marquée d'un sceau particulier. Cela ne ressemble à aucun des styles en vogue. Cela ne doit rien à personne, en dépit de très fugitives apparences : ni à Flaubert, ni à Goncourt, ni à Mallarmé, ni à Corbière, ni au symbolisme commençant, ni au naturalisme expirant. C'est à part, en dehors de tout, sur un autre plan. (Rappelez-vous votre *première* lecture des *Moralités légendaires.)* Le jour où l'on basera la critique littéraire sur le seul fondement qui devrait être permis : *le style*, on s'apercevra de l'extraordinaire science, de la beauté pour ainsi dire foisonnante de la prose laforguienne. C'est d'un maître. Un maître du baroque. C'est-à-dire un classique, qui serait, *en plus*, autre chose. Ces phrases aux volutes élégantes, aux arabesques qui semblent s'égarer et toujours se retrouvent, ces feintes maladresses de clown qui bronche et se ressaisit au moment le plus périlleux (comme plus tard Toulet, mais celui-là plus gratuitement, sans nécessité interne), ces incidentes placées aux nœuds vivants du discours, ces changements de vitesse, ces cris d'humour relevant comme d'une touche vive le débit langoureux exprès du sentiment, cette accumulation de détails, cette abondance où il n'y a jamais rien de trop, tout cela, oui, me fait penser à ces chefs-d'œuvre du baroque colonial américain, où la prodigieuse vie tropicale inscrit ses formes dans la rigueur d'un contour architectural presque académique, ces chefs-d'œuvre dont la fascination est si forte sur certains qu'ils ne peuvent plus y

échapper et qu'ils donneraient presque l'art grec pour un portail de Kondori et un bas-relief d'Aleijadinho.

Non, vraiment, je n'ai pas besoin d'autre preuve. L'homme qui a écrit les *Moralités légendaires* est un maître, un des grands auteurs du XIXe siècle. (Et Wizewa l'avait bien vu.) On s'en apercevra de plus en plus, au fur et à mesure que la perspective du temps, qui nous le masque encore, se modifiera. Alors, on le jugera en lui-même, en tant que *créateur de formes*. Alors on oubliera qu'il était le contemporain des plus misérables stylistes que notre littérature ait jamais connus, et on le placera sur le plan qu'il mérite : celui où se trouvent un Flaubert, un Nerval, un Lautréamont...

*
* *

Au reste, la défaveur (relative et momentanée) où il est tombé vient en grande partie de l'ignorance. Qui lit Laforgue, aujourd'hui, en dehors du petit groupe qui l'aime, et qui n'en parle guère (précisément pour ne pas l'exposer aux stériles discussions de la critique) ? Personne, je crois. Voilà tantôt vingt ans que, chaque semaine, je lis dans les journaux, à propos de n'importe quoi, cette phrase : « La vie est quotidienne », comme dit Laforgue.

Encore heureux quand ce n'est pas, plus vaguement encore : « Comme dit le poète ».

En dehors de ces quatre mots, quand on cite du Laforgue, c'est toujours *à peu près*. Jamais personne n'a l'idée de recourir au texte : tellement plus précis, plus significatif.

Non, si l'on s'en tient à ce qui est écrit, Jules Laforgue paraît un poète inconnu. Et pourtant rien de moins exact. Laforgue est un poète resté extraordinairement vivant. Seulement, je le répète, ceux au cœur de qui il vit, ceux qui l'aiment tiennent à lui épargner l'offense de toute incompréhension publique et pour cela n'opèrent qu'avec mainte précaution dans leurs tentatives de prosélytisme. Bref, « ils le gardent pour eux », ainsi que ceux qui aiment un Elskamp, un Milosz. Ils savent que ce sont là de grands poètes, des poètes durables, qui traverseront le temps sans rien perdre de leur densité, de leur puissance évocatrice, mais qui,

en raison de cela même, sont condamnés à rester invisibles au milieu du tourbillon de publicité qu'est devenu le mouvement littéraire.

Donc, ils n'en parlent pas. Mais c'est pour eux que je parle.

*
* *

Comme j'ai toujours professé, toujours cru fermement qu'il n'y a pas d'influences au sens propre du mot, et que tout artiste original ne saurait en aucun cas, même s'il ressemble à quelque autre, être accusé de l'imiter, on ne me fera jamais dire qu'un Apollinaire, qu'un Fargue, qu'un Carco, qu'un Max Jacob doive quelque chose à Laforgue. Non certes. Mais ce que je puis dire, et ce que je dois dire, c'est que : avant qu'Apollinaire, Fargue, Carco, Jacob nous aient enseigné le charme d'une certaine poésie où l'humour et la tendresse, la science et l'ingénuité, le sarcasme, le pittoresque et le désespoir se mêlent en proportions subtiles pour notre plus grande émotion, Jules Laforgue nous avait donné cinq petits recueils où l'on retrouve l'essentiel de ce lyrisme-là. J'admets, que dis-je? je sais que ces poètes, qui me sont très chers, auraient trouvé leur voie tout seuls, et qu'ils ne doivent rien à personne. Mais le fait est là, positif, indiscutable : avant eux, il y a eu Laforgue, et dans Laforgue toute l'émotion et le plaisir qu'ils nous ont plus tard procurés sont préfigurés, et cela non pas d'une façon maladroite ou sommaire, comme chez ce qu'on appelle les précurseurs, mais au contraire avec l'autorité, l'ampleur, la perfection, d'un maître qui les dépasse tous, qui les *déborde* tous, qui a, *en plus* qu'eux, quelque chose, je ne sais quel arrière-plan métaphysique, une angoisse plus profonde, un pathétique plus fouillé.

C'est pourquoi j'éprouve une sorte de révolte quand je vois (et cela par les meilleurs) Laforgue expédié en quelques lignes, comme un poète mineur, comme un gamin de génie trop tôt enlevé aux lettres et qui aurait tant donné si... Et de développer ces thèmes faciles, sur un ton légèrement protecteur. Non, cent fois non, ce n'est pas ainsi qu'il convient de parler de Laforgue. Que nous regrettions sa mort précoce, c'est bien naturel. Mais n'allons pas pour autant nous le

représenter comme un homme de lettres aux débuts éblouissants et qui pouvait tout espérer, qui sait ? la présidence de la Société des Gens de lettres peut-être, ou l'Académie. Prenons Laforgue tel qu'il nous est donné, avec ce qu'il nous laisse. Deux livres. Mais qui sont d'un poète unique et d'un grand écrivain, deux livres où la métaphysique, le sens de la mort, le désir et la crainte de la femme, la sensibilité esthétique, la perception délicate des choses de la nature, un humour lunatique et tendre se marient de façon merveilleuse, sous l'influence d'un sentiment qu'on ne trouve quasi jamais dans l'âme d'un écrivain français, et qui est l'amour universel.

Oui, par là, par cet amour universel dont était pénétré ce « bon Breton né sous les tropiques », et qui illuminait toute sa pensée et tout son art d'une sorte de lumière sourde et mystérieuse, par là Jules Laforgue s'apparente aux poètes du pré-romantisme allemand qu'il aimait et comprenait si bien. Ce sont eux ses véritables initiateurs, si tant est qu'il ait besoin de trouver ailleurs qu'en lui-même la source de son inspiration. En lui-même, et non pas dans les très rares événements d'une vie bien médiocre (encore qu'il ait su la transfigurer par son étonnante puissance d'illusion). En lui-même, c'est-à-dire en son cœur ingénu (mortellement froissé par l'aride doctrine déterministe, alors la seule reconnue) et qui, cependant, dans cette étouffante atmosphère, avait la prescience d'un autre monde, d'une autre pensée, d'un autre amour. L'univers est plein d'êtres qui ne sont pas à leur place, qui se sont trompés de siècle ou trompés de climat. Jules Laforgue aurait dû naître en Allemagne, au temps de Jean-Paul ou de Novalis ; ou bien aux Indes, et porter la robe jaune. Avec quelle tendresse il parle du bouddhisme ! Et ce n'est pas du « chiqué ». Le Destin l'a placé dans le Paris de 1880. Quelle épreuve ! Mais de cette transplantation, qui a tout l'air d'un arrachement, est née une poésie si pathétique que certains passages en font monter aux yeux des larmes qui ne sont pas tout à fait séchées quand le sanglot de la victime s'achève dans une pirouette de clown.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA VIE LONGUE
ET LA VIE BRÈVE DES ÉTOILES

La grande merveille de notre temps, c'est que nous sachions tant de choses sur le ciel, alors que nous ignorons ce qui se passe sous nos pieds. La lumière a réalisé ce prodige ; elle a permis de mesurer les distances des étoiles et les mouvements qui les entraînent, d'apprécier la température, la pression et l'état chimique de leurs couches superficielles ; les masses, les volumes et, par suite, les densités ont été déterminés pour des milliers d'astres situés aux quatre coins de la Galaxie ; en un mot, on possède une vue d'ensemble assez précise de l'état actuel du firmament. Mais, comme la géographie se complète par la géologie, l'uranographie conduit à l'uranologie, qui étudie les conditions de l'évolution stellaire ; car nous savons aujourd'hui que les étoiles ne sont pas immuables, ou, comme disaient les Anciens, incorruptibles ; elles se transforment avec le temps, mais si lentement, en général, que ces changements échappent à l'observation humaine.

Le problème uranologique serait donc insoluble, si l'intuition géniale de William Herschel n'avait ouvert la seule voie qui nous soit accessible ; le grand astronome comparait le firmament à une forêt où on trouve à la fois, répartis au hasard, une multitude d'arbres de différents âges, depuis la plantule qui sort à peine de sa graine jusqu'aux vétérans au tronc décrépit, en passant par les arbrisseaux et les arbres en pleine vigueur ; toutes les étoiles ne seraient donc qu'une seule et même étoile, à des stades différents de son évolution.

Assurément, c'est là une représentation trop simplifiée, qui aurait besoin d'être nuancée pour rendre compte de la réalité ; de même qu'une forêt rassemble des arbres d'essences diverses, dont chacune a sa loi de développement, il existe plusieurs types d'évolution stellaire, qui doivent être étudiés à part. Il n'est pas moins vrai que l'hypothèse de Herschel sert, depuis un siècle et demi, de fil conducteur aux astronomes. Comme on classerait, dans l'ordre chronologique, les photographies successives d'un film, embrouillées par un génie taquin, on a rangé les étoiles dans l'ordre présumé de leur ancienneté, à partir de la nébulosité originelle ; cette reconstitution, qui suppose déjà une notion intuitive de l'évolution stellaire, a exigé, depuis Secchi et Lockyer jusqu'à Huggins et Pickering, un long effort ; mais finalement, il s'est établi une classification dont les lignes directrices sont acceptées universellement.

Enfin, circonstance favorable, la nature a placé non loin de nous le Soleil, qui n'est qu'une étoile comme les autres, mais suffisamment rapprochée pour nous apprendre comment sont faites ses congénères. C'est surtout par l'étude attentive du Soleil qu'on est parvenu à cette conclusion, qui est presque une certitude, que toutes les étoiles, jeunes ou vieilles, sont à l'état gazeux dans la totalité de leur masse ; ce sont d'énormes bulles de gaz, plus ou moins dissociées et ionisées, dont la température et la pression croissent à mesure qu'on pénètre plus avant vers le centre, chacune des couches concentriques étant en équilibre sous l'action de trois forces : son élasticité, liée à sa densité et à sa température, qui lui permet de supporter le poids des couches situées au-dessus d'elle ; son poids, qui l'attire vers le centre de gravité commun, et, enfin, la pression de radiation, qui la repousse au contraire vers l'extérieur ; cette pression est exercée par le rayonnement qui se propage à travers la masse stellaire et qui finit, parvenu à sa surface, par en sortir et arriver jusqu'à nous sous forme de lumière. L'ensemble de ces trois forces détermine, à chaque époque de l'évolution, un équilibre « radiatif », qui se modifie lentement, et c'est justement cette modification qui conditionne la vie normale de l'astre ; mais il peut aussi, et nous le verrons ensuite, se rompre brusquement, et aboutir à un nouveau type stellaire.

*
* *

La première idée de cette évolution lente se rencontre dans un mémoire présenté en 1870 par l'Américain Homer Lane, dont les idées directrices furent reprises et confirmées, vingt ans plus tard, par sir Norman Lockyer, puis développées par Russel, Eddington et une pléiade d'astronomes anglo-américains dont l'audace réfléchie, mettant à profit les théories nouvelles de l'atomistique et de la relativité, nous a dotés de la représentation la plus cohérente que nous puissions nous donner, dans l'état actuel de nos connaissances.

Au commencement, dit Homer Lane, était la nébuleuse, comparable sans doute à ce qu'est encore aujourd'hui la nébuleuse d'Orion; occupant dans le Ciel un vaste espace, et formée de matière extraordinairement diluée où dominaient l'hydrogène, l'hélium et quelques vapeurs métalliques, entre autres celles du calcium, la nébuleuse avait une forme irrégulière et la matière n'y avait pas une densité uniforme; mais elle était déjà, dans cet état, animée d'un mouvement de rotation. Cet état ne se transforma qu'avec une extrême lenteur, parce que les masses réagissantes étaient séparées par d'énormes espaces; pourtant, la gravitation commençait à agir et à attirer les molécules vers le centre de gravité commun; d'autre part, cette matière nébuleuse était froide, c'est-à-dire que son rayonnement était insignifiant.

Donc, au cours des millions et des milliards d'années, une concentration s'effectuait; comme conséquence, la nébuleuse tournait d'autant plus vite qu'elle se faisait plus petite, en vertu du grand principe de mécanique qui exige la conservation de l'énergie de rotation; dès lors, la force centrifuge devenait suffisante pour imposer à la masse gazeuse tournante la forme aplatie des nébuleuses spirales, constituées, comme l'observation de l'Univers nous l'enseigne, par une forte condensation centrale autour de laquelle s'enroulent des filaments plus ou moins réguliers.

Le temps continuant son œuvre, il arriva à ce système ce qu'il est advenu de la nébuleuse solaire, c'est-à-dire que la

masse centrale, mère de l'étoile, s'est isolée en se condensant, tandis que les filaments donnaient naissance à des planètes de masse plus faible, et par suite, vieillissant plus vite que l'astre principal. Mais l'Univers a dû présenter des types d'évolution différents de celui que j'envisage ici, et qui aboutit à une étoile simple, car le Ciel nous présente de nombreux cas d'étoiles binaires, et même des systèmes infiniment plus complexes, tels les amas qui comptent des milliers d'étoiles groupées comme les abeilles d'un essaim ; on peut supposer que les différences dans la vitesse de rotation ont été le facteur prépondérant dans cette diversité d'apparences. Mais tenons-nous au cas simple que j'ai d'abord envisagé.

Le résultat de cette évolution, c'est une énorme bulle gazeuse, encore extrêmement diluée, que la gravitation a modelée lentement en forme sphérique. Cette bulle, encore froide, ne rayonne pas ; elle continue de se contracter en régime « adiabatique », c'est-à-dire sans émettre ni absorber de chaleur ; elle s'échauffe donc automatiquement, du fait de sa condensation, et sa température s'élève peu à peu jusqu'au point où elle commence à émettre un rayonnement visible ; elle nait alors, pour les yeux humains, sous forme d'une étoile rougeâtre dont le type nous est présenté dans le Ciel par Antarès et Bételgeuse. Les étoiles géantes rouges, appartenant à ce type, présentent alors des dimensions extraordinaires, dont on peut donner une idée en disant que, si on amenait leur centre en coïncidence avec celui du Soleil, Béta de Pégase engloberait la planète Vénus, que Bételgeuse s'étendrait au-delà de la Terre, tandis qu'Alpha d'Hercule et Antarès dépasseraient l'orbite de Mars ; le diamètre de ces deux derniers astres est donc quatre à cinq cents fois plus grand que celui du Soleil, et pourtant leur masse n'est que quatre à cinq fois supérieure, ce qui montre combien diluée est la matière gazeuse qui les constitue.

Mais les siècles s'ajoutent aux siècles, et l'astre continue à se contracter ; tant que la chaleur produite par cette compression reste supérieure à celle qui est rayonnée au dehors, la température s'élève, dans toute sa masse et spécialement dans la couche lumineuse extérieure qu'on nomme sa photosphère ; l'étoile devient orangée, puis jaune, puis blanche

comme Sirius ou Capella ; la température de sa photosphère s'élève progressivement de 3 000 à 5 000 degrés, puis à 6 000, à 8 000 et l'énergie rayonnée s'accroît plus rapidement encore, si bien qu'elle finit par équilibrer la chaleur produite par condensation.

A ce moment, l'étoile a atteint le sommet de sa courbe vitale ; dorénavant, la chaleur de contraction ne suffira plus à compenser le rayonnement, et l'astre se refroidira ; sa lumière virera du blanc éclatant au jaunâtre, et c'est l'état dans lequel se présente actuellement notre Soleil. Ainsi, notre grand Luminaire, s'il porte beau encore, est déjà sur le retour ; la vieillesse le guette, puis une lente décrépitude, à moins qu'une soudaine catastrophe ne vienne abréger cette évolution et, du même coup, terminer brutalement la nôtre. Mais, si rien de tel ne se produit, les étoiles sont appelées à passer progressivement dans la catégorie des « naines rouges », à laquelle appartient, entre des centaines d'autres, la plus rapprochée de nous, la Proxima du Centaure. Et puis, se couvrant d'une croûte isolante, elles cesseront de rayonner et, par suite, d'exister pour nos yeux.

Qu'au cours de cette lente évolution, l'étoile, en se contractant, de géante soit devenue naine, c'est une tautologie qui n'a pas besoin d'explication ; mais il arrive en même temps que sa masse a diminué, et c'est là un phénomène qu'on ne peut expliquer qu'en faisant appel aux théories relativistes, d'après laquelle l'énergie possède une certaine masse ; un corps qui rayonne volatilise donc sa propre substance, et c'est ainsi que le rayonnement actuel du Soleil produirait un appauvrissement annuel de sa masse égal à 130 000 milliards de tonnes ; faisant un raisonnement sommaire, on peut donc dire que s'il avait eu, au début, la masse d'Antarès, il aurait évaporé sous forme de lumière visible et invisible les trois quarts de sa propre substance, ce qui, au régime actuel, lui aurait pris de 5 000 à 10 000 milliards d'années, et le même raisonnement montre qu'il lui en faudra au moins autant pour passer à l'état de naine rouge.

Ainsi, nous pouvons prendre une idée du temps qui correspond à l'évolution stellaire, depuis le stade géant jusqu'à celui des naines rouges, et il est probable que cette estimation

sommaire n'est ni dix fois trop grande, ni dix fois trop petite. Mais cette vie lente et régulière peut être interrompue par une évolution brutale : c'est l'événement dont l'apparition des *Novæ* nous fait, de temps à autre, les témoins étonnés.

***

Personne n'ignore que des étoiles apparaissent parfois dans le Ciel, avec un éclat d'abord extraordinaire, mais qui s'éteint ensuite assez rapidement. Depuis l'observation de la fameuse *Pélerine* par Tycho-Brahé, en 1572, ce phénomène s'est maintes fois reproduit, mais il a fallu attendre le xxe siècle pour l'étudier avec toute la puissance d'analyse que permettent les instruments modernes. Et alors, divers faits sont apparus, dont les explications doivent tenir compte.

En premier lieu, ces « naissances » d'étoiles ne sont, en réalité, que des paroxysmes du rayonnement, qui rendent momentanément visible un astre qui, auparavant, échappait à la vue ; chaque fois qu'on a pu rétrouver une photographie antérieure à l'apparition on y a constaté l'existence d'une petite étoile à l'emplacement occupé ensuite par la Nova ; une étoile, et non pas deux, ce qui élimine du même coup l'hypothèse ancienne attribuant cette incandescence au choc brutal de deux astres.

D'autre part, les apparitions de Novæ sont bien plus fréquente qu'on ne le supposait jadis, alors que leur découverte par les astronomes amateurs était le fait du hasard ; actuellement, à Harvard, un appareil photographique, nommé le « Policeman », balaie périodiquement tout le ciel de Boston ; aucune étoile, au-dessus de la onzième grandeur, ne peut échapper à sa surveillance, complétée, sous d'autres cieux, par celle d'observatoires spécialisés ; et, en conclusion, on peut dire que chaque année, en moyenne, il apparaît dans notre Galaxie une cinquantaine d'étoiles nouvelles, dont bien peu, il est vrai, atteignent un éclat suffisant pour être observées à l'œil nu.

Mais, faibles ou lumineuses, c'est-à-dire éloignées ou proches, toutes ces apparitions se ressemblent étrangement, et il n'est pas douteux qu'il s'agit toujours du même phéno-

mène : l'étoile commence d'abord par augmenter rapidement d'éclat, sans changer de couleur, ce qui prouve que, pendant cette phase initiale, la température ne s'est pas modifiée, mais son rayonnement global a augmenté prodigieusement, comme si l'étoile s'était gonflée rapidement, en accroissant sa surface d'émission ; si, comme il arrive souvent, la lumière émise est devenue dix mille fois plus intense, il en résulterait que la surface rayonnante a crû dans le même rapport, c'est-à-dire que le rayon a centuplé.

Après cette crise de croissance, la nature du rayonnement change, de nouvelles radiations apparaîssent, qui, dans l'ensemble, caractérisent une température plus élevée ; cependant, l'étoile devient de moins en moins lumineuse. Ces deux résultats, en apparence contradictoires, ne peuvent guère s'expliquer qu'en admettant une diminution rapide de la surface rayonnante, comme serait un effondrement laissant, après un incendie, un petit tas de cendres incandescentes.

Ainsi, l'apparition des Novæ résulte, non de causes extérieures à l'étoile, mais d'une transformation spontanée, présentant le caractère d'une véritable explosion ; on dirait que la masse entière de l'astre, ou du moins sa surface rayonnante, a été projetée au dehors avec une vitesse prodigieuse, qu'on a évaluée à 1 500 kilomètres par seconde, pour ensuite retomber sur elle-même, en occupant un volume mille à dix mille fois plus petit que son volume primitif ; l'étoile effondrée est alors entrée dans une catégorie nouvelle, celle des « naines blanches. » Telle est, du moins, l'explication à laquelle les astronomes semblent se rallier aujourd'hui, après avoir reconnu la vanité de toutes les hypothèses présentées antérieurement. Cette explication nous laisse ignorer les causes qui ont détruit l'équilibre radiatif dont je parlais tout à l'heure, mais on ne saurait tout apprendre d'un seul coup, et, pour le reste, nous sommes réduits à des imaginations qui auront peut être le sort des précédentes.

S'il est vrai que les Novæ, après leur fugitive splendeur, passent à l'état de naines blanches, cette transformation porte de précieux enseignements, car plusieurs des étoiles de cette catégorie ont pu être étudiées de près, grâce à des circonstances favorables. Tel est, entre autres, le Compagnon de

Sirius, qui avait longtemps échappé aux observateurs parce qu'il est noyé dans le rayonnement, dix mille fois supérieur, de son éclatant voisin ; mais avec les grands télescopes modernes, l'observation de cet astre ne présente aucune difficulté ; l'étude des perturbations qu'il inflige à Sirius permet de mesurer sa masse, qui est un peu inférieure à celle du Soleil ; quant à ses dimensions, on les a évaluées d'après sa température superficielle (8 000 degrés) et son rayonnement total ; cette méthode indirecte, qui a fait ses preuves, conduit à donner au Compagnon un diamètre de 20 000 kilomètres, c'est-à-dire guère supérieur à celui de la Terre. Divisant alors la masse par le volume, on détermine la densité moyenne de la matière qui forme ce satellite ; on trouve ainsi le nombre fantastique de 53 000, ce qui veut dire qu'un centimètre cube de cette matière, rapporté sur notre globe, n'y pèserait pas moins de 53 kilogrammes, 2 500 fois plus que s'il était en platine. Ce résultat se trouve, d'ailleurs, confirmé par une autre voie : les théories relativistes enseignent que la longueur d'onde des vibrations lumineuses est accrue, c'est-à-dire que les raies correspondantes sont déplacées vers le rouge, lorsqu'un rayon de cette lumière passe au ras d'un astre, l'action étant d'autant plus sensible que le champ attractif de cet astre est plus puissant. Cette déviation vers le rouge a été effectivement constatée pour le Compagnon de Sirius par W. S. Adams, de l'Observatoire du Mont Wilson et, d'après sa grandeur, on déduit, pour la densité, une estimation voisine de celle que j'ai donnée tout à l'heure.

Ce cas n'est pas isolé ; mais le résultat le plus stupéfiant est celui que Kuiper a obtenu, en 1934, en étudiant une naine blanche dont le diamètre n'est que moitié de celui de la Terre et dont la masse est, cependant, triple de celle du Soleil, d'où il résulte que sa densité moyenne serait égale à 36 millions !

Il n'y a pas longtemps, on aurait passé pour fou en énonçant de pareils nombres ; aujourd'hui, les progrès dans la connaissance de la matière et la structure des atomes en font concevoir la possibilité : l'atome est un grand espace vide, dont toute la matière est enfermée dans le noyau qui en occupe le centre ; seuls, les électrons planétaires défendent le domaine

atomique, comme des sentinelles qui assurent l'inviolabilité d'un territoire ; si, pour une raison ou pour une autre, ces électrons planétaires viennent à être expulsés, l'atome est réduit à son noyau, dont le volume est un million de milliards de fois plus petit que celui de l'atome primitif ; et la matière ainsi constituée, tout en restant gazeuse (ce qui veut dire que les noyaux sont indépendants les uns des autres), peut parvenir à un état de condensation dont rien sur terre ne saurait nous donner une idée.

Nous sommes donc amenés à penser, avec Milne, que l'apparition des Novæ résulterait en réalité d'un effondrement de l'étoile, à un instant critique où, pour des raisons qui nous échappent, l'équilibre radiatif ne peut plus se maintenir ; cherchant alors un nouvel état d'équilibre, l'astre ne peut plus le trouver que dans l'expulsion, partielle ou totale, de ses électrons planétaires, dont la projection violente forme une sorte de nuée cosmique autour de l'astre ; après quoi, les atomes réduits à leurs noyaux retombent sur eux-mêmes, et le volume se réduit à une valeur infime sans que la masse, due surtout aux noyaux, ait diminué sensiblement. L'étoile naine blanche est née ; mais probablement, sa vie rayonnante sera brève parce que la matière ainsi condensée a épuisé les ressources d'énergie qui existent dans les atomes complets ; du moins, nous l'imaginons, en attendant que des savants plus audacieux ou plus heureux aient découvert un nouveau monde dans ce noyau lui-même.

N'oublions pas, surtout, qu'à mesure que nous avancions dans notre exposé, les quasi-certitudes du début s'amenuisaient en probabilités de plus en plus fragiles, si bien que nous ne saurions dire si les dernières ne sont pas de simples jeux de l'esprit ; nous y retrouvons, en tous cas, tous les points de vue de la science contemporaine, comme, dans certains romans, on retrouve le tableau fidèle d'une époque.

L. HOULLEVIGUE

LES DÉBUTS
DU CABINET CHAUTEMPS

Voici tout de même les vacances : malgré l'Exposition et l'échelonnement des inaugurations, dont la dernière précèdera sans doute de peu la clôture, la plupart des hommes politiques ont quitté Paris. Le second train des décrets-lois de M. Georges Bonnet est parti, en même temps que les trains Lagrange et les trains Queuille ; les données de l'expérience Chautemps sont à peu près toutes posées et le moment est venu de chercher comment la situation se développera jusqu'au mois d'octobre.

Nous ne reviendrons pas sur la formation du Ministère. La vie parlementaire est suspendue ; il importe donc assez peu que le Cabinet soit exposé à l'hostilité des socialistes indépendants ou à la tiédeur de la fraction modérée du groupe radical : ce sont difficultés qui se manifesteront à la rentrée, mais pas avant ; quant à la crainte que l'on pouvait éprouver de voir M. Georges Bonnet mis en minorité au sein du Cabinet, elle ne s'est pas réalisée à la suite des mesures fiscales de la première série des décrets-lois, malgré la part importante qui était réservée aux impôts indirects ; elle ne s'est pas davantage réalisée ces jours-ci, malgré le retour à la politique de déflation, et malgré l'élimination de M. Labeyrie, dont la présence au fauteuil de la Banque de France remplissait de joie et de confiance les syndicalistes, sinon les épargnants. Il est probable que les ministres socialistes accepteront en silence les quelques autres décisions de bon sens que prendra

le ministre des Finances, et que l'expérience ne sera discutée vraiment qu'au mois d'octobre, à l'issue des élections cantonales, à moins que la surenchère communiste ne joue et, mettant les socialistes en face de leurs contradictions, ne les oblige à choisir entre la renonciation au pouvoir et le divorce d'avec les masses.

Dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, M. P.-E. Flandin, analysant le problème financier, a montré quelques-unes des raisons de l'échec de M. Léon Blum. En vérité, ce que l'on a appelé l'expérience socialiste, aurait été plus exactement défini par les mots *inexpérience socialiste !* Erreur technique sur le plan financier, erreur de conception sur le plan économique, manque d'autorité sur le plan politique et social : on peut, sans craindre le démenti de l'histoire, résumer ainsi à l'avance son verdict.

Je relisais récemment, peut-être est-ce la faute de M. Marcel Thiébaut, le livre publié jadis par M. Léon Blum sous le titre : *Nouvelles Conversations de Gœthe avec Eckermann* et, dans ce pastiche un peu longuet, la page 81 m'a tellement ravi qu'on m'excusera de la citer :

A l'issue d'une conversation sur les élections françaises, Gœthe me dit :

« *Un parti politique ne peut vivre et réussir qu'autant qu'il a formé des* spécialistes. *Souvent même il persiste par cela seul, alors que toute vie idéale, toute confiance populaire l'ont abandonné déjà... Les opportunistes se sont survécu dix ans à eux-mêmes, parce qu'ils comptaient des hommes capables de lire une loi de finances, d'établir un tarif de douanes, de rédiger un texte pénal. La disette absolue de spécialistes a condamné et condamnera encore aujourd'hui à la plus regrettable impuissance, en dépit de ses succès électoraux, le parti dit radical. Peut-être un jour les victoires populaires du socialisme viendront-elles se heurter à une difficulté semblable.* »

On avouera que, parmi les prophéties de M. Léon Blum sur le socialisme, il en est peu qui se soient ainsi complètement réalisées. Malheureusement, M. Blum n'avouera jamais la vérité de celle-ci et, même s'il ne prend plus M. Vincent Auriol et M. Spinasse pour de grands hommes, il ne confessera jamais son erreur sur leur compte. Du reste, M. Vincent Auriol

est convaincu n'avoir échoué qu'à la suite d'obscures et souterraines machinations. On m'assure qu'il disait à ses familiers, huit jours avant de s'effondrer : « C'est un complot, et la preuve c'est que Flandin et Reynaud ont prédit, il y a trois mois, que nous serions en difficultés au mois de juin ! » Si l'ancien ministre des Finances occupe, ainsi qu'on le prétend, les loisirs de ses fonctions nouvelles à écrire un livre d'apologie personnelle, on peut être sûr que les spéculateurs embusqués dans l'ombre et les hommes noirs rasant le mur d'argent y joueront un rôle éminent.

Cependant, si l'on revient sur les circonstances qui ont accompagné la retraite de M. Léon Blum, il paraît évident que le leader socialiste, longtemps aveuglé par son messianisme, s'est aperçu finalement de l'échec. Comment expliquerait-on, sans cela, qu'il ait cédé devant le Sénat avant d'avoir essayé d'un troisième scrutin où il aurait posé la question de confiance ? Qu'on le veuille ou non, et malgré les belles phrases de leur Congrès, c'est en vaincus que les socialistes sont entrés dans le Cabinet Chautemps ; ils ont essayé de se prouver à eux-mêmes leur influence, en empêchant l'élimination de M. Cot ou l'entrée de M. Frossard, mais ils ont accepté de siéger à côté de M. Georges Bonnet, dont la courageuse hostilité à la dévaluation d'octobre ne bénéficiait pourtant que d'un insuffisant délai de prescription, et ils savaient bien que le nouveau ministre des Finances ne les ménagerait guère.

Ces considérations que nous faisons avec impartialité, on pense bien que les militants socialistes les ont faites en grinçant des dents. Leur amertume explique la fièvre du Congrès de Marseille et les tumultueux incidents qui ont précédé le vote de la motion approuvant la participation au Cabinet Chautemps.

*
* *

Il serait sans intérêt d'analyser le déroulement des débats de ce Congrès. Une fois de plus, ils ont montré que la S. F. I. O., admirablement outillée pour la propagande électorale, l'était moins pour l'exercice du gouvernement et ils ont fourni la

preuve publique d'une extrême médiocrité intellectuelle. Pour tous ceux qui ont vu de près les candidats et les élus S. F. I. O. dans les campagnes électorales et à la Chambre, ces constatations n'avaient aucunement le caractère de révélations.

Peuplé de petits fonctionnaires, à l'esprit généralement envieux et aigri, et de militants syndicalistes, dont l'activité n'est plus ouvrière mais purement politique, le parti socialiste unifié est apparu aussi éloigné que faire se peut des leçons de l'expérience et du sens des réalités. La seule motion qui ait dégagé une majorité substantielle est celle qui approuvait l'action des socialistes au Gouvernement, c'est-à-dire le désordre social et la faillite financière. Clause de style, dira-t-on ! Comment aurait-on pu demander au socialisme de désavouer à la fois sa doctrine et son chef?

Faut-il prendre aussi comme des clauses de style les articles de la motion qui a été finalement votée et qui donne mandat, à ceux que les camarades débardeurs marseillais appelaient les « camarades ministres », d'obtenir tout de suite la retraite des vieux travailleurs, le fonds national de chômage et les grands travaux d'équipement, en attendant de pouvoir mettre en train, dès le mois d'octobre, le contrôle du crédit, c'est-à-dire la nationalisation des banques, ainsi que le retour à la nation des mines, engrais, forces hydro-électriques, chemins de fer, assurances, etc. ?

Si l'on observe que cette motion est l'œuvre de MM. Léon Blum et Paul Faure, et si l'on veut bien se rappeler que les 2 949 mandats, recueillis par elle au vote final, groupaient la droite et le centre du parti, contre 1 545 mandats de gauche et 894 d'extrême-gauche, on est en droit de se demander si le parti socialiste est capable d'apprendre quelque chose à l'école de l'expérience, et de conserver quelque doute sur la sincérité et la durée de concours qu'il peut apporter à M. Chautemps.

Je sais bien que, dans son discours du 18 juillet à Tours, M. Blum a voulu démontrer que cette demande d'extension du programme du Rassemblement populaire n'avait rien qui menaçât la stabilité du Gouvernement, et je suis convaincu que M. Léon Blum sait parfaitement que son parti prendrait de lourdes responsabilités s'il provoquait la chute du Cabinet

Chautemps ; mais il n'en reste pas moins que M. Blum ne représente plus l'unanimité de son parti, qu'il ne peut compter que sur 18 délégués contre 15 à la Commission Administrative Permanente, et que, de l'avis général, si le Congrès n'avait pas été — disons préparé — la majorité eût été renversée. Nous avons donc le droit de conclure, avec tous les observateurs impartiaux des débats de Marseille, qu'en réalité le parti S. F. I. O. est hostile à la formule politique dont M. Chautemps a réalisé le délicat équilibre, et que le moment viendra assez vite où cette hostilité se traduira par une rupture, même si M. Léon Blum s'emploie à fond pour l'éviter.

*
* *

Si nous recherchons les points communs entre la politique du Ministère socialiste défunt et celle du nouveau Cabinet radical et socialiste, je ne pense pas que nous en découvrions beaucoup. A l'expression de Front populaire, M. Chautemps s'efforce discrètement de substituer celle de Rassemblement républicain ; aux grévistes qui viennent, comme au temps de M. Moch, en bras de chemise à l'Hôtel Matignon, on fait, par touches légères, sentir que les patrons ne sont pas tout à fait des hors la loi ; enfin et surtout, du point de vue financier, la vapeur a été totalement renversée. N'ayant jamais pu comprendre le sens du mot reflation dans les programmes de MM. Blum-Spinasse-Auriol, nous nous sommes bornés à constater que, dans leur politique, l'idée de comptes et de prévisions avait disparu, pour nous ramener aux insouciantes pratiques du roi nègre, dont le trésor est une caisse, plus ou moins remplie de billes d'ivoire ou de poudre d'or. Le bois de la caisse n'a pas tardé à être visible comme on pouvait s'y attendre, et nous voici revenus à une politique dont il faut bien dire le nom : la déflation, essayée et manquée par MM. Doumergue et Laval, et contre laquelle, autant que contre les ligues, s'était formé le Front populaire. La différence est de celles qui comptent.

D'après ce que nous voyons des actes de M. Georges Bonnet, et d'après ce que nous croyons savoir de ses intentions, son plan est parfaitement logique et orthodoxe : il se place rigou-

reusement dans la ligne des recommandations laissées à M. Auriol, par ses experts, avant leur démission.

Premier chapitre : diminution du déficit budgétaire, par l'augmentation des impôts, une large part étant demandée aux impôts indirects. C'est du Poincaré ou du Caillaux, disent les communistes et une bonne part des socialistes. Second chapitre : économies sur la trésorerie, par le dégonflement des dépenses hors budget. Cela implique le renoncement au programme des grands travaux d'État, dont l'Exposition nous a fourni un inoubliable échantillon. Nous n'avons pas encore sous les yeux le détail des mesures qui vont être prises dans ce domaine et qui doivent donner 6 milliards d'ici le 1er janvier et 25 l'an prochain. C'est avec curiosité que nous l'attendons, car l'ampleur de ces économies a de quoi surprendre ; mais aucun esprit avisé des problèmes présents ne s'étonnera que, dans une période de hausse des prix comme celle où nous sommes, l'État renonce à une politique dont le plus sûr effet serait de provoquer une hausse supplémentaire. Le sens commun n'est plus, comme le disait Descartes, la chose du monde la plus répandue, sinon tout le monde approuverait M. Georges Bonnet lorsqu'il dit : « Nous ne dépenserons en 1938 que ce que je pourrai me procurer par l'impôt ou par l'emprunt ». Hélas ! il y a beau temps que la démagogie permet de bafouer l'expérience : aussi est-il piquant de lire et de comparer *l'Humanité* et *le Populaire*.

Le Populaire est triste : il s'efforce de démontrer que ces me ures sévères ne sont aucunement comparables à la déflation de M. Laval. « La déflation, écrit-il, c'était le traitement et le salaire frappés, la pension rognée, le pouvoir d'achat réduit... » Il serait cruel d'insister et de demander aux socialistes, si les deux dévaluations, que leur gabegie aura coûté au pays, n'ont frappé ni les traitements, ni les salaires, ni les pensions et si un prélèvement de 3 p. 100 à 13 p. 100 ne ménageait pas le pouvoir d'achat plus qu'une hausse des prix de détail, qui atteindra cet hiver 40 p. 100 sur maints articles de première nécessité.

Quant à *l'Humanité*, elle est menaçante. M. Vaillant-Couturier, qui n'a pas la même raison d'être discret que *le Populaire*, appelle les choses par leur nom et vitupère la

déflation. Si l'on avait appliqué le programme de Rassemblement populaire (faire payer les riches, réprimer la fraude fiscale, réviser les marchés de guerre, empêcher les capitaux de s'évader, etc.), on n'en serait pas là : sus aux deux cents familles !

Il ne faudrait cependant pas être dupe. Ce n'est pas, croyons-nous, du côté des communistes que viendront les premières difficultés. Ils protestent, comme ils l'ont fait pendant toute la durée du Cabinet Blum, mais ils voteront sans doute assez longtemps pour le Cabinet Chautemps. A leurs yeux, l'ennemi n'est pas le radical, mais le socialiste. Le fin du fin serait donc, pour eux, d'amener les socialistes à rentrer dans l'opposition, avec scission intérieure, si possible, de manière à les digérer à loisir.

Aujourd'hui ou demain, les socialistes seront réduits à se défendre. Aux élections cantonales, ils entendront à leur tour les reproches qu'ils ont prodigués jadis aux radicaux : capitulation devant le mur d'argent, faiblesse à l'égard des spéculateurs. S'ils n'ont pour toute plate-forme que la lutte contre le Sénat, leur position sera assez inconfortable. Jusqu'ici, les plus farouches adversaires du Sénat ont fini leur carrière dans les confortables fauteuils du Luxembourg. La grande offensive en préparation chez les socialistes n'empêchera pas une cinquantaine d'entre eux d'être candidats au prochain renouvellement triennal et une douzaine d'être élus. Quant à imaginer la possibilité d'une révision constitutionnelle, où la Haute Assemblée verrait limiter ses prérogatives, le principe n'en serait pas voté, à notre avis, même à la Chambre.

*
* *

Que peuvent donc essayer les socialistes ? De toute évidence, ils considèrent M. Chautemps comme un usurpateur et ils appellent de leurs vœux un cabinet socialiste, où les communistes entreraient. Une telle hypothèse nous paraît à peu près irréalisable pour trois raisons :

Tout d'abord, les radicaux, surtout au lendemain des élections cantonales d'octobre où ils perdront vraisemblablement un assez grand nombre de sièges, n'accepteront pas

aisément d'entrer dans un cabinet socialiste, si les socialistes renversent M. Chautemps.

Secondement, le franc, monnaie flottante, ne résisterait pas à l'avènement d'un cabinet qui aggraverait les erreurs du Cabinet Blum.

Enfin, nos alliés et amis anglo-saxons dissocieraient *ipso facto* leur politique de la nôtre, et cela est si vrai que la Russie stalinienne ne pousse guère dans cette voie le parti communiste français.

Cet ensemble de considérations nous amène, malgré les difficultés écrasantes de la tâche du Gouvernement et malgré les incertitudes de la situation intérieure et extérieure, à croire que nous sommes tout de même sur le chemin qui remonte. La vie que le cabinet Chautemps a courageusement commencée sera certainement dangereuse et peut-être assez courte, celle de son successeur immédiat, un radical, probablement avec un cabinet radical homogène, ne s'annonce pas plus enviable et moins précaire, mais nous pensons que le Cabinet de Salut public, attendu par la France, ne tardera plus très longtemps, si les modérés comprennent que, dès le premier tour de scrutin de toutes les élections, leur devoir est d'aider les radicaux à s'affranchir de la tutelle de l'extrême-gauche. Ainsi, seulement, pourra être guéri le mal que la politique du pire a causé depuis trente ans.

★★★

L'HISTOIRE

Les deux Théodora. — François Ier vu du dehors.
L'énigme du Tsar Alexandre Ier.

« Cette histoire, qu'on s'est efforcé de faire vivante et s'il se peut amusante, n'en est pas moins une histoire vraie. » C'est ainsi que M. Diehl présente au public son charmant volume sur *Théodora* (de Boccard). La difficulté pour Théodora c'est qu'il y a deux Théodora. Il y a la Théodora d'avant Justinien, que nous ne connaissons guère que par les commérages malveillants soigneusement compilés dans l'*Histoire secrète* de Procope, qui n'a été découverte et publiée qu'au XVIIe siècle. Tout n'y est pas vrai assurément, mais il y a une part de vrai : comment la déterminer? D'autres témoignages, également contemporains, sont tout à fait différents, sans être pour cela contradictoires, car ils s'appliquent à l'impératrice, dont la conduite privée paraît bien avoir été irréprochable. M. Diehl ne se flatte pas d'avoir toujours tracé une démarcation sûre entre le roman et l'histoire.

Les origines de Théodora sont obscures. C'est le cas habituel des aventuriers qui ont réussi. On la voit actrice, c'est-à-dire mime et danseuse à Constantinople, vers les premières années du VIe siècle. D'où venait-elle? Ceux qui la font naître à Chypre, au pays classique d'Aphrodite, font de la littérature. Ceux qui la disent originaire de Syrie ont pour eux plus de vraisemblance, car elle a le caractère et les goûts d'une

orientale. En tout cas, elle est élevée à Constantinople, où son père aurait exercé les fonctions peu éclatantes de gardien des ours à l'amphithéâtre. La mère, veuve de bonne heure avec trois filles, les élève dans le milieu interlope des coulisses, où la beauté précoce de Théodora fait sensation. Tout cela est non seulement plausible, mais très probable, car il s'agit de faits de notoriété publique dont beaucoup de témoins se souvenaient lors de l'avènement de Théodora aux honneurs, dix ou douze ans plus tard. Procope lui-même a l'âge de Théodora. On n'invente pas tout, on brode plutôt dans ces conditions. De sa beauté, la célèbre mosaïque de Ravenne à Saint-Vital ne permet pas de juger. Elle a vieilli, elle est fatiguée. La mosaïque est de 547, Théodora mourra l'année suivante d'un cancer et elle était née vers 500. Elle est devenue une icone sous son lourd diadème. Une perruque hiératique encadre étroitement son maigre visage où le nez s'est allongé, le manteau impérial voile la perfection célèbre de ses formes. Seuls les yeux noirs, qui mangent le visage sous des sourcils sans intervalle, ont encore leur éclat. Sa beauté n'est du reste qu'une partie de son charme : elle est intelligente, spirituelle, provocante. Elle triomphe dans les tableaux vivants, dans les pantomines. On lui prête des fantaisies érotiques à faire rougir Messaline. On lui prête aussi un fils dont elle se serait désintéressée et il est certain qu'elle eut une fille dont elle ne se séparera pas.

Tout cela donne à M. Diehl l'occasion de tracer un tableau du demi-monde à Byzance, plein de vie et de vérité. C'est la Babylone de l'époque, Sodome et Lesbos réunies, les maisons closes ont portes grandes ouvertes, le jeu fait rage partout, les fêtes de l'amphithéâtre et de l'hippodrome se succèdent sans répit. La folie des courses était une cause de troubles constants, les « verts » et les « bleus » étaient en guerre quotidienne ; sous prétexte de sport, la jeunesse dorée — et à plus forte raison celle qui ne l'était pas — dévalisait et volontiers assassinait les passants la nuit et même le jour. La police et la justice se gardent d'intervenir, sauf s'il s'agit de tomber sur les « verts », qui étaient l'opposition. Une jeune femme est enlevée à un embarcadère par des canotiers entreprenants et se noie sous les yeux de son mari en cherchant à s'échapper à

la nage. Astrologues, devins, prophètes de malheur se disputent la faveur populaire. La même foule se précipite dans les églises quand un voyant annonce un nouveau déluge, et s'arrache les philtres et incantations magiques le lendemain.

Théodora se fatigue-t-elle de cette vie, enfermée dans un cercle éminemment vicieux? Elle suit en Cyrénaïque un gouverneur de la Pentapole, est lâchée par lui, erre misérablement en Égypte et en Syrie, intéressée pour la première fois à Alexandrie par les querelles religieuses. L'Égypte était le refuge de tous les hérétiques ou considérés comme tels; les couvents perdus dans le désert attiraient par centaines les mondains repentis; les cavernes de la chaîne libyque étaient peuplées d'anachorètes dont l'ascétisme était contagieux. Théodora n'alla pas jusque-là, mais garda de ce contact des souvenirs et des sentiments dont s'inspirera l'impératrice. Elle rentrera à Constantinople assagie : elle file la laine pour vivre. Par un phénomène rare, la vertu de la onzième heure est récompensée. Elle rencontre Justinien.

Ici nous sommes sur un terrain plus solide et plus connu. Justinien n'est pas un enfant quand il rencontre Théodora. Il approche de la quarantaine, il connaît la vie, il est aussi dévot qu'orthodoxe, il est neveu de l'empereur Justin et appelé à le remplacer, autant qu'il est permis dans l'empire byzantin d'escompter une succession normale. Comment la liaison, née d'un coup de foudre, aboutit-elle à un mariage? Laissons les philtres aux concierges de l'époque. Théodora n'en a pas besoin. Malgré tant d'aventures, elle n'a que vingt-deux ans et n'a rien perdu de son *sex-appeal*. Elle n'a pas que cela. Elle a autant d'intelligence que Justinien et plus de volonté. Le miracle n'est pas qu'elle l'ait conquis, mais qu'elle l'ait gardé. Elle le tiendra à ses pieds jusqu'à sa mort. Il n'est pas si étonnant qu'il ait voulu et pu l'épouser. L'opinion avait vu des impératrices de tout genre. M. Diehl souhaiterait qu'on fît une collection de vies d'impératrices : ce serait une piquante contribution à l'histoire de Byzance.

On aimait les réhabilitations. Il y avait bien une loi qui interdisait aux grands dignitaires d'épouser des servantes d'auberge, des actrices et des courtisanes professionnelles. L'oncle se laissa attendrir. C'était un vieux soldat inculte,

comme la plupart de ses camarades de l'Illyrie, fier de son neveu qui avait fait de bonnes études et dont les lumières lui sont précieuses. Lui-même avait épousé une vieille maîtresse d'origine servile, qu'il avait traînée dans les camps avant de l'épouser. C'est elle qui résiste ; elle est bonne femme, elle n'est pas très protocolaire, elle abomine le genre Théodora. Elle aussi avait beaucoup roulé, mais pas de main en main. Elle meurt bien à propos et le mariage est célébré en grande pompe sans que personne, semble-t-il, s'en soit scandalisé. Deux ans plus tard, Justin proclamait « basileus » son neveu, qui était sacré par le patriarche dans la Sainte-Sophie primitive, et Théodora était couronnée avec lui comme Joséphine dans le tableau de David. Au bout de quelques mois, la mort de Justin (527) laissait la place à son successeur, reconnu d'avance.

M. Diehl a tracé à ce propos un tableau de maître du « Palais Sacré » des empereurs. C'est toute une ville, comme le restera le sérail des sultans, le Kremlin des tsars, la cité impériale de Pékin. Le Palais réunit dans sa vaste enceinte, de l'hippodrome à la mer de Marmara, un ensemble désordonné de constructions éparses : salles de réception, églises, bains, couvents, casernes, appartements privés, cours de marbre, galeries avec hautes terrasses et vues sur la côte d'Asie, escaliers innombrables, bois de citronniers, jardins de fleurs rares, le tout invisible du dehors et impénétrable aux profanes derrière la lourde porte de bronze. Justinien accroîtra encore ces splendeurs. La salle du trône est une merveille de luxe à faire croire aux barbares, dit un poète, que c'est l'entrée du ciel. Nul ne peut se flatter de connaître ici les détours du sérail. Théodora cacha douze ans dans le gynécée le patriarche Anthime, déposé comme suspect d'hérésie et que tout le monde, l'empereur lui-même, croyait mort ou terré en quelque retraite lointaine. On le découvrit avec stupeur, perdu dans ses austérités et ses prières, à la mort de sa protectrice. Plus de dix mille personnes vivent dans le Palais. Des moines aux haillons sordides y coudoient les arbitres des élégances et ne se gênent pas pour dire aux maîtres du monde leurs vérités, qui sont accueillies avec patience comme étant la parole de Dieu.

Théodora, née loin de la pourpre, en aime d'autant plus l'éclat. Sa conversion n'a pas fait d'elle une « sainte femme ».

Elle soigne sa personne comme aux temps de perdition ; sa table est recherchée ; elle ne fait rien, même le bien, sans apparat. Elle n'imite pas la simplicité de vie de Justinien qui vit de quelques légumes, ne boit pas de vin, prolonge des jours et des nuits les jeûnes nombreux de l'église d'Orient. Au faste monotone du Palais Sacré Théodora préfère du reste les plaisirs des villas enchantées du Bosphore, et spécialement de son palais d'Hiéria, chanté par les poètes de cour en style païen, où les Nymphes et les Néréïdes, qui se disputent la royauté, prennent pour juge Neptune. La traversée ne l'effraye pas, malgré tout ce qu'on raconte d'un monstre marin qui coule les embarcations. Contrairement à ce qui arrive en cas analogues, on finit par capturer cette bête de l'Apocalypse, échouée sur un banc de sable : c'était un énorme cétacé de quinze mètres de long, lointain descendant de la baleine de Jonas et du Leviathan de Job.

Le moment palpitant pour Théodora est son rôle dans la sédition Nika. Le peuple, à plat ventre devant les empereurs, ne retrouve d'indépendance qu'à l'hippodrome. Là, il est capable de tout. On le sait. La tribune impériale, avec laquelle le Palais communique par un couloir privé, est prudemment surélevée. Elle est fermée par des portes de bronze et n'est pas accessible d'en bas. C'est heureux. Justinien, hué par les « Verts », qui lui reprochent sa partialité, va avoir aussi contre lui les « Bleus » parce que le préfet de la ville a fait arrêter, sans y regarder de près, un certain nombre de factieux. Quatre sont décapités, trois devaient être pendus, mais la corde casse, la foule les délivre et ils se réfugient dans une église. Un d'entre eux était « Bleu », ce qui unit dans la révolte les deux factions ennemies. Justinien essaye en vain de s'excuser du haut de la tribune de l'hippodrome. Il est trop tard. La foule proclame empereur, bien malgré lui, un neveu de l'ancien empereur Anastase, qui est hissé dans la loge impériale. Tout paraissait perdu. Par les jardins, on charge le Trésor sur des vaisseaux prêts à partir, Justinien va les suivre quand Théodora fait honte à l'empereur et à ses ministres. Elle restera, même seule. « La pourpre est un beau linceul. »

On se ressaisit. Bélisaire, avec une poignée de vétérans et de barbares, charge les révoltés dans l'hippodrome et en

fait un immense carnage : trente mille cadavres au moins. Le lendemain, l'usurpateur involontaire est exécuté et c'est Théodora qui l'exige. Elle avait été magnifique dans le danger, elle ne l'est pas dans la victoire. La sédition Nika est de 532. Depuis lors, elle resta l'homme d'État du régime. On a remarqué que la fin du règne de Justinien, devenu veuf, est une décadence continue. C'est le cas des longs règnes, à vrai dire. Justinien n'est pas seulement veuf, il est vieux, il mourra en 565, âgé de quatre vingt deux ans.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire de Théodora, c'est que Justinien garda d'elle un deuil inconsolable. Il conserve auprès de lui tous ceux qui l'avaient servie, il prêtait serment au nom de Théodora, il la considérait comme canonisée. Une vulgaire femme de plaisir n'exerce pas ainsi, pour conclure comme M. Diehl, « par delà la mort même, une incomparable puissance de charme et de séduction. »

*
* *

François Ier est resté populaire. On lui sait gré de sa gentilhommerie, de son goût pour les arts et les lettres, on lui fait gloire d'avoir tenu tête à Charles-Quint. On oublie volontiers que dans cette lutte il n'a pas été très heureux et qu'il n'a échappé aux clauses désastreuses du traité de Madrid, dû à la défaite de Pavie, qu'en n'exécutant pas, une fois libéré, les conditions acceptées alors qu'il était prisonnier.

Le tout petit volume que vient de lui consacrer M. Madelin, *François Ier* (Flammarion), est franchement élogieux. Il montre, et c'est en quoi il est particulièrement intéressant, que le mérite du roi chevalier est d'avoir été plus roi que chevalier, contrairement à l'image conventionnelle qu'il a laissée et qui est aussi peu vraie que le portrait du Titien d'après lequel nous nous le figurons. Ce brillant paladin est à l'occasion très positif. Il a, dit M. Madelin, du Louis XI et du Henri IV, — plutôt, semble-t-il, du Henri IV. C'est un homme d'autorité. Il entend que le Parlement s'occupe de rendre la justice, que l'Université ne se mêle que « des affaires qui concernent son étude », autrement dit de ce qui la regarde. « Je ne souffrirai pas, dit-il lorsque ces deux grands corps

prétendent lui faire opposition, qu'il y ait plus qu'un roi de France. » Il a su négocier avec le pape Léon X et faire accepter par l'Université et le Parlement le Concordat, qui met en sa main le clergé, puisqu'il dispose des évêchés et des grandes abbayes. C'est le vrai fruit de la victoire de Marignan. Cet avantage est une des raisons pour lesquelles la Réforme ne pouvait séduire la monarchie française. M. Madelin met ce point en pleine lumière. Les princes allemands étaient tentés par la perspective de « séculariser » à leur profit les biens du clergé ; les rois de France en disposaient sans avoir besoin de s'en emparer, ce qui était plus élégant. La « feuille des bénéfices » est un moyen commode de récompenser des services rendus par les grandes familles, et sans qu'il en coûte rien au Trésor. L'inconvénient était que le bas-clergé, auquel les dignités ecclésiastiques sont presque fermées, se trouve sacrifié et à la longue mécontent. Le Concordat de 1515 explique les curés démocrates de 1789, mais on ne peut demander à François Ier de n'avoir pas prévu un danger si lointain, et qu'il n'eût pas été impossible de conjurer avec un peu plus de largeur d'esprit dans les nominations épiscopales.

Ce qui est le plus médiocre en François Ier, c'est l'homme de guerre. Ce n'est pas là un paradoxe. La victoire de Marignan est un modèle de bravoure, c'est aussi l'enfance de l'art. Il a fallu « trente charges » pour la gagner, raconte François Ier. Il se rend justice en se faisant armer chevalier ; cet anachronisme est bien à sa place. Quant à la défaite de Pavie, elle est aussi méritée que celles de Crécy et de Poitiers. On dirait le vieux roi aveugle qui charge à Crécy pour avoir l'honneur et le plaisir de « férir un coup ». La bataille, follement conseillée par Bonnivet contre l'avis éclairé de La Palice, la Trémoille, Genouillac et autres vétérans d'Italie, était malgré tout en bonne voie. L'artillerie de Genouillac « faisait merveille », comme on dira plus tard du chassepot ; c'est le roi, en se lançant étourdiment devant elle, qui oblige Genouillac à cesser le feu et à demeurer spectateur désespéré et impuissant de la catastrophe. Là encore la bravoure est superbe, mais absurde. Bonnivet se fit tuer pour expier son mauvais conseil. « Il hausse la visière de son casque pour être plus vulnérable », remarque son biographe, M. Francis Ambrière : *le Favori*

de François Ier (Hachette). François Ier ne peut en faire autant : on ne tue pas un roi de France : on se met à genoux pour le faire prisonnier, mais il est de bonne prise.

Il est intéressant de voir les mêmes faits rapportés et jugés par des historiens de pays différents. M. A. Augustin-Thierry raconte que le *Prince Impérial* (Grasset), à l'école militaire de Woolwich, laisse voir qu'il était choqué de certaines appréciations du professeur d'histoire. Le gouverneur de l'école, sir Lincoln Simmons, lui répond : « Je prie Votre Altesse Impériale de vouloir bien considérer que l'histoire d'Angleterre est écrite en Angleterre pour les Anglais comme l'histoire de France est publiée en France pour les Français. » C'est évidemment une conception un peu courte, mais il est quand même excellent de savoir ce que pensent de nous les étrangers. C'est pourquoi le *François Ier* de M. Francis Hackett, qui a écrit un *Henri VIII* et qui prépare un Charles-Quint, est à lire dans la bonne traduction de madame Rose Celli (Payot). C'est un ouvrage considérable. M. Hackett ne fait pas de François Ier un surhomme, ni même un grand homme. « Il fut, dit-il, un homme trop moyen pour cela. » Ce n'est pas non plus le fantoche romantique du *Roi s'amuse*. C'est un jeune homme qui restera jeune trop longtemps, par suite de quoi il deviendra vieux à l'âge de la maturité. Il ne prévoit pas assez parce qu'il n'a ni l'habitude, ni la méthode de la logique. Il ne relie pas les effets aux causes. « En bien des cas, dit M. Hackett avec son humour britannique, il se montre aussi ingénu que les gens des îles qui font l'amour comme il leur plaît et n'y voient aucun rapport avec l'arrivée du bébé. »

Louis XII avait dit de François Ier : « Ce gros garçon gâtera tout. » Quand il mourut lui-même, après trente-deux ans de règne, il se rendit compte qu'il aurait pu mieux faire. Il met en garde le seul survivant de ses fils, le prochain Henri II, contre le danger d'être dominé par une femme. Il voyait derrière le trône de demain le profil rayonnant de Diane de Poitiers, qui a quarante-sept ans, beaucoup plus qu'aucune de ses maîtresse à lui, et qui n'en sera que plus stable. Madame de Maintenon en avait un peu plus quand elle conquit le Grand Roi. Henri II, dit M. Hackett, est « un homme qui n'aura jamais de Marignan ». Jamais de Pavie non plus ; il

mourra dans un tournoi, et, après ses trois fils, s'éteindra cette famille qui incarne la Renaissance avec son déséquilibre entre les croyances et les sentiments.

François Ier est un type bien français. Il a l'esprit vif, la parole facile, l'égoïsme ingénu, plus d'honneur que de conscience. Il n'est pas incapable de réflexion, mais est incapable d'esprit de suite, sauf en ce qui touche l'autorité royale. Pour le reste, Henry Lemonnier, dans l'*Histoire*, de Lavisse, semble bien avoir dit le dernier mot : « Il n'était pas homme à se faire sur les choses des idées très nettes. » Encore moins à s'y tenir.

*
* *

M. Maurice Paléologue, qui a des raisons de bien connaître la Russie, qualifie *Alexandre Ier* (Plon) de « tsar énigmatique ». Il est énigmatique parce qu'il est insaisissable. Il y a en lui un mélange de grâce et de déséquilibre qui déconcerte les meilleurs juges. Napoléon s'y est trompé : « Je trouve, disait-il un jour à Metternich, que, dans son caractère, il manque une pièce et il m'est impossible de deviner laquelle. » Ce qui manque à cette pendule de Falconet, c'est le balancier. Cet homme charmant traîne tous les cœurs après soi ; il est timide sans avoir l'air embarrassé ; il brille en conversation parce qu'il a une éducation superficielle où rien de pratique ne bride les échappées de l'imagination. Napoléon, une fois revenu de ses illusions de Tilsitt, ne voit plus en lui qu'un comédien, c'est le « Talma du Nord », qui joue tous les rôles, qui en change à volonté, qui est chaque fois d'une conviction momentanée.

Élevé sous l'œil de sa grand'mère, Catherine, par un précepteur vaudois, La Harpe (rien de commun avec le célèbre critique), grand admirateur des philosophes du siècle, il ne trahit tout d'abord aucune tendance au mysticisme. Il n'est ni scandalisé, ni sans doute étonné de la définition de Jésus-Christ que lui dicte un jour son maître : « un juif dont la secte des chrétiens a tiré son nom. » Mais il porte les germes d'une hérédité chargée. Son père, Paul Ier, était aux trois-quarts fou. Catherine, qui savait à quoi s'en tenir, n'aurait pas voulu

lui laisser le trône. Il s'en empare parce qu'elle meurt à l'improviste, qu'elle n'a pas le temps de faire connaître ses dernières volontés et que ceux qui les connaissent n'ont pas la possibilité de les traduire en acte. Ils le font quatre ans plus tard. Paul Ier sera assassiné, comme beaucoup d'autres Romanof, si tant est qu'on puisse considérer comme un des leurs le fils de Catherine et très probablement de Soltykow, qui n'avaient pas à eux deux une goutte du sang de Pierre le Grand.

Alexandre Ier reste dans la mémoire des peuples le vainqueur de Napoléon et le fondateur de la Sainte-Alliance. Les deux choses se complètent. C'est la campagne de Russie qui a fait Alexandre. Jusque là, il n'est qu'un figurant décoratif dans le drame napoléonien. Il a été au-dessous de tout à Austerlitz, il n'a pas été beaucoup plus brillant après Iéna. Il n'est rien moins que populaire ; on le considère comme une dupe de Napoléon, on lui reproche, bien injustement d'ailleurs, de s'être contenté à Tilsit de la part du pauvre. Mais quand la Russie est envahie, un sursaut commun le réconcilie avec l'âme nationale. Il vient à Moscou comme en pèlerinage, est salué à la porte du Kremlin par Rostoptchine, est frappé de la grâce devant les reliques et les tombes des patriarches. C'est l'explosion du mysticisme dans une âme désemparée et un corps vieilli avant l'âge. Lorsqu'il quitte Moscou (31 juillet 1812), six semaines avant l'entrée des Français, ce n'est plus le même homme, il ne cherche plus un but à sa vie, il se sent l'instrument de la Providence, suscité comme les prophètes de l'Ancien Testament pour le châtiment du moderne Sennachérib. Il ne répondra plus à aucune ouverture de paix. De Moscou à Paris, c'est pour lui la marche à l'étoile. Le terrain est préparé pour madame de Krudener, dont l'influence messianique commence à s'exercer à travers les intrigues encore bien profanes du congrès de Vienne. La Sainte-Alliance sera signée à Paris, le 26 septembre 1815 ; elle est le point culminant de la carrière d'Alexandre. Madame de Krudener l'a célébrée en son jargon néo-biblique, elle y a moins contribué qu'elle ne l'a fait croire.

De retour en Russie, l'empereur donne de plus en plus le spectacle de l'idée fixe. Il n'avait jamais aimé, ni compris le

détail des affaires. Il ne s'y intéresse plus du tout. Madame de Krudener elle-même, devenue encombrante, est tenue à l'écart. Elle n'est pas assez spécifiquement russe. L'homme du jour, c'est l'archimandrite Photius. Ce Photius, ancien aumônier de la garde, avait été d'abord higoumène d'un couvent de Novgorod. Il s'était acquis une grande réputation d'exorciste et de thaumaturge par son aspect désincarné, ses yeux perçants de magnétiseur, son éloquence brutale et agressive. Il avait complètement détraqué une ancienne demoiselle d'honneur de l'impératrice, la comtesse Orlow, devenue sa maîtresse à la suite d'une apparition céleste, et qui en avait été récompensée par le titre imprévu de « vierge très pure ». L'empereur avait demandé à voir ce saint personnage, curieuse préfiguration de Raspoutine, lui avait demandé sa bénédiction et l'avait fait nommer archimandrite du couvent de Saint-Georges, un des plus vénérés de l'empire.

Rien ne résiste plus à ses volontés. Le prince Galitzyne, procureur général du Saint-Synode et ministre de l'Instruction publique, l'ami le plus intime et le plus ancien du tsar, est disgracié et relevé de ses fonctions. « Cet homme sent le diable », avait déclaré Photius. Il n'en fallut pas davantage.

Tout cela explique la légende qui suit la mort inopinée d'Alexandre Ier. Il est de plus en plus instable, rongé de remords pour avoir laissé faire l'assassinat de son père et en avoir profité, hanté de la peur morbide de subir le même sort. Il conduit sur les bords de la mer d'Azov, à Taganrog, l'impératrice, dont la santé réclamait l'air du midi. Le lieu paraissait singulièrement choisi. La Crimée offrait des plages plus ensoleillées et des villas plus confortables que la très modeste maison du gouverneur de cette espèce de sous-préfecture de 7 800 habitants. Avant de partir, il avait fait célébrer un office nocturne et secret dans le monastère de Saint-Alexandre-Nenoski — un *Te Deum*, d'autres disent un office des morts, une *Pannykhida* — et avait rendu visite à un vénérable reclus, dans sa funèbre cellule meublée uniquement d'icones et de son cercueil tout préparé. Il en sort tout bouleversé. De Taganrog, il rayonne sans trêve, est atteint d'affection paludéenne à Sébastopol et meurt le 1er décembre 1825. Après autopsie, le corps est embaumé et dirigé sur la forte-

resse des saints Pierre-et-Paul, où il est inhumé le 25 mars.

Tout cela paraît si clair et si bien établi qu'on ne comprend pas tout d'abord comment a pu naître la légende de sa survivance. Et pourtant, il faut bien avouer qu'elle a eu crédit dans des milieux qu'on ne saurait qualifier à première vue de crédules ou de mal renseignés. Le tsar aurait disparu volontairement, avec la complicité de son entourage, pour expier, sous la bure d'un couvent de Palestine ou d'un ermitage en Sibérie, sa participation consciente ou passive au parricide qui lui avait ouvert le trône vingt-cinq ans auparavant. Comment s'expliquer ces bruits en présence des témoignages de la tsarine, de l'aide de camp général, du médecin en chef et du chirurgien, présents jour et nuit à tous les détails de ce drame historique? C'est que ces témoignages, également valables, ne sont pas concordants. Le 23 novembre, le docteur le trouve en meilleur état et s'en montre « très gai ». L'empereur a une longue conversation de six heures avec l'impératrice qui écrit à sa mère : « Où est le repos dans cette vie? Lorsqu'on croit avoir tout arrangé pour le mieux, il survient une épreuve inattendue qui vous ôte la possibilité de jouir du bien qui vous entoure... » Et son journal s'arrête, soit par sa volonté soit que la suite ait été détruite avec beaucoup d'autres documents par la volonté du nouvel empereur, Nicolas, frère d'Alexandre. Autre étrangeté. L'aide de camp raconte dans son journal que le tsar avait ordonné d'informer de sa maladie son frère, le grand-duc Constantin, le 21 novembre. Puis il rectifie et date ce message du 23. Le même jour, Alexandre avait écrit à sa mère une longue lettre disparue, elle aussi, avec le journal de l'impératrice douairière et beaucoup de ses papiers. Cette journée du 23 a un air de mystère. Le 27, les derniers sacrements sont administrés au malade par l'archiprêtre de Taganrog, qu'on ne reverra pas, pas plus qu'aucun autre ecclésiastique pendant les quatre jours où l'empereur achève de mourir. Cette abstention est surprenante pour un croyant comme Alexandre.

Ce n'est pas tout. Le procès-verbal d'autopsie porte dix signatures, dont celle du chirurgien, or, il déclare dans ses *Mémoires* qu'il l'a rédigé, mais s'est abstenu de le signer. Et les observations anatomiques ne répondent pas au corps

d'Alexandre, ni surtout aux symptômes de la maladie à laquelle il a officiellement succombé. Aucune hypertrophie de la rate, symptôme constant de paludisme, n'est constatée. Les médecins, qui savent l'importance de ce détail, attestent que cet organe est dans son état normal. Y a-t-il eu substitution de cadavre? Suivant l'usage orthodoxe, le corps est resté exposé, le visage découvert pendant plusieurs jours dans l'église de Taganrog. Tout le monde trouve que la maladie l'a beaucoup changé. C'est la remarque que font, entre autres, deux médecins français qui, plusieurs fois, l'avaient rencontré et entretenu durant son séjour.

Sous Nicolas Ier, personne n'ose faire allusion à cette légende à laquelle tout le monde pense. Mais quand meurt, en 1864, un viel anachorète sibérien, aux environs de Tomsk, le bruit se propage que c'est l'ex-empereur. On raconte qu'il parlait peu, mais savait beaucoup de choses et qu'il avait été reconnu par un ancien soldat envoyé au bagne sibérien. Un historien digne de considération, Wladimir Bariatinsky, après une étude approfondie, croit à cette identification. Le grand-duc Nicolas Michailovitch, oncle de Nicolas II, autorisé à consulter les archives secrètes de la maison impériale, avait d'abord penché dans le même sens. Sa rétractation fut-elle spontanée? Sans s'attacher à cette solution particulière, M. Paléologue incline pour l'hypothèse de la disparition. C'est un lord anglais, titulaire d'un marquisat, qui n'est pas inconnu, qui aurait embarqué l'empereur sur son yacht. Le choix contre-indiqué de Taganrog comme station d'hiver s'expliquerait par cette considération que ce port peu fréquenté se prêtait merveilleusement à une fugue de ce genre.

Le cercueil d'Alexandre est toujours à sa place. Alexandre II, en 1865, l'a fait ouvrir, suivant une tradition impossible à confirmer comme à infirmer. Le cercueil se trouva vide. Nicolas, aurait fait supprimer le cadavre intrus. Alexandre III aurait fait la même constatation. Le sarcophage serait un cénotaphe et, ajoute M. Paléologue, « on sait de bonne source que Nicolas II n'en doutait pas ». Après sa mort, Alexandre est encore plus énigmatique que pendant sa vie.

A. ALBERT-PETIT

TABLEAUX DE PARIS ET D'AILLEURS

Diner chez M. Jean Groult ou Le Respect filial. — M. Camille Groult fut bien, parmi tant d'autres, le plus surprenant des collectionneurs de la seconde moitié du XIXe siècle. Il reste, avant tout, le plus passionné. Et je songe à ces anciennes amours, précisément, ce soir d'été, fenêtres ouvertes dans « son » jardin, où les cygnes, à la lueur reflétée par les fenêtres des galeries, glissent lentement sur la pièce d'eau rectangulaire. L'ancien cabinet de travail, au vaste bureau chargé d'une muraille de catalogues et de paperasses, était bien le plus encombré qui fût. La pièce est demeurée intacte, tendue de son ancien velours rouge foncé frappé de grands ornements, son portrait de *M. de Julienne*, par Watteau et celui d'une dame anglaise qui semble être la Joconde de Gainsborough et devant laquelle M. Camille Groult avait placé un rideau de soie verte, pour n'en offrir la vue qu'à de plus rares privilégiés encore que ceux qu'il voulait bien admettre chez lui.

Quatre-vingts peintures et dessins de Watteau, ces jardins surprenants, ces galeries successivement ajoutées, ne donnent point l'idée d'un palais, certes, — mais d'une incomparable demeure — celle d'un grand bourgeois français, d'un « amateur », le mot collectionneur *(Collection de M. X.)* fait penser à des ventes, une mise en actions des fonds, une spéculation, — rien de pareil là. Tout est amour, passion, enivrement. Cet homme au torse vaste, ce gourmet, ce sensuel, était en soi-

même un amant, Werther, Des Grieux, un peu de Rousseau en sa jeunesse, et du Paul, de Bernardin de Saint-Pierre.

Mais, pour créer ce rassemblement, *aimer* ne suffisait point, accumuler tapisseries de Boucher, portraits de Goya et de Thomas Lawrence, aux deux extrémités de quelque cent mètres de Fragonards, d'Hubert Roberts, de pastels de Perronneau, de Bouchers, de Saint-Aubins, représente non seulement *amour*, mais prodige de la volonté. Inutile d'énumérer : tout est là, sous des plafonds hauts, des plafonds demi-bas, dans des pièces rectangulaires, dans des salles longues, occupées au centre par des tables aux tapis traînants, tapis de velours et couverts de gravures, de dessins accumulés, tandis que le long des murs les fauteuils anciens servent de support à des tableaux qui n'ont jamais été accrochés, ne le seront peut-être jamais et que l'œil et la main peuvent pareillement posséder, un instant.

J'ai déjà raconté maintes fois des traits de cet homme surprenant, qui illumina mes vingt ans qui aurait bien dû poser pour Rodin et que Balzac semblait avoir enfanté.

L'auteur de *la Comédie Humaine*, en effet, nous eût laissé un autre chef-d'œuvre s'il avait pu étudier le frénétisme et les délicatesses énamourées de cet homme robuste, avec son large visage, son collier de barbe, comme on voit représentés les marins romantiques, en Angleterre et chez nous, par Jean Gigoux ou James Tissot.

Un des derniers jours de sa vie, par une fin d'après-midi à la nuit hâtive, alors que je le poussais dans un fauteuil roulant le long de ses toiles, à travers les galeries éclairées, il me fit m'arrêter devant une de ses œuvres préférées : *M. Tassin de la Rénardière*, par Perronneau, et, me regardant en face et portant les mains à ses tempes, sur lesquelles les cheveux grisonnants s'enlevaient en désordre, parlant déjà de lui-même, hélas ! à l'imparfait, il s'écria :

— Parfois, je descendais, seul, la nuit... Je me promenais là... Je me demandais si, vraiment, j'avais pu amasser tout çà... Et j'avais peur !

Ces dernières paroles nous marquent, avec leur réalisme, cette sensibilité, qu'il ne semblait vouloir accorder qu'aux choses de l'art et d'une époque, qu'il paraissait, pour finir,

bien plus avoir créée, tant il y mettait d'amour, que d'en recueillir l'héritage et de l'évoquer dans ses œuvres préservées.

Que pouvaient nous sembler, auprès de ce géant, les *collectionneurs* qui se disputaient alors aux grandes ventes, les Clodions et les tapisseries de Boucher, les Lancrets, les meubles de Riesener, les pastels de La Tour? Des gentlemen, certes, des hommes de goût, et, aussi, des connaisseurs avisés. Mais, ne tombions-nous pas bien vite de Balzac à Octave Feuillet?

Point de *reconstitutions* chez M. Camille Groult, d'arrangements de « décorateur ». Semble-t-il qu'un tapissier fût jamais entré chez lui? Mais les valets passaient une partie de leur existence sur des échelles. Aucun goût n'influença le sien, aucune mode. Il aimait!

Nous avons connu des grands seigneurs, des princes, si l'on peut dire encore, de la finance, de petits-maîtres, qui s'offraient des liaisons avec des personnes à la mode, parce que ces liaisons complétaient, de leur point de vue, l'image qu'ils se plaisaient à offrir de leur existence à d'éphémères contemporains. Aimaient-ils ces femmes pour lesquelles ils laissaient dire qu'ils se ruinaient? Non, sans doute, car ils n'étaient jamais seuls en titre — et ne pouvaient guère l'ignorer, et leur « liaison » se passait en toutes sortes de manifestations et prodigalités extérieures.

M. Camille Groult était l'*amant unique*, le Mamamouchi, le Grand Turc d'un harem qu'il alimentait et augmentait sans cesse de tout ce que, depuis l'adolescence, il s'en allait razzier par la grand'ville, qu'il ne quittait guère, sinon pour fondre sur quelque point de la province, où des émissaires lui avaient signalé quelque chef-d'œuvre, qu'il ne voulait tenir que de soi-même.

Que de chefs-d'œuvre il a transportés, en effet, dans son vieux coupé sans éclat, où maintes fois, en surveillant la toile que balançaient les cahots, j'ai tremblé de plaisir et de crainte auprès de lui, qui rêvait déjà d'autres conquêtes.

Mais, revenons à ce *respect filial*, qui forme le titre du présent paragraphe.

Pourquoi certains se sentiraient-ils offusqués de nous

voir parler librement de vivants, qui ne sont députés, ministres, académiciens, — ou fripons. Pourquoi ne tolérer qu'à l'usage des disparus, quelque portrait qui nous peut montrer que l'humanité n'est point composée seulement de gens indignes de respirer l'air d'une belle journée et de goûter aux fruits de Dieu? Dispensons-leur les éloges qu'ils méritent et faisons connaître des traits de caractère qui devraient leur assurer parmi leurs contemporains une place qui n'est presque plus que vaine, lorsqu'on ne la leur assigne que parmi les disparus, dès qu'ils les ont rejoints.

Et puis, nous voyons tant de morts récents se compter aussitôt tant d'amis dont jamais on n'entendit ceux-ci parler et qui, pourtant, se vantent d'avoir beaucoup frayé avec eux, et nous racontent mille détails inédits, maints propos, force anecdotes et finissent par écrire sur le héros qu'ils se sont octroyé des volumes compacts que ceux qui les ont le plus fréquentés n'oseraient point entreprendre.

Il y a quelque chance que ce qui s'imprime concernant les vivants, sous leurs yeux, soit plus véridique, que ce qu'on leur fait raconter, moins de trois mois après leur disparition, sans qu'ils puissent protester.

Sans doute, d'ailleurs, les morts dont on parle encore sont-ils presque toujours des vivants s'étant fait, de gré ou de force, une place parmi leurs contemporains. Le tort (dont je voudrais le louer d'abord) de M. Jean Groult, c'est évidemment de n'exister que selon la devise — l'une des plus sages qui soient — : *Pour vivre heureux, vivons caché.*

Ses amis imaginaient récemment la situation qu'un Anglais de sa qualité occuperait à Londres; les distinctions qui lui eûssent été accordées et tout ce qui serait multiplié de plus aimable, de *très haut*, pour témoigner la reconnaissance qu'on lui doit de n'avoir *rien* distrait de tant de chefs-d'œuvre, de maintenir *dans son intégrité* pareil patrimoine et de garder à la France, à Paris, tant d'œuvres, pour lesquelles tant de gens, qui se font remercier pour avoir enrichi le Louvre d'une assiette à dessert, n'auraient pu résister au plaisir de réaliser les plus élevées, les plus folles enchères connues.

Ce galant homme, ce célibataire, qui ne quitte guère Paris, fut, grâce à l'entremise de M. Jean Chiappe, décoré, voici

quelques années. Comme industriel, il l'eût mérité depuis longtemps. Déjà, son père, et lui plus encore, ont appliqué de longtemps pour leurs ouvriers, ces « lois sociales », ces congés payés, ces allocations ou retraites qui semblent avoir été inventées depuis le *Front Populaire*. Mais, de notre point de vue, comme gardien magnifique (1) d'une collection unique au monde, il ne le méritait pas moins.

Pourtant, les personnages officiels auxquels s'adressait le Préfet de Police ignoraient le trésor si pieusement conservé, si royalement entretenu, au cœur de la ville de Paris.

Un matin de 1936, M. Jean Groult se rendant, comme chaque jour, à son usine, trouva le drapeau rouge planté sur le toît.

— Le drapeau rouge — sur mon usine !... Sans avertissement, sans préambules...

... Mais, nous voici devant des tapisseries de Boucher, dans la manière chinoise, aux armes de France, envoyées, dit-on, par le roi Louis XV à l'Empereur de Chine et rapportées, après le saccage du Palais d'Eté, à Marseille, où les trouva madame Camille Groult.

Pas une pièce de cette réunion de chefs-d'œuvre qui n'aurait son histoire. Des fleurs et des boîtes remplies de ces papillons que M. Groult aimaient, continuent de donner son air habité, sa parure quotidienne de fête intime, à cette demeure où rien n'est là pour sa valeur marchande, mais pour le seul prix que donne l'enthousiasme et la rêverie, à la contemplation de l'œuvre d'art.

Il serait bon que quelques milliardaires, qui n'ont aimé les choses que parce que les enchères publiques les ont au préalable auréolées de ce vacarme qui déferle autour des gagnants, au poteau d'arrivée des grandes courses, — visitassent la « collection » — je n'emploie qu'à regret ce mot — Camille Groult. Ils y découvriraient l'erreur de prétendre que l'art n'a point de patrie. Ils verraient que nulle œuvre n'est plus belle, que dans l'atmosphère qui l'engendra et présentée, choyée, chérie par des cœurs et des mains fraternels...

1. Comme Molière a écrit les « Amants Magnifiques ».

*
* *

Soir d'Exposition. — Le grave inconvénient pour l'Exposition de n'avoir pas été prête aux premiers jours fixés, — c'est que les Parisiens, qui lui assurent, tout de même, un fond de clientèle à propagande rapide, n'ont pu s'y créer des habitudes, pendant les beaux soirs de mai et de la première moitié de juin.

Il faut apprendre à s'y reconnaître, au milieu de tant de pays si rapprochés, vers l'entrée du boulevard Delessert, dans ce coin le plus abrité le jour et le plus « décor », la nuit venue, parmi les platanes et les paulownias. La Roumanie et l'Egypte, la Hongrie et le Japon, se rejoignent, à l'abri, — si l'on peut dire ! — du monument de l'U. R. S. S., surmonté de son couple, couleur de zinc, à marteau et faucille, qui fait penser à quelque monstrueux dessus de pendule.

Ce soir, samedi, feux d'artifices, tout au long de la Tour de 1889, que ses cinquante ans approchant ont remise, comme il sied, au goût du jour.

Dîné à nouveau au Pavillon Hongrois.

Le public est compact à travers le dédale de ces palais falots et improvisés qui se différencient peu et portent l'estampille du même millésime et du même fournisseur de ciment.

Dans l'attente du feu d'artifice, les promeneurs se sont groupés, retenus par les accords de l'orchestre hongrois. Ce ne sont peut-être pas, à proprement parler, des tziganes qui le composent. Mais, pour les Parisiens, certains brandebourgs noirs sur certaines vestes rouges, et, surtout, certaine façon de manier l'archet, sont à jamais *tziganes*.

Le chef, le premier violon, brun, mais non plus comme étaient bruns et moustachus les tziganes de 1900, car tout évolue, les races humaines et les matériaux employés pour les constructions. Sans la veste à brandebourgs, avec ses yeux de myope, nous le verrions peut-être assis devant une épure fixée sur la table à tréteaux des architectes ou dans une succursale de banque de l'Europe Centrale.

Cependant, dès qu'il pose le violon sous le menton, ou le menton sur le violon, il a une manière de laisser rouler sa

tête, de la pencher de telle sorte qu'au-dessus du reflet bleuâtre des lumières sur l'instrument, nous ne voyons plus que les yeux, malheureusement privés de leur braise par la myopie, mais qui se fixent sur certaines dîneuses, pendant qu'il joue, — vers lesquelles il approche, sur lesquelles il se penche, jusqu'à les effleurer bientôt de son violon, à l'épaule. La dame ainsi élue, penche la tempe vers le joueur ; l'archet s'étire sur les cordes, il soupire, pleure, geint. Alentour, les convives se taisent. La dame coule des regards languissants. Et les badauds se haussent dans la ruelle qui sépare les pavillons, frontières semées de gravier de jardin, tendent la tête, afin de mieux apercevoir cette sorte de duo intime entre une dîneuse quelconque et un professionnel de cabaret improvisant des râles d'amour qui ressemblent à des miaulements syncopés.

Spectacle assez étrange, en arrière du temps présent, nous paraît-il, devant cette brave foule bien de Paris, celle-là, aimable, pas même goguenarde — et pourtant ! — et qui assiste à l'opération du tzigane, que suivent du regard, de l'archet, du cymbalum et de la flûte ses acolytes professionnels.

Entre les murs lumineux du *Café de Paris*, j'ai vu, très jeune homme, Boldi, tirer de son violon, pour quelques princesses de la galanterie, des accords irrésistibles. Il y avait connivence entre les soupeurs. Chaque table devait recevoir à tour de rôle, son solo. Il semblait que le vin de champagne eût coulé dans le violon. Le virtuose variait, selon la nuance des cheveux de la dame, selon la grosseur des perles, le nombre des diamants — et selon le *monsieur*, les crissements, les ruades, les pamoisons. Mais c'était en lieu clos. Ici, le dernier parfum des paulownias précédant les premières gerbes d'un feu d'artifice attendu par quelques dizaines de milliers de spectateurs échelonnés le long des maigres jets d'eau nous gêne pour goûter cette mise en scène de cabinet particulier. Ou bien, alors, ces étirements d'archet ne veulent plus rien dire.

A cinquante mètres de nous, d'ailleurs, au-delà des arbres odorants importés du Japon, par-dessus les trop maigres jets d'eau du bassin, qui fait un tapis lumineux devant le blockhaus que sera (l'année prochaine) la salle de concerts du Trocadéro, la douche de grand secours des pompiers lance son

jet *couché*, qui semble destiné à repousser la foule. Mais la première gerbe du feu d'artifice tiré de la tour ouvre son ombelle, à mi-hauteur entre la seconde et la troisième plate-forme.

Nous avons laissé nos musiciens de Budapest et couru vers la partie centrale dénudée, d'où l'on aperçoit les fusées lumineuses, d'ailleurs assez parcimonieusement prodiguées ce soir. Mais la foule, qui en reçoit les reflets sur le visage et au creux de l'estomac, les détonations, est heureuse de ne plus attendre et que le spectacle soit commencé.

Je vais regarder le jet d'eau *couché*, auquel je faisais allusion, tout à l'heure. Il est véritablement un défi au bon sens ; ce n'est ni le panache mousseux, sans cesse renouvelé, qui donne le sentiment consolant de vouloir progresser sur lui-même, battre le record de la dernière seconde, atteindre, enfin, la nue. Ce n'est point davantage la cascade, l'eau qui jaillit, poussée par son courant et se lance en écumant dans le vide béant soudain devant elle.

C'est l'eau que lancent des mitrailleuses que l'on dirait à deux fins : guerre ou émeute et fêtes populaires. Celui qui eût cette idée de douche monstre, n'est certainement ni poète, ni décorateur, ni ingénieur, ni ingénieux; il ne s'est point préoccupé de dissimuler ses mitrailleuses par quelques bouillonnements de jets moindres. C'est proprement hideux, contraire à toute tradition et à tout effet souhaité. A cette même place, une très haute gerbe d'eau eût d'ailleurs « meublé » le vide non moins stupide qui sépare en deux l'immense palais refait. Mais peut-être s'est-on aperçu, trop tard, que la pièce d'eau n'était pas à l'échelle du jet ; et que le sol alentour en serait inondé. Alors, au lieu d'en faire *un jet d'eau*, on en fit *un jet de grand secours*, qu'on dirait déclenché par un signal d'alarme contre l'incendie.

... Le feu d'artifice se termine par une gerbe plus fournie d'étoiles. Nous regagnons notre table.

Les yeux noirs embusqués au-dessus de la surface vernie du violon, la tête inclinée, — surveillé par son orchestre qui dose adroitement les arpèges et les heureux effets du remarquable flûtiste (mais est-ce une *flûte* dont joue cet instrumentiste ?) l'homme aux brandebourgs noirs s'emploie à enivrer de

mélodie, de réminiscences, de grincements d'archets, de sursauts, de quasi-chuchotements, contre l'oreille, une verdâtre et flasque dame, de race indéfinie, d'âge canonique pourtant, et dont il n'est de *certain*, d'après mes voisines, que le nom de la couturière qui la déguisa.

*
* *

Touraine. — Embusqué dans la verdure, à l'abri de la *levée* de la Loire, le château de La Roche dresse avec une paisible noblesse tourangelle, sa tour coiffée d'ardoises. Ce n'est point quelque travestissement à la Chambord, un château des Valois découpé dans la pierre. C'est une demeure du xve siècle, voisine d'Amboise, dans laquelle il semble bien qu'on ait toujours vécu d'une existence semblable, à peu de choses près. Le téléphone, dont on n'use guère et la lumière électrique, sous les abat-jour d'anciennes lampes à huile, y marquent, sans doute, à peu près seuls, le progrès. L'escalier de pierre rôde dans la tour, nonchalamment, à petites marches basses inclinées.

Une atmosphère *Second Empire*, que l'on n'a point créée, règne là, sans souci de la mode et de ses revenez-y, avec ses toiles de Jouy, ses canapés capitonnés et, même, des sièges de l'époque du roi Louis-Philippe, pareillement « boutonnés » et recouverts de perse à demi-effacée.

Rien de reconstitué, d'innové, rien qui puisse suggérer un de ces châteaux à la Walter Gay, chez les bien pensants du goût, presque toujours décors de théâtre, une de ces charmantes évocations de style du xviiie siècle, mêlées de suggestions de Saint-Aubin, de Moreau le Jeune, et dans lesquelles on croit nous faire dépister Fragonard, alors que c'est le souvenir du charmant et regretté Georges Hoentschel qui se dresse tout bonnement devant nous, avec ses reconstitutions pour dilettantes newyorkais ou nouvelles mariées de l'aristocratie du sang, du fer, de l'or ou du cuivre. Le peintre américain prêtait la vivacité de son pinceau, son œil enthousiasmé d'amoureux de la France et de son art passé, à ces toiles enlevées avec un brio supérieur.

Ici, à La Roche, le passé s'est créé seul, à longueur de saisons,

d'années raboutées. Chaque été le rajeunit de la fraîcheur providentielle des fleurs des champs, auxquelles des muffliers de franches couleurs, des delphiniums, qui portent aux jardins anglais les azurs des Corots d'Italie et des cols de marins, se trouvent mêlés, parmi les blanches corolles éphémères de ces brouillards de lait qui portent le surnom de *désespoir du peintre*.

Droit sur un chevalet, un grand portrait peint à l'huile par un illustrateur de la fin du siècle dernier, Rossi, nous montre Alphonse Daudet, le méridional frileux, à l'œil noir, aux cheveux ondés et séparés au milieu du front, vêtu d'un manteau de fourrures. Ce doit être l'époque de ces chefs-d'œuvre du roman *Fromont jeune*, *Jack* ou *Sapho*.

Une vaste table ronde, avec la lampe du soir, au centre, est couverte d'un tapis traînant. Des livres, des revues, des catalogues d'horticulteurs, de petits jeux, le *Lexicon*... Des fleurs fraîches dans une coupe. Une photographie signée de S. M. l'Impératrice Eugénie.

Les grands rideaux, les arbres à l'extérieur ne laissent pénétrer par les fenêtres ouvertes, sous le plafond à poutrelles peintes, que des reflets ou des rais de soleil.

Au premier étage, la « salle » forme comme un second vestibule. Devant une grande cheminée dans laquelle un canapé 1830 s'est embusqué, une dame est assise, après sa promenade matinale ; enfants, petits-enfants viennent lui offrir leurs hommages. Elle a conservé le chapeau de grosse paille souple, qui ombre le haut du visage. Chapeau élégant. Jolie voix sortant de la pénombre, mains croisées sur la robe, qui sait allier la mode d'hier à celle d'aujourd'hui : madame Alphonse Daudet.

Ce n'est point son fils Lucien, qui me l'a confié, mais des amis : madame Daudet est, depuis la disparition de madame Juliette Adam, la doyenne des femmes de Lettres françaises. Le ruban de la Légion d'honneur se devine sous un retournement de mousseline. Le grand âge auquel elle atteint donne à sa conversation le charme incomparable que nous pouvons trouver à recueillir sans effort quelque détail sur Flaubert, qui jaillit dans les tonalités de cette jolie voix, de cette prononciation de Paris, quand elle est pure, que j'ai toujours admirée chez madame Daudet. « Flaubert ce jour-là,... Flau-

bert me disait... » Une sorte de léger rire, à peine indiqué, accompagne l'évocation, — comme la musique enveloppe et prolonge les paroles dans le chant.

Les amis, les passants de jadis, s'éveillent; ils sont vivants. Je me penche vers la maîtresse de maison, à la table, dans la salle à manger, où nous sommes descendus. La réunion de ce soir, au Vélodrome d'Hiver, en l'honneur de M. Charles Maurras, qui vient d'être libéré, préoccupe madame Daudet. Son amour maternel pour Léon fut souvent mis à de rudes épreuves. Elles les ressentit toutes. Et la jolie voix interroge ou proteste :

— Avoir gardé Maurras si longtemps en prison... Voyons !... Cette réunion, vous ne croyez pas qu'elle sera troublée ?... Ce cher Léon !...

Son fils Lucien la rassure, sa fille Edmée, nous tous.

Et puis, à je ne sais quel nom lancé dans la conversation, voici d'autres visages, jaillis d'un passé encore vivant ou de plus profondes ténèbres ; les premiers sont parmi nous, encore, les autres disparus.

Il me semble à cette table de Touraine, voir Fantin dans l'atelier de la rue des Beaux-Arts, peindre des fleurs ou pénétrer à Champrosay dans la maison qu'avait habité Eugène Delacroix. J'entends mademoiselle Louise Riesener, devenue madame Léouzon le Duc ; j'aperçois la taille élégante, l'œil noir de Berthe Morisot. Quel temps charmant, longtemps méconnu, parce que mal connu encore, calomnié, qui a laissé des maîtres en tout et qui renouvelaient le génie français en le prolongeant dans ses traditions !

La mémoire de madame Alphonse Daudet a la sécurité des disques de gramophone, semble-t-il, dans lesquels la parole s'est gravée. Elle ne répète pas seulement un mot, elle y ajoute, comme d'un trait de pastel sur une ébauche, plus frappante qu'une toile achevée, un détail physique, une nuance, et même une note, le timbre d'une voix. Elle est sensible aux sons. Elle dit :

— Il avait une jolie voix.

... Comme elle marquera tout à l'heure le rapprochement de deux couleurs.

Il est rare de trouver dans la conversation ce ravissant

prodige du magicien qui ne se contente pas d'éveiller une idée, mais qui suggère des images, des parfums et des sons. Les causeurs de jadis, qui laissent le souvenir d'avoir été exceptionnels, me font penser aux compositeurs qui *soignent* leur orchestration. Ce n'est rien de raconter quelque chose d'arrivé, il faut lui restituer son atmosphère, son cadre, ce qui lui donnait son rayonnement et créait l'inexprimable par la conjoncture de petits faits rassemblés par le hasard. Songeons que, pas plus que deux visages ne se ressemblent jamais, deux minutes de notre vie ne sont pareilles, même dans l'apparente immobilité des déserts.

Pour l'esprit, les mots : *monotonie*, *uniformité*, ne doivent exister. Ceux qui pressentent cette vérité ou la tiennent de l'expérience, nous transmettent leurs impressions dans une perfection et avec un bonheur qui ne sauraient décevoir.

L'âme de cette demeure, dans laquelle le passé semble s'être assis à nos côtés, sur la perse doucement fanée des sièges, errer dans les chambres, les emplir, dominer les vivants, l'âme qui paraît s'effacer constamment, mais qui maintient l'harmonie, assure la continuité de ce qui fut, fait front de tous côtés et jamais ne cède, — c'est M. Lucien Daudet.

Nous voici en présence d'un autre aspect de l'amour filial. M. Lucien Daudet ne préserve pas seulement, comme M. Jean Groult, *ce qui fut*. Il maintient vivant *ce qui est*, en dépit du temps et des entraves, des barrières. Tout est supporté par lui, à La Roche, la vie des êtres et des choses, le jardin radieux, les traditions, comme tout est intact rue de Bellechasse, autour du portrait d'Alphonse Daudet et de sa fille Edmée, par Carrière, et sous le noir regard de madame Daudet, par Renoir, portrait de la même époque, je suppose, que celui de madame Charpentier.

Le portrait de madame Daudet est de moindres dimensions que celui de la femme de l'éditeur, la tête de trois-quarts s'appuie à la main droite, le regard tombe de côté sur le visiteur. C'est un chef-d'œuvre de cette époque 1872-74 qui a laissé tant de toiles que l'on voudrait rassembler un jour — ces trois années, à l'exclusion de celles qui les ont précédées et suivies. Le public habitué de ces réunions y éprouverait de grandes surprises. Les vivants d'alors ne les goûtèrent sans doute point, à

quelques exceptions près, et ce que l'on achetait chez les marchands n'était signé ni Fantin, ni Manet, ni Renoir, ni Monet, ni Sisley, ni Cézanne, ni Pissarro, ni Degas. A cette époque, cependant, M. Durand-Ruel, le fils de celui qui avait « encouragé » les *romantiques*, commence d'acheter des *impressionnistes*. Il prend à Manet, d'un coup (en 1872) vingt-deux toiles, pour trente-cinq mille francs. Cette *audace* avait quand même son mérite, pour un marchand, car, alors, la *République des ducs* ne choisissait point Manet pour portraitiste, en dépit des articles élogieux de Barbey d'Aurevilly ou de Zola ; Baudelaire n'était déjà plus, mais il y avait depuis peu Antonin Proust, propagandiste habile, mais de goût.

Le portrait de madame Daudet, par Renoir, m'a toujours longuement retenu. Rue de Bellechasse, dans la mi-ombre, il veille sur ce salon, où j'ai vu entrer la comtesse de Martel (Gyp) vêtue de blanc, les bras chargés des fleurs de son jardin de Neuilly, Loti chanter des romances basques, au temps où il passait plusieurs mois chaque année au bord de la Bidassoa, Coppée pareil à un homme d'église en veston et qui parlait « parisien », l'œil bleu à l'écoute. M. Jules Lemaître, plus tard, prêtant complaisamment l'oreille aux alexandrins de Jean Cocteau, avant que l'école Apollinaire, le cénacle de Montmartre, où préludait Picasso, n'ait eu pour Durand-Ruel, M. Paul Rosemberg.

Les alexandrins que Cocteau a sans doute tort de croire n'avoir jamais écrits, car la musique alexandrine de *la Danse de Sophocle*, dans laquelle il faisait un choix pour éblouir M. Lemaître, contenait ces fleurs de rhétorique, dont les guirlandes et le parfum accompagnent les tentatives de la jeunesse et se retrouvent et se respirent encore, plus tard, dans des essais — plus originaux et plus *jeunes*, sans doute, mais, déjà, lorsque la jeunesse décroît à l'horizon.

L'âme de la maison, rue de Bellechasse ou à La Roche, c'est Lucien Daudet. Les lettres qu'il écrivait encore adolescent à sa mère, de Farnborough, où il était l'hôte de l'impératrice, recueillies par lui et publiées l'an dernier, ont montré quels dons d'observation il posséda de longtemps, son sens aigu de la vie, l'un des plus étrangement pénétrants ou divinatoires que je connaisse.

Peu d'hommes ont tant et si bien lu. Pour lui, Balzac n'a pas une page ignorée. Madame de Sévigné fait ses délices et il connaît à l'admiration madame Sand. Il marque une prédilection pour les correspondances, entre autres celle de Mérimée soit avec madame de Boigne soit avec la comtesse de Baulaincourt et qu'il met très au-dessus de celle d'Eugène Delacroix, bien confit dans ses relations, ses travaux, et ses maladies. Ces correspondances font le sujet de tout un diner. Madame Alphonse Daudet, qui elle-même semble bien avoir tout lu — et tout retenu, défend, cependant, Delacroix. Elle plaide pour ses auteurs, d'ailleurs, comme s'ils vivaient encore. Elle les connaît si bien que, pour elle, tous existent. Un monde merveilleux l'environne, où la lecture et les fréquentations mêlent si étroitement les souvenirs, qu'il semble que cette admirable collaboratrice d'un grand romancier, cette doyenne des femmes de lettres françaises, le soit non seulement de notre époque, mais depuis madame de Rambouillet, qu'elle rejoint, comme madame de La Fayette, avec toute la grâce d'une dame et la science de la vie — et celle du cœur, — qui ne s'enseignent point.

*
* *

Soir de Moulins. — Par la fenêtre de la salle à manger de l'*Hôtel de Paris*, je regarde en dînant, sur le ciel de huit heures et demie du soir, une sorte de bastion rose, de haute maison, coiffée d'un bon toit incliné. Le soleil en cerne et colore et chauffe la partie supérieure, qui resplendit comme, sur les hauteurs, ces demeures isolées, qui ont un dernier visage plus tendre pour le couchant. Des arbres, de-ci, de-là, des arbres de juillet, frais, épais, épanouis, nourris, arbres du Bourbonnais. La Loire et le Cher limitent la contrée que traverse l'Allier. Sur ces rivières point de bateaux. Cultures et fabriques de couteaux.

Soir de Moulins, traversé de cris de martinets et d'hirondelles minces, — province.

Après le repas, je ne puis me tenir d'aller regarder la bâtisse rose que baisait le soleil couchant. Parmi les verdures, une église à façons de cathédrale lui fait vis-à-vis, comme une

réduction, je suppose, de Sainte Clotilde, car, en regardant le portail, la curiosité ne vient pas de lever plus haut les yeux. Puis, tout auprès, un *musée* qui n'a qu'un demi étage et un parc, avec une grille. Curieux assemblage. Mais le catalpa et le tilleul échangent les recettes des parfums que distillent leurs calices blancs, petits et grands.

Sur des semblants de pelouse, je m'approche de la grande maison rose. Et, en écoutant autour de moi les cris des martinets, sur le mur qui l'entoure et au-dessus de la porte, je lis : *Maison d'arrêt.*

Plus loin, embouchure de rue étroite, croisillons de bois, briques fanées, cuisines, après le repas, où l'on range. Quelque cuivre étincelle, un chat s'étire sur le sol souillé. Rues, ruelles. Devant le rez-de-chaussée d'un journal local, quelques terriens *sportifs* traînant des galoches, cherchent à déchiffrer, dans le dernier crépuscule, les résultats du *Tour de France.*

Place, — celle des cafés. Deux à gauche, fréquentés. Un à droite, où la famille du propriétaire s'est installée, dames et demoiselles, en l'absence de clients. Le marché est vaste ; à travers ses grilles fermées, j'aperçois ses étals nets et ses travées non balavées.

Un seul appareil de T.S.F. se fait entendre, derrière les persiennes fermées.

Je songe à vous, personnage anonyme, que j'entendis citer par des « messieurs et dames », lourds de compétences acquises aux conférences sur l'Art : *le Maître de Moulins.* Pourquoi cet anonymat, trop modeste archange du pinceau? Votre nom conserve à la ville qui s'honore de vous une suavité, qu'elle perd, si l'on se décide à l'improviste, comme je le fis, à passer la nuit-là. Le souvenir du mariage d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret ne reste point dans la mémoire. Mais, le *Maître de Moulins* ! Parlez-nous du Maître de Moulins, cet homme de talent sur le visage duquel les siècles ont mis un masque impénétrable. Il me devient presque plus familier d'être anonyme, dans la ville provinciale déserte. Les anonymes plaisent aux nuits. Elles semblent les créer. Le jour leur rend un visage et leur met aux yeux des lueurs de dureté, de cupidité, de bêtise que leur refusent les ténèbres si douces de l'été. Errons, *Maître de Moulins.* Mais, sans doute, ne vous recon-

naissez-vous pas davantage que moi-même dans cette ancienne capitale du Bourbonnais, qui n'est plus qu'une ville de province, d'aspect matériel, dont la parure n'est plus que dans les soirs d'été, la façade d'une cathédrale, le pâté rose de la maison d'arrêt et le vol sifflant des martinets.

Maître de Moulins, parlez-moi du xve siècle. Peut-être êtes-vous d'un temps plus ancien? Gardons notre ignorance. Elle ajoute à la parure de votre anonymat. Vos saints et vos saintes, vos anges. Ah! vous ne les referiez plus, évidemment. Vous ne recommenceriez pas votre triptyque de la Sacristie, celui auquel vous devez votre surnom, anonyme à l'âme tendre, au cœur réfléchi, à la main patiente et aux yeux éblouis. Que faisons-nous ici, vous et moi? Notre place n'est pas marquée. Qui vous rend visite dans votre Sacristie? Des automobilistes pressés d'aller déjeuner ou trop lents à digérer. Moi-même, ce soir, je n'ai que les derniers martinets, les hirondelles qui semblent avoir fondu dans un ciel couchant « à la mandarine », — et vous, vieux peintre, — qui ne mourûtes peut-être pas si vieux qu'on le pense toujours pour les peintres. Titien, Vinci, Tintoret vous ont causé bien du tort. Leurs barbes blanches sont un postiche qu'en dépit de Raphaël on gomme au menton des peintres sur lesquels l'Histoire est muette.

Puisque votre anonymat vous préserve des barbes blanches, quittons-nous, jeune peintre évangélique, fils bourbonnais des Bellini. Après tout vous n'étiez peut-être pas plus de Moulins que moi-même... *Addio*! Nous voici revenus près de mon hôtel, sur la place où les tilleuls et le catalpa font assaut de parfums. Adieu.

A peine le Maître de Moulins s'est-il-évanoui, que me parviennent des rumeurs de bastringue, d'orchestrions des cirques, de chevaux de bois. Je me laisse attirer par la grande allée à double rangées d'arbres. La rumeur augmente. A l'extrémité, la fête foraine dépense son animation, sa vigueur inutile, son bruit qui n'est qu'étourdissant. Lumières, file de baraques. Là s'élevaient jadis les remparts, je suppose. Ils furent comblés, on y planta des arbres et les familles cossues bâtirent des habitations. C'est peut-être de ce côté que Henri IV fit son entrée dans la ville. Une baraque de figures de cire offre des

troncs ouverts, montrant les bronches, le cœur, la rate, etc... Aucune curiosité. Sur l'un des panneaux, des toiles peintes : Charcot à la Salpétrière et, sous un groupe familial ahurissant, cette phrase : *La syphilis est curable* !

Les enfants tournent dans des autos lilliputiennes, des adultes tournent, autour d'un pivot dont la force centrifuge éloigne les cordes qui supportent la planchette sur laquelle ils sont assis ; dans une baraque des danseurs tournent encore et, au centre de tréteaux frappés par les clartés des projecteurs, les roues des loteries tournent, tournent, aussi, pour des lots *utiles* : bouteilles de vin, services à thé, à café, — et mangeaille.

Je regarde la foule. Ô, Maître de Moulins! — les faces congestionnées, la fureur de vivre, l'ivresse de remuer, le bruit qui aveugle, les lumières qui rendent sourds : j'ai devant les yeux des personnages de Rouault, pour les pires, et pour les plus sages, de Dignimont.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

LE MARCHÉ FINANCIER

Un malaise imprécis avait sévi une partie du mois de juillet sur le Marché financier ; la fin du mois semble s'améliorer à la suite de la publication des projets d'économie du Ministère Chautemps. Son expression s'est concrétisée par la tension des devises étrangères (la livre sterling est actuellement au-delà de 132 francs) et la reprise des Rentes françaises entraînant celle de la plupart de nos valeurs industrielles.

Cependant les sujets de préoccupations demeurent à peu de chose près. Pour quiconque envisage la situation avec bon sens, ces mesures monétaires et fiscales s'imposaient. Mais elles laissent le pays dans cet état d'angoisse que l'on ressent quand on vient de frôler un grave danger. L'inflation autorisée à concurrence éventuelle de 15 milliards a permis de restaurer la trésorerie exsangue, mais c'est de l'inflation, qui entraîne, pour le franc, des risques bien sérieux tant que les impôts nouveaux massifs n'auront pas produit ce que l'on attend d'eux. Or ces impôts, une dizaine de milliards d'ici la fin de l'année, sont une sorte de prise de sang massive sur un organisme déjà très anémié. Les assujettis s'y sont calmement résignés. Mais les classes moyennes qu'ils écrasent un peu plus sont celles qui peuvent encore le mieux, par self-défense, restreindre leur consommation et ralentir ainsi, par ricochet, la production quand il faudrait, au contraire, l'intensifier.

C'est ainsi le cercle vicieux et c'est ce que traduit, d'instinct, l'allure irrégulière de la Bourse des valeurs.

Nous devons le considérer comme d'autant plus fâcheux — sur le plan de l'économie nationale — que les pays étrangers, qui n'ont pas été moins éprouvés que nous par la crise s'efforcent d'en dissiper les derniers effets par le développement de leur production industrielle. Les pays de l'Europe centrale semblent s'être singulièrement relevés, même pendant la crise, si l'on en juge par l'abondance des produits qu'ils nous envoient, à la faveur du renchérissement de nos prix de revient. La Yougoslavie, dont le sous-sol est particulièrement riche en minéraux, s'organise pour en activer intensément la production.

Au reste, la puissante Société des Mines de Bor a fait allusion elle-même récemment aux tractations qu'elle a déjà réalisées ou qu'elle poursuit avec d'autres compagnies minières yougoslaves pour activer la mise en valeur des régions minéralisées. Citons les Sociétés Zlot Mines (cuivre et or), Drina (plomb et zinc), Podrinje (antimoine), Beshina (or), Trepca (cuivre).

A défaut des minéraux nous avions, pour développer notre commerce extérieur, d'autres ressources que, depuis un an surtout, on n'a cessé d'anémier.

C'est pourquoi il faut accomplir aujourd'hui le pénible rétablissement entrepris par le Gouvernement actuel.

C'est aussi pourquoi la tendance prochaine de la Bourse va dépendre des facteurs suivants : l'opinion de l'étranger quant à notre effort de compression de dépenses; le sentiment des milieux français en ce qui concerne les conflits sociaux et la coordination des efforts en vue d'accroître notre production; l'évolution des prix intérieurs; et, enfin, la possibilité d'éviter toute dilatation monétaire malsaine.

Le dilemme devant lequel se trouve la Bourse est donc formel : ou bien l'expérience Chautemps-Bonnet réussira, et ce sera le retour de la confiance et le reflux des capitaux exportés joints à une inflation inévitable entraînant une hausse générale; ou bien elle échouera comme les précédentes, et nous retomberons en plein gâchis, ce qui aurait pour conséquence d'accentuer rapidement la hausse des « valeurs réelles » et spécialement des valeurs de matières premières.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).